

H-114-5

2e ex.

v.6

1924/1925

*Shaw  
171*



CANADA

NATIONAL LIBRARY  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE



1413

# L'ARBORE

56202  
100



SOUS LES CHÊNES DE SPENCER WOOD

**MAGAZINE CATHOLIQUE**  
*Lecture pour tous, jeunes et vieux.*

# SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1924

## TEXTE

### PAGES

1 — Soyons vigilants. ....	THOMAS POULIN
3 — Comment César Branchu décora son grand'père. ....	ARTHUR DOURLIAC
6 — " Le fils maudit " ( <i>drame</i> ). ....	YVON D'ARVOR
13 — L'homme qui voulut tenir maison. ....	TONY FEROE
14 — Le lit de la mère Moineau. ....	RENÉ BAZIN
16 — Comment choisir sa femme. ....	FRÉDÉRIC MISTRAL
17 — Un carré de laitues saccagé. ....	<i>Le Bulletin Salésien</i>
18 — A deux de jeu. ....	( <i>La Maison</i> )
20 — La couronne. ....	GEORGES DE LYS
21 — En automobile. ....	( <i>Le Bul Par. de Valleyfield</i> )
22 — Mesdames, Mesdemoiselles. ....	
23 — Inaudi. ....	
24 — Chronique littéraire : Un bouquet. ....	FERDINAND BÉLANGER
26 — Éphémérides canadiennes : août 1924. ....	
28 — La machine humaine : ses détraquements : Le cancer. ....	LE VIEUX DOCTEUR
30 — Radio : Les antennes. ....	L.-M. BOLDUC, ptre
34 — Les éphémères. ....	JEANNE LE FRANC
34 — Boîte aux lettres. ....	JEANNE LE FRANC
35 — La cuisine. ....	( <i>La cuisine à l'école primaire</i> )
36 — Patrons de broderie. ....	
37 — La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux. ....	HENRI BRUN ( <i>La Croix</i> )
39 — Pour s'amuser. ....	
40 — Pleurez, ô mes cloches ( <i>poésie</i> ). ....	VIOLETTE DE L'IMMACULÉE
40 — Pour un oiseau ( <i>poésie</i> ). ....	MARIE JENNA
40 — Les deux écoliers de Westminster. ....	
42 — Murillo enfant de chœur. ....	
43 — Abandonnée ( <i>feuilleton</i> ). ....	ÉVA JOUAN.

## ILLUSTRATIONS

5 — L'Hôtel Sicamous. ....
25 — Le " Repulse ". ....
27 — Les armes de S. G. Mgr Langlois. ....
35 — La famille de M. et Mme A. Bourgault. ....
38 — Un géant des forêts. ....
42 — Le Lac Témiscouata. ....
48 — A Minaki, Ont. ....

" L'Apôtre " est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. " L'Apôtre " répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. " L'Apôtre " veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. " L'Apôtre " publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

## AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement : Canada \$2.00 par année**

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VI

QUÉBEC, SEPTEMBRE 1924.

No 1

## Soyons vigilants



**L**'école est la place forte autour de laquelle le bien et le mal se retranchent le plus profondément possible en vue de l'assaut final. Le bien travaille à fortifier ses positions en faisant entrer dans les programmes scolaires autant d'enseignement religieux que possible. Le bien n'ignore pas, en effet, que l'homme a une fin à atteindre comme citoyen de cette terre et comme être qui a une vie future entière et immortelle à vivre. Le mal qui sait bien tout cela aussi, mais qui veut perdre le monde, s'efforce de faire pénétrer dans l'école, la neutralité, la laïcité et l'irréligion.

Les résultats des deux systèmes ne peuvent évidemment être les mêmes, ou même se ressembler. La preuve en est faite et, cependant le monde ne semble pas la voir.

L'école laïque, sans Dieu, a donné ses fruits en France. Nos amis de là-bas en sont effrayés et ils ont raison. L'école a passé sous silence, quand elle n'a pas été plus loin, l'enseignement des devoirs primordiaux, elle a tâché d'être utilitaire. Les élèves étaient intelligents et ils ont appris. Aussi la France, battue d'abord à l'école l'est tous les jours dans la famille qui se restreint, qui s'éteint. La campagne, source si féconde, réservoir des peuples, ne peut plus, non seulement suffire à remplir les vides des villes, mais elle ne suffit pas même à fournir à la terre les bras nécessaires. La *Chronique sociale de France* le constatait l'autre jour encore avec terreur.

C'est le fruit premier de l'école laïque.

Chez nos voisins du sud les esprits sérieux ne sont pas moins inquiets. Il est inadmissible sans doute que l'on puisse parler d'ici longtemps d'États-Unis qui se dépeuplent. Les États voisins ont un attrait trop grand pour les pays surpeuplés d'Europe, pour qu'il puisse être question d'une crise, en moins, de population chez eux. Ils doivent, au contraire, élever des barrières toujours plus hautes pour ne pas hériter du chômage des autres. Cependant, si on prenait le développement naturel de la population véritablement américaine on serait surpris du quotient peu élevé qu'il rapporte.

Le système scolaire américain, exclusion faite des groupes catholiques d'origine étrangère qui multiplient les sacrifices pour se donner de bonnes écoles, travaille depuis 80 ans près à exclure l'enseignement de la moralité basée sur les principes religieux. Environ 90 pour cent de la population infantine suit ces écoles amoralles. Il faudrait encore ajouter à cela l'enseignement d'un grand nombre de collèges et d'universités qui sont, pour la majorité des jeunes gens qui les fréquentent, des endroits où les principes religieux ont fort à souffrir.

Quels sont les résultats de tout cet enseignement? Le premier, nous dit-on, est qu'il y a aujourd'hui un Américain sur dix qui ne pratique aucune forme de religion. Le deuxième, dit *America*, la revue des RR. Pères Jésuites, c'est que le peuple américain est devenu celui qui est le plus irrespectueux des lois, en dehors des peuplades barbares.

Et le partisan de ce système d'écoles continue à croire qu'il n'y a aucun lien de parenté entre la moralité, l'ordre public et la religion. Peu important les croyances d'un homme, dit-il, ce sont ses actes qui comptent. Tout comme s'il y avait une cloison étanche entre les croyances et

les actes et s'il était possible à un homme de n'être pas lui-même.

Aussi, on constate bien dans la vie courante que l'homme sans principe est un homme sans conduite. Au cours de la réunion du barreau américain, au mois de juillet dernier, l'ancien gouverneur de l'État de New-York, M. Whitman, démontrait que le nombre des criminels augmentait dans des proportions alarmantes. Et un autre membre du barreau se croyait autorisé d'ajouter qu'"aux États-Unis la vie et la propriété sont moins en sécurité que dans tous les autres pays qui ne sont pas plongés dans la barbarie." Et le juge Talley, de New-York, ne pouvait retenir cette parole, alors qu'il présidait le tribunal de justice, au mois d'août dernier : "Notre pays est celui où les lois sont le moins respectées."

Qu'il suffise de dire que nos voisins marchent actuellement à une allure de 10,000 meurtres annuellement.

\*  
\* \*

Notre pays n'est pas exempt de ce mal corrompateur de l'école déformée. Nous possédons, en effet, dans certaines provinces des écoles d'où Dieu est chassé. Aussi, si on enseigne l'arithmétique la semaine, si on montre aux petits à se bien tirer matériellement d'affaires dans la vie, on peut constater avec inquiétude que des écoles de bolchévisme peuvent, le dimanche, se recruter des élèves.

Notre province, à ce point de vue, est la plus heureuse qui soit. L'école du Québec est demeurée dans son rôle et sait d'ailleurs donner de bons et véritables citoyens.

Il faut veiller toutefois sans perdre patience autour de cette école si précieuse, car l'ennemi se retranche. Il nous a déjà dépêché plusieurs ambassadeurs venant, qui nous proposer des écoles plus pratiques, qui des écoles fédérales capables de donner un idéal commun à tous les enfants du Canada, qui nous offrir le cadeau d'un ministère de l'instruction publique et l'école gratuite et obligatoire.

\*  
\* \*

Les tentatives ont échoué, mais elles auront des sœurs, tenons-nous le pour dit. L'ennemi de la bonne école ne désarme pas devant des refus répétés même avec énergie. Il se replie sur ses

positions et il refait ses plans. Les points attaqués ont résisté, il en cherchera d'autres qui pourraient être moins bien défendus. Continuellement il rodera autour de la citadelle et tâchera de surprendre la vigilance des sentinelles.

On nous raconte qu'autrefois, l'ennemi qui assiégeait la ville de Troie, désespérant de se rendre maître de la place, jeta bas le masque de l'ennemi et prit figure d'ami. Il se fit même bon et offrit un cadeau, un immense cheval de bois que l'on accepta avec grâce et que l'on fit pénétrer dans la ville. Le cheval portait dans ses flancs des soldats qui surent à temps sortir de leur cachette pour jouer leur rôle.

Veillons sur les cadeaux que l'on nous offre. Surveillons-les étroitement, et avant de les accepter rendons-nous bien compte qu'ils ne cachent pas l'ennemi contre qui nous combattons vaillamment et à qui nous ne voulons pas nous livrer.

Ne laissons pas pénétrer dans nos écoles de cadeaux dangereux. Nous saurons toujours ce qu'ils contiennent, mais il pourrait bien arriver que ce soit un peu tard.

Thomas POULIN.

### C'EST DIEU QU'IL FAUT AIMER

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupire après les beautés éphémères ; les biens périssables ont gagné ton cœur. Si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance ; mais si tu as *une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine* ; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusques au principe, jusques à la source du bien, jusques à Dieu même ; si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment bon ; et qu'il est toute beauté ; comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas ?

Homme, puisque tu as un cœur il faut que tu aimes ; et, selon que tu aimeras bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux : dis-moi, qu'aimeras-tu donc ? L'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable et le souverain amour pour le souverain aimable : Quel enfant ne le verrait pas ? Quel insensé pourrait le nier ?

BOSSUET.



# Comment César Branchu décora son grand-père

Les cosaques ! Les cosaques !

En 1814, en France, ce seul nom glaçait d'épouvante les villageois apeurés et leurs tremblantes compagnes.

Le soir, à la veillée, on contait sur eux des histoires effrayantes : ils se nourrissaient de chandelles et de viande crue, mangeaient à cheval, buvaient à cheval, dormaient à cheval, et passaient comme un ouragan de fer et de feu sur les paisibles campagnes.

Au récit de ces terribles chevauchées, les bonnes vieilles se signaient, et les enfants frissonnaient comme devant l'Ogre ou le *Croquemitaine* de la *mère-grand*.

Parmi les plus peureux, le jeune César Branchu se faisait particulièrement remarquer.

Malgré ses quinze ans, son prénom belliqueux, l'exemple et les leçons de son grand père et parrain, vétéran de la République, il était poltron comme la lune.

Les cosaques surtout lui causaient une terreur folle : il en voyait partout, la nuit, le jour ; il en rêvait tout éveillé.

Cette poltronnerie faisait le désespoir du vieux soldat.

Ancien sergent aux gardes-françaises, le brave homme aurait peut-être eu la chance de devenir maréchal de l'Empire, ni plus ni moins que son camarade Lefebvre, sans un boulet qui, dès Marengo, en lui emportant la jambe, l'avait condamné au repos.

Il s'était donc retiré dans son village, auprès de sa fille, veuve d'un gros fermier et mère du petit César "le mal nommé", comme l'appelait ironiquement son parrain.

L'enfant tenait en effet de son père, paysan placide et borné, une timidité et une apathie soigneusement entretenues au reste par la fermière, peu soucieuse d'envoyer son unique rejeton se faire estropier comme son aïeul.

— Bah ! répondait philosophiquement l'invalidé, une jambe de moins, ce n'est pas une affaire. Ah ! ce n'est pas cela qui me manque !

Et il soupirait !

Ce qui lui manquait, le pauvre vieux, ce qui lui manquait, c'était cette étoile brillante qui étincelait sur la poitrine d'autres glorieux mutilés comme lui.

Mais voilà ! Quand tant de gens arrivent trop tard, lui était arrivé trop tôt.

A Marengo, le ruban rouge, qui devait panser tant de blessures, n'existait pas encore, et le pistolet d'honneur, pendu à la muraille, ne le remplaçait pas aux yeux du vétéran.

Il s'en fût consolé peut-être s'il eût eu un fils capable de marcher sur ses traces et de revenir un jour avec cette croix, objet de son ambition.

Mais point ! Il n'avait pas de fils, et ce n'était certes pas César qui le remplacerait jamais "dans la carrière !!!"

— Les cosaques ! Les cosaques !!!

Rouge, essoufflé, haletant, ses sabots à la main pour courir plus vite, César se précipite dans la ferme, bousculant les serviteurs effrayés.

A ce cri d'alarme, il y eut un moment de panique générale : les garçons saisirent leurs fourches, les servantes se cachèrent la figure dans leur tablier, la mère serra étroitement son fils dans ses bras.

Seul, le grand-père, assis au coin de l'âtre, fumant flegmatiquement sa pipe, ne daigna pas interrompre cette importante occupation, et haussant les épaules :

— N'écoutez donc pas ce poltron, c'est au moins la troisième fausse alerte..... Quand nous serons à dix.....

— Cette fois, c'est bien vrai, bon-papa ; je les ai aperçus montant la côte au galop de leurs chevaux..... Ils étaient au moins cent mille qui me poursuivaient, la lance en avant.

— Cent mille ! Tant que ça pour un morveux comme toi !

— Puisqu'il les a vus, père.....

— Lui ! Allons donc !

— Mais, grand-père.....

— Silence ! conscrit ! tais ton bec..... Il n'y a pas plus de cosaques que sur ma main, et s'il y en avait, l'empereur n'en ferait qu'une bouchée.. Brusquement il s'interrompt, déposa sa pipe. On entendait le galop de plusieurs chevaux.

— Les voilà ! s'écria César mi-triomphant, mi-terrifié.

Le vieux se leva lentement, alla à la porte, et sa main en abat-jour, regarda le groupe qui se dirigeait vers la ferme : les cent mille hommes se réduisaient à une simple dizaine.

— Mais ce sont des Français ! s'exclama-t-il joyeusement, et même.....

Il n'acheva pas, il devisageait le premier cavalier, dont la redingote grise et le petit chapeau tranchaient modestement sur les uniformes chamarrés d'or de son escorte.

Le cœur du vétéran battait la chamade.

C'était *lui* !

Galvanisé, l'invalidé se redressa, droit, immobile, au port d'armes.

Il ne l'a pas vu depuis Marengo, mais il reconnaît bien son général de l'armée d'Italie.....

Et tandis que chacun répète ce mot magique :

— L'empereur ! L'empereur !

Napoléon met pied à terre, passe devant le vieux soldat qui fait le salut militaire et entre dans la salle :

— Vite, de l'encre, une plume, dit-il d'un ton bref.

Au milieu d'un religieux silence il griffonne rapidement un ordre.

— Au duc de Castiglione, vite, dit-il.

Un aide de camp prend la dépêche, saute en selle, et, ventre à terre, file dans la direction de Montereau.

Napoléon alors promène son regard d'aigle autour de lui.

Il s'arrête bienveillant sur la jambe de bois de l'invalidé.

— Où as-tu laissé cela ?

— A Marengo, Sire.

— Qu'as-tu reçu en échange ?

— Ce pistolet, Sire, mais.....

Son œil gris, fixant la croix brillant sur la poitrine de l'empereur, achève sa pensée.

Napoléon sourit :

— Tu as un fils !

— Non, Sire, seulement un petit-fils.....

L'empereur avise le jeune gars, réfugié derrière sa mère.

— Celui-là qui s'est si bien sauvé devant nous peut-être ?

— Oui, Sire, balbutia le grand-père embarrassé, et poussant l'enfant devant lui.

— Tu nous prenais donc pour des cosaques, mon petit brave ?

— Oui... Monsieur... Sire...

— Est-ce une raison ? Quand on est le petit-fils d'un soldat de Marengo, on ne fuit devant personne...

Le pauvre César, rouge jusqu'aux oreilles, tournait son bonnet entre ses doigts.

L'empereur lui pinça l'oreille en riant :

— Dans quelques années, dit-il au vieillard, tu m'enverras ce gamin-là chercher sa croix... et la tienne.

Il dit, remonte à cheval, part au galop et disparaît comme un météore, salué du cri répété de : "Vive l'empereur !"

— "Sa croix et la mienne ! je pourrai les attendre longtemps, bougonne le vieux.

Il cherche des yeux son filleul ; mais celui-ci, craignant sans doute la bourrasque, a disparu et ne reparait pas.

— Parbleu ! il est allé se terrer comme un lièvre, dit le vétérinaire à la mère inquiète ; tu le verras sorti de son trou à l'heure de la soupe. Ah ! il ne boude pas devant la gamelle, celui-là !...

Mais 2 heures sonnent ; la soupière fume sur la table, la place de César reste vide...

... Et le canon gronde dans le lointain...

Courant de toutes ses forces, César a suivi l'escorte impériale tant que ses jambes l'ont pu porter. Enfin, harassé, hors d'haleine, il est tombé sur le bord du chemin, l'œil hypnotisé par la redingote et le petit chapeau qui disparaissent à l'horizon.

Quand il ne voit plus rien, il regarde encore... Il est bouleversé, ivre, fou, la tête en feu, les yeux troublés...

Il croit revoir l'empereur, entendre sa voix, sentir sa petite main blanche pincer son oreille...

C'est une douleur, mais une douleur délicieuse !

Un vertige, une fierté sans nom gonflent l'âme du petit paysan.

L'empereur l'a regardé ! L'empereur lui a parlé ! L'empereur l'a touché !

Et il tâta son oreille endolorie... Il n'a donc pas rêvé.

Ce que n'ont pu faire ni les exhortations, ni les reproches, ni les récits, ni les taloches du grand-père, un sourire du dieu des batailles l'a fait.

Comme "le regard de Louis enfantait des Corneille," le regard de Napoléon enfante des héros, et le poltron de la veille sera le brave de demain.

..... Les heures coulaient. Tout à son rêve, César oubliait la faim, la soif et la fatigue.

Le soleil descendait lentement quand le galop désordonné d'un cheval lui fit relever la tête.....

Il reconnut l'officier porteur de l'ordre de l'empereur qui revenait, sa mission remplie.

Mais qu'avait-il donc ?

Pâle, roide, la main crispée sur la poitrine, il semblait ne tenir en selle que par un effort de volonté.....

Soudain, les rênes lui échappèrent, il roula sur le sol.....

— Pour l'empereur, vite ! murmura-t-il.

Et tendant à l'enfant terrifié une enveloppe tachée de sang, il expira.

César demeura seul, tournant et retournant le message.....

— Pour l'empereur, vite !

Que faire ?

Retourner au village chercher un homme résolu.

Que de temps perdu ! Et à la guerre, grand-père dit que les minutes valent des années

La bataille était engagée, et une de ses victimes gisait là, inanimée, pendant que son cheval brouétait paisiblement l'herbe fraîche.

Que faire ?

Porter cette lettre à son adresse.....

Mais comment ?

Le cheval hennit comme pour dire.

— Je suis là.

César se gratta la tête.

Il n'était pas solide cavalier..... même l'âne de la ferme, un paisible grison s'il en fût, lui semblait un Bucéphale dont il n'était pas l'Alexandre..... Que faire ?

Il demeurerait perplexe, indécis.

Enfin, prenant son parti en brave, il s'approcha de l'animal, qui le regardait de son œil intelligent, le caressa, le flatta, puis, se hissant péniblement, il l'enfourcha tant bien que mal.

Le cheval partit au galop.

César était loin d'être à son aise, et dans l'apprentissage des choses de la guerre, l'équitation ne lui semblait pas la plus facile.

Mais il voulait arriver quand même, et il arriverait. Aussi, malgré les bonds fantastiques qu'il faisait sur sa selle, talonnait-il sa monture

à grands coups de sabots, sans souci des chiens aboyant à ses trousses et des troupeaux d'oies poussant des cris aigus.

Il marchait au canon comme Desaix à Marengo.

Soudain, à travers un nuage de fumée, l'empereur lui apparut, sa lorgnette à la main.

Cette vue l'électrisa, et, traversant une pluie de mitraille, il vint s'abattre au milieu des artilleurs au moment même où l'impérial canonier, penché sur une pièce, la pointait lui-même en s'écriant :

— Allons, Bonaparte, sauve Napoléon !

On le releva couvert de sang et de poussière, et pendant qu'il s'expliquait de son mieux, l'empereur parcourait rapidement la dépêche :

— Allons, la journée sera bonne, dit-il, ce sera un second Marengo !

Et, fixant son regard d'aigle sur le jeune messager :

— Eh ! mais, c'est notre poltron de ce matin ! Où donc as-tu puisé ce grand courage ?

— En vous regardant, Sire, répondit naïvement l'enfant.

Napoléon sourit ; il détestait les flatteurs, mais non la flatterie, et celle-là ne lui déplut pas.

— Que veux-tu pour récompense ?

César ne répondit pas, ses yeux parlaient pour lui.

— Oh ! oh ! vous êtes gourmands dans la famille. Soit ! porte cette croix à ton grand-père, il est plus pressé que toi ; tu reviendras gagner la tienne.

Et voilà comment César Branchu, qui était un poltron, décora son grand-père, qui était un brave !

Arthur DOURLIAC.

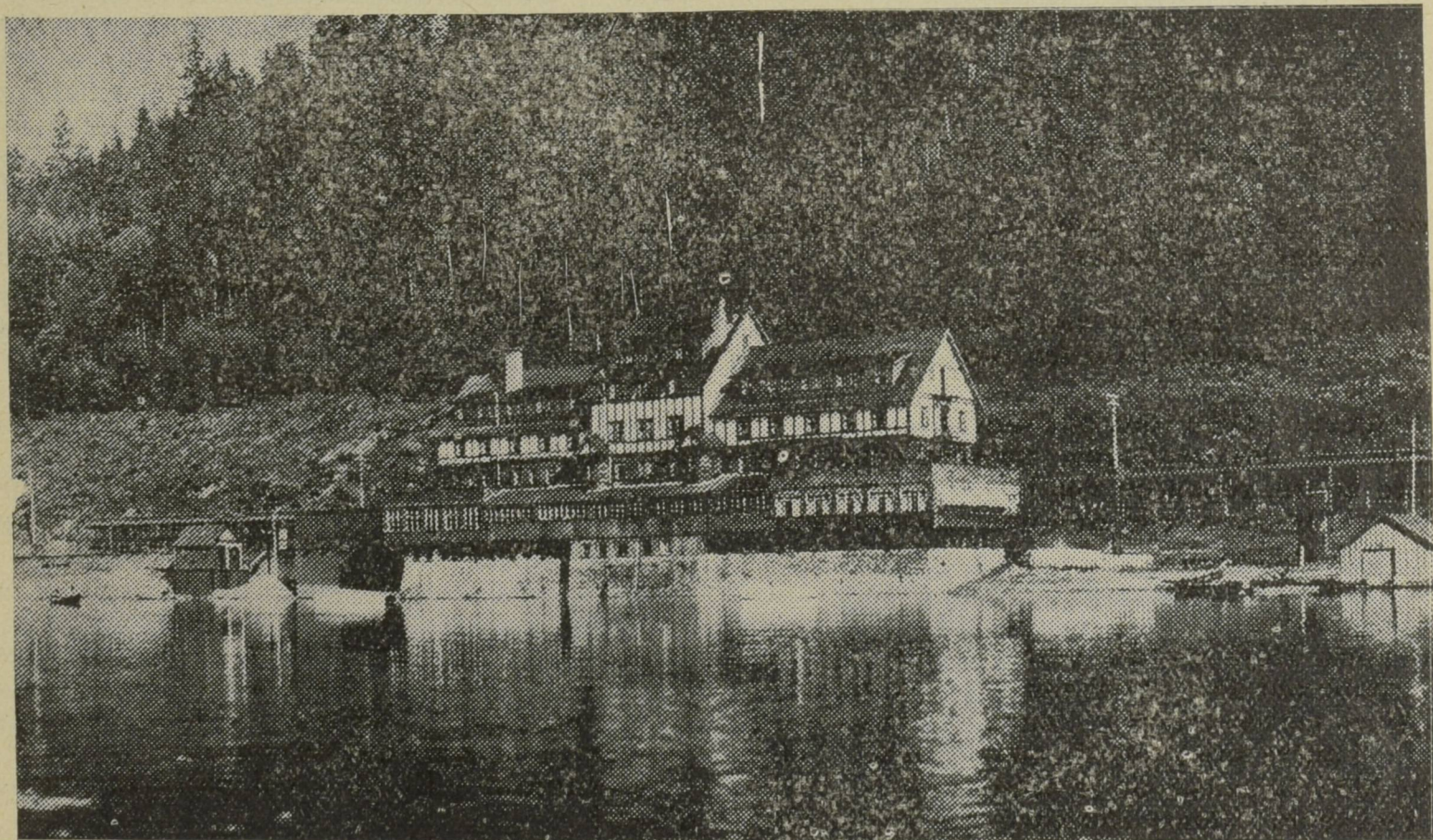
## ENTRE PETITS ÉCOLIERS

“ Notre professeur . . . paraît que c'est le plus intelligent, le premier de tous ! . . .

— Parbleu ! il y a vingt ans qu'il est dans la même classe ! . . . ”

LE GENDARME.— Allons, chenapan, marchez comme il faut, sinon . . . !

LE VOLEUR.— Soyez convenable, et surtout pas de gros mots ; vous savez bien que, sans nous, vous n'auriez pas la position que vous avez ; il faut être poli avec les gens qui vous font vivre.



L'HOTEL SICAMOUS

Sur les bords du Lac Shuswap, en Colombie-Britannique.

# “Le Fils maudit”

Drame en trois actes

Par YVON D'ARVOR

Gracieusement dédié à mes petits élèves  
de l'Ecole Montalembert

## PERSONNAGES

MATHURIN, 50 ans, fermier du Menez-Braz.  
FRANÇOISE, 45 ans, son épouse.  
HENRI, 19 ans, fils aîné du fermier (étudiant).  
YVON, 18 ans, (cadet).  
GERMAINE, 17 ans, fille des maîtres de la ferme.  
CORENTIN, 20 ans, principal domestique.  
ANDRÉ, 20 ans, ami de Yvon à Paris.  
LÉON, 21 ans.  
ROBERT, 22 ans ... } Ouvriers parisiens.  
JACQUES, 24 ans }  
Un agent...  
Un concierge...  
6 domestiques...

(TOUS DROITS RÉSERVÉS)

## Ier ACTE

### “L'ABANDON DE LA GLÈBE”

*Décor* : Une salle de ferme ; quelques meubles anciens ; des chaises...

FRANÇOISE (*vaquant aux travaux du ménage s'arrête un instant, joint les mains, et fait cette prière*):

Seigneur ! Dieu tout puissant, protecteur des faibles et des orphelins, puissiez-vous, dans votre bonté, répandre vos bénédictions sur les biens de la terre, afin que nos moissons soient belles et abondantes.

MATHURIN (*entrant*) Qu'il en soit ainsi, épouse chérie... Oui, la Providence a veillé sur nous. Déjà les blés sont avancés : bientôt, ils tomberont doucement sous les faux impitoyables des moissonneurs... mais je viens t'entretenir d'autre sujet que de nos champs... et je tremble à la pensée de te faire souffrir.

FRANÇOIS : (*toute étonnée*). Eh bien ! Qu'y a-t-il donc ? Tu m'as l'air bien mystérieux et bien inquiet aujourd'hui.

MATHURIN.— Te le dirais-je ?

FRANÇOISE.— Oui ! tout simplement.

MATHURIN.— Écoute alors... (*un silence*). Il s'agit uniquement d'Yvon. Depuis quelque temps, il m'inspire réellement une grande crainte...

FRANÇOISE.— Tout comme à moi !... Je n'osais pas te l'avouer.

MATHURIN.— Hélas ! il a fallu donc que je parle le premier et que je te fasse part de mes inquiétudes...

FRANÇOISE.— Une mère peut-elle accuser son enfant !

MATHURIN.— Pas davantage qu'un père... mais puisque nous avons entamé l'affaire, poursuivons-là... As-tu remarqué la rapidité avec laquelle notre Yvon a changé de caractère... Il n'est plus le même. Autrefois “il aimait la terre”, les travaux champêtres ; il ne vivait que pour la ferme dont la bonne marche était son principal souci et la prospérité sa seule consolation. En ce temps-là, j'étais fier de lui, de ses succès, de sa bonne volonté ; toutes mes espérances reposaient en lui, vu que son frère aîné, Henri, se dirige plutôt vers l'état ecclésiastique... et à présent que va-t-il advenir de ce “château d'Espagne”. Yvon semble avoir rompu avec le passé, il est triste, devient maussade, recherche la solitude, parle très peu, mange de même.

FRANÇOISE.— Tout cela, je l'ai constaté... Yvon est bien malade. Nous devons le sauver et s'il le faut malgré lui.

MATHURIN.— Ce n'est peut-être qu'une crise... une épreuve d'où il sortira plus fort et plus vaillant.

FRANÇOISE.— Puisses-tu être bon prophète ! mais j'ai le pressentiment de quelque terrible et prochain malheur... Comme tu as pu t'en rendre compte : hier, dimanche, il n'a paru qu'au heures du repas... et puis, il avait l'air plus perplexe, plus agité que de coutume.

MATHURIN.— Et où a-t-il passé la journée d'hier ?

FRANÇOISE.— Mystère ?... Dieu seul le sait.. à moins qu'au chef-lieu de canton.

MATHURIN (*indigné*).— Comment ?... au bourg !... et en quelle compagnie.

FRANÇOISE.— Ne m'en demande pas davantage ; je ne possède aucun renseignement à ce sujet.

MATHURIN.— Ah ! c'est de cette façon qu'il se conduit. Se croit-il donc tout permis de sitôt ? Non ! je ne supporterai pas plus longtemps cet esprit de révolte qui a perdu les anges et les hommes, et qui perdrait ma maison. Il va le savoir, sur le champ même. C'est trop fort, cette fois ! (*Il veut sortir*).

FRANÇOISE (*l'arrêtant*).— Calme-toi, mon époux ! Calme-toi, de grâce. Ne précipite pas les événements. Yvon est jeune ; cet âge est insouciant, sans pitié ; ne le brusque pas, tu pourrais t'en repentir... Attends ! Attends encore... Le temps sait bien arranger les choses.

MATHURIN (*toujours menaçant*).— Et dire, que si je l'avais là, sous mes yeux, je serais incapable d'apaiser ma colère, tant je suis exaspéré ; mais, à ta prière, je vais encore essayer de patienter un peu.

FRANÇOISE.— Merci ! Je m'attendais à ta réponse.

MATHURIN.— Regarde ! il est déjà sept heures (*Ils regardent l'horloge*). Le petit déjeuner est terminé... Le soleil monte déjà dans le ciel bleu, et les oiseaux, dans les bosquets, le saluent de leurs plus beaux chants.

FRANÇOISE.— Ils rendent grâce au Créateur et invitent les laboureurs au travail.

MATHURIN.— Oui !... et j'y serais déjà, si l'absence de Yvon, ne m'eût tant tracassé. Au dehors, dans la cour, l'attelage est prêt, et Corentin avec les autres domestiques attendent mes ordres pour partir vers les terres.

FRANÇOISE (*attristée*).— Yvon absent ?...

MATHURIN.— Lui seul, manque à l'appel, et j'ignore pourquoi. Peut-être se sera-t-il trop surmené en ville, hier... et qu'aujourd'hui, ma foi, il s'en trouve mal, comme on dit.

FRANÇOISE.— Ne torture pas mon cœur de mère qui sait deviner jusqu'aux plus petites peines de ses enfants... Le malheur, te dis-je, plane sur notre toit, impatient d'y entrer avec son long cortège de deuils et de tristesses.

MATHURIN.— Allons !... n'attachons pas trop d'importance à cet événement, insignifiant peut-être... Ayons plutôt confiance en Dieu et en l'avenir.

FRANÇOISE.— Tu as raison. N'exagérons rien. Ecoute !... Des bruits de pas !

MATHURIN.— C'est sûrement notre bon Corentin qui se lasse à m'attendre et qui vient pour m'avertir qu'il est temps de s'en aller vers les champs.

FRANÇOISE (*qui s'est avancée vers la croisée*).— Précisément, c'est lui.

CORENTIN (*entrant*).— Maître !

MATHURIN.— Il te tarde de gagner les champs, n'est-ce pas ?

CORENTIN.— Vous l'avez deviné !

MATHURIN.— Je m'en doutais... Et tout est prêt pour le départ ?

CORENTIN.— Oui. Les chevaux sont attelés aux charettes ; Pierre, Louis, Stéphan et moi, n'attendons plus que vous et Yvon.

MATHURIN (*grave*).— A propos d'Yvon, j'ai à te parler sérieusement mon brave Corentin.

FRANÇOISE (*gênée*).— Permits que je me retire quelques moments, car je me sens un peu lasse. Un peu d'air me fera du bien. (*Elle sort*).

MATHURIN.— Va ! femme bien-aimée... Toi Corentin, assieds-toi à mes côtés. (*Il lui tend un siège*).

CORENTIN.— Maître ! vous paraissez bien peiné.

MATHURIN.— Oui ! je le suis, en effet, mon fidèle serviteur... ou plutôt mon enfant ; car ne t'ai-je pas toujours traité comme tel. Voici dix ans que tu me sers avec la plus parfaite régularité, et le zèle le plus ardent. Je n'ai jamais eu l'occasion de te faire de reproches ; au contraire, j'ai mis en toi, autant de confiance qu'en moi-même... et je n'ai eu qu'à m'en louer. C'est pour cela que je t'estime.

CORENTIN (*confus*).— Vous me rendez tout confus... Vos éloges sont excessifs... Je ne les mérite pas.

MATHURIN.— Allons, mon garçon ! puisque cela t'importune laissons-là cette conversation et arrivons droit au fait qui me préoccupe. A ton entrée dans la salle, Françoise et moi, nous nous entretenions d'Yvon, qui nous est devenu un sujet d'inquiétude... Mais il s'agit de s'assurer des motifs de notre douloureux pressentiment. En bien ! Corentin, nous comptons beaucoup sur toi.

CORENTIN (*étonné*).— Comment ?... Pourquoi ?

MATHURIN.— Ecoute plutôt... Dis-moi, bien franchement, n'as-tu rien remarqué d'anormal, de suspect à son égard ? Réponds avec la plus grande exactitude à ma question ; ne me refuse pas la vérité, qui me blessera profondément peut-être, mais qui pourrait aussi sauver mon enfant.

CORENTIN (*surpris*).— Je ne sais au juste ce dont vous voulez me parler.

MATHURIN (*impatiente*).— Je t'en prie ; ne me fais pas languir : l'heure est très grave... Yvon a un secret qu'il conserve avec un soin jaloux... nul ne peut le lui arracher... J'ai eu l'idée cependant qu'il se pourrait que toi, son meilleur ami, tu sois au courant de ses chagrins, qu'il te les ait confiés, ou que du moins tu les ais soupçonnés.

CORENTIN.— A vrai dire, je n'en sais rien... mais, en tout cas, le brusque changement qui s'est opéré en Yvon ne m'a guère échappé.

**Achetez le Piano C. Robitaille, il en vaut la peine. C. ROBITAILLE Enrg., 320, rue St-Joseph, Québec.**

MATHURIN.— Tu as été au village hier ?

CORENTIN.— Oui !... à la messe... et c'est tout !

MATHURIN.— C'est assez pour avoir pu récolter quelques méchantes réflexions de la part des habitants sur mon fils ?... Sois franc, Corentin !... Avoue !

CORENTIN.— Oui !... Non !... très peu... Rien pour ainsi dire.

MATHURIN.— Explique-toi, tu t'es trahi... La rougeur qui te monte au visage en témoigne suffisamment... (*Un silence*)... Qui ne dit rien, consent.

CORENTIN (*très embarrassé*).— Pas toujours !

MATHURIN.— Trop tard !... Tu l'as dit... tu sais quelque chose.

CORENTIN.— Rien vous dis-je.

MATHURIN (*insistant*).— Au nom de ta bonne vieille mère, que tu adorais... et que j'ai tant secourue, jadis, ne me dissimule rien... D'ailleurs, ne crains pas de me décourager, je suis fort et chrétien... Les épreuves les plus lourdes ne me renverseraient pas...

Je t'en conjure donc, apprends-moi tout ce que tu sais d'Yvon.

CORENTIN.— Des cancons... des mensonges.

MATHURIN.— Peu importe : que ce soit la vérité ou la médisance, il faut que tu parles... entends-tu ?...

CORENTIN (*vaincu*).— J'obéis... J'ai ouï dire tout bonnement que depuis quelques semaines Yvon faisait certaines apparitions inaccoutumées au village, et y fréquentait certains clubs peu recommandables aux gens qui se respectent encore, qu'il assistait même parfois aux réunions nocturnes présidées par des socialistes acharnés.

MATHURIN.— Seigneur ! mon enfant est perdu !...

CORENTIN.— Non !... pas encore.

MATHURIN.— ... Le danger est imminent.

CORENTIN (*désolé de l'effet de ses paroles*).— Ne vous désolerez pas ainsi ! Ne vous laissez pas abattre par la douleur. Ces renseignements que je viens de vous donner peuvent très bien être faux...

MATHURIN.— Comme ils peuvent être vrais.

CORENTIN.— Et puis Yvon n'est plus un enfant... il ne se laissera pas berner par ces grands hâbleurs.

MATHURIN.— Hélas !... ce n'est pas mon avis. Il est jeune, et il se sera laissé entraîner facilement. Je crains qu'il ne soit déjà la victime de ces chenapans sans nom. Je tremble pour sa fidélité à la religion de ses pères.

CORENTIN.— Que dites-vous là ?

MATHURIN.— Ce que je pense... et rien de plus.

Est-ce possible, mon fils renier sa famille et son pays... Yvon, hostile désormais à tout ce qui nous est le plus cher et le plus sacré ici-bas... lui, traître, lui, fils d'honnête et laborieux pay-

san — lui traître à la Patrie... à la famille... à l'honneur... Oh ! si cela était...

CORENTIN.— Maître ! votre douleur me chagrine... Oh que je regrette déjà les paroles qui ont allumé votre colère et votre indignation.

MATHURIN.— Tu n'as fait que ton devoir.

CORENTIN.— Où ce que j'ai crû mon devoir.

MATHURIN.— En tout cas tu m'as obéi, c'est tout ce que je demandais de toi.

CORENTIN.— Yvon, croyez-moi, ne sera pas dupe des idées prétentieuses et dénuées de tout bon sens, de ces révolutionnaires exaltés qui ne prêchent partout et toujours que la lutte intestine, le bolchévisme outré, la lutte des classes... en un mot la désordre.

MATHURIN.— Dieu t'entendre ! mon ami... Et la Madone aussi... Peut-être me suis-je trompé ? en effet... ? J'ai jugé avec trop de précipitation... ne le crois-tu pas ?

CORENTIN.— Il se pourrait bien.

MATHURIN.— Alors, j'ai eu tort...

CORENTIN.— Non ! je ne dis pas cela.

MATHURIN.— A présent, je n'ose trop me prononcer. J'ai peine à croire que Yvon se serait laissé convaincre et gagner par ces gens sans âme qui travaillent de toute façon au rétablissement du règne de Satan en ce monde... Ils ne reculent devant aucun crime, pervertissent la société, sèment la débauche et l'orgie à pleines mains sur leur passage.

CORENTIN.— Non !... Yvon n'ira pas grossir la troupe de ces infâmes.

MATHURIN.— C'est à souhaiter !... J'ai eu tort de m'attrister, je le reconnais, avant preuve certaine de ce malheur... Nous reparlerons de tout cela une autre fois. Pour le moment, c'est suffisant...

Retourne donc vers les autres domestiques, et pars avec eux aux terres de "Barrégan". Veuille à ce qu'ils aient tous du travail ; — d'ailleurs, je t'y rejoindrai moi-même sous peu.

CORENTIN (*saluant*).— Bien, maître.

MATHURIN (*le rappelant*).— Avant de t'en aller, fais-moi donc venir Henri ; j'ai à lui parler.

CORENTIN.— Tout de suite.— A tout à l'heure, maître.

MATHURIN.— A bientôt ! (*Corentin sort*).

(*Mathurin seul*). Yvon !... Yvon !... J'ose à peine le nommer ainsi. Ah ! malheureux père que je suis.— Avoir deux fils, et ne pas pouvoir compter sur un seul... Henri, l'aîné, aspire vivement à devenir prêtre... C'est son unique idéal. Il aime la lecture, le calme, la prière et le dévouement... Dieu me le demande... Puis-je aller contre sa sainte volonté ?... Non ! Non ! je n'en ai pas le droit... D'ailleurs, j'ai juré que jamais, je ne m'opposerais aux vocations de mes enfants. Henri a déjà reçu mon autorisation d'entrer au Séminaire prochainement, il y entrera... Pourquoi troublerais-je son bonheur.

Mais l'autre, son frère, Yvon qui me restait encore et qui est sur le point de faire défection,

que va-t-il faire ? . . . Mon nom est-il donc destiné à s'éteindre sous peu ! Yvon, autrefois l'orgueil de ma vie . . . en est le souci maintenant . . . et peut-être l'opprobre désormais . . . Tiens ! on dirait que quelqu'un s'approche. (*On frappe*).

MATHURIN.— Entrez !

HENRI (*entrant*) . . . — Père, vous m'avez fait appeler ?

MATHURIN.— Oui ! mon petit Henri, c'est pour te communiquer une nouvelle assez grave, assez importante . . . ou plutôt pour te faire part d'un douloureux pressentiment . . . Sais-tu d'abord ce qui se passe ?

HENRI.— Mère vient, à l'instant, de tout m'apprendre . . . Pauvre frère !

MATHURIN.— Veux-tu monter immédiatement dans sa chambre pour avoir de ses nouvelles . . . car le temps passe et Yvon n'a pas encore paru ce matin.

HENRI.— J'y vais tout de suite. Une minute, et je suis de retour.

MATHURIN.— Va ! et reviens aussitôt, car je suis impatient et très inquiet. (*Henri disparaît*).

Malgré moi je tremble, j'ai peur . . . (et je ne sais pourquoi) . . . J'ai la tête en feu, en ébullition . . . Et pourquoi tout cela ? . . . Que vous ai-je fait Seigneur, pour que vous me punissiez à ce point ? . . . Jusqu'ici, j'étais trop heureux. Tout me souriait . . . J'avais tout à souhait, une épouse tendrement adorée, des enfants pleins de force et de santé, des serviteurs consciencieux et dévoués . . . une ferme modèle . . . En fallait-il davantage ! . . . Non ! . . . et voilà que subitement un orage menace de tout détruire, de dévaster pour jamais l'œuvre de plusieurs années d'un labeur incessant et écrasant . . .

Un bruit ! . . . Ça doit être Henri. (*On frappe*).

Entre ! (*Henri fait son entrée*) Déjà ? . . . Eh bien ? . . .

HENRI.— Yvon est au lit. Il est légèrement indisposé, m'a-t-il dit. Il n'a pas fermé l'œil de la nuit, aussi, il vous demande la matinée entière pour se reposer.

MATHURIN.— Cela me paraît bien étrange . . . très bizarre . . . Alors, je me serais trompé . . . J'aurai jugé avec trop de sévérité, sans motifs réels . . . ou du moins, je désirerais qu'il en fut ainsi . . . mais . . . toujours ce "mais" inquiétant qui bouleverse mon cœur angoissé.

HENRI.— Père ! . . . Il me semble que Yvon est réellement fatigué.

MATHURIN.— Soit ! . . . mais pour quelles raisons aussi ? . . .

Qu'il garde donc la chambre aujourd'hui selon son désir, cela lui remettra et le corps et l'esprit.— Quant à toi, Henri, je m'en vais te laisser en la douce compagnie de tes livres, et puisque le temps est superbe, profite-en pour te promener à travers notre belle campagne, avant que d'entrer au séminaire. Tu as encore devant toi un bon mois ; sache en tirer profit : aspire à pleins poumons ce bon air qui nous

vient du large, tout embaumé de l'agréable parfum de nos genêts et landiers à fleurs d'or ; parcours et admire nos magnifiques champs de blé où les épis mûrissent gaîment au soleil du bon Dieu . . . mais dans tes agréables et solitaires promenades n'oublie pas de prier pour tous ceux qui t'aiment . . . pour ton frère surtout . . . il a tant besoin du secours divin.

HENRI.— Ne craignez rien . . . je priais déjà beaucoup pour lui . . . je le ferai encore davantage.

MATHURIN.— C'est cela, mon cher enfant . . . Alors bonne promenade et à midi, n'est-ce pas ? (*il sort*).

HENRI.— Au revoir, père, et bonne journée. (*Tout seul !*)

Je suis bien jeune, et malgré tout, j'ai pleinement conscience de la gravité de l'heure présente. Un événement terrible nous menace . . . je le sens et cependant je ne puis me résoudre à le croire . . . Mère est toute pensive, inquiète même ; son regard d'ordinaire si doux se voile de larmes . . . et père est plus grave, plus sombre que jamais . . . Ah ! se pourrait-il qu'Yvon . . . soit cause de tout ce changement. Ce n'est guère possible. Que Dieu le préserve d'une pareille infamie. Non ! Non ! mon frère n'est pas coupable . . . (*la main sur le front*) arrière ! et dissipez-vous mauvaises pensées qui me tourmentez l'esprit et qui me broyez le cœur . . . Laissez-moi goûter la paix dont j'ai tant besoin . . . cette paix que le monde ne peut donner.

(*Saisissant un livre traînant sur la table*).

Prenons ce livre . . . il ne saura manquer de m'encourager (*se mettant à lire*).

Ah ! impossible de lire, tellement je suis distrait et préoccupé . . . (*il ferme brusquement le livre*).

FRANÇOISE (*entrant*) . . . — Encore à l'étude . . . Tu ne t'accorderas donc pas un moment de loisir . . . Les vacances c'est pourtant fait pour se reposer . . .

Et ton père, mon enfant, qu'est-il devenu ?

HENRI.— Il vient de partir pour les champs.

FRANÇOISE.— Comment il est parti sans emporter avec lui ce petit sac de semences (*elle le fait voir*) qu'il réclamait tant ces jours derniers.

HENRI.— Cet oubli s'explique fort aisément.

FRANÇOISE.— Je le pense avec toi, mon chéri. — Et Yvon ?

HENRI.— Il est au lit, mère.

FRANÇOISE (*étonnée*). Ah ! . . . et la raison ?

HENRI.— Une légère indisposition . . . ce n'est rien.

FRANÇOISE.— Pauvre enfant . . . A-t-il pris quelque chose de chaud au moins ?

HENRI.— Oui ! . . . Germaine lui a préparé, il y a quelques minutes, une bonne tisane de tilleul.

FRANÇOISE.— Bien ! Je vais aller le voir tout à l'heure . . .

Et toi, que fais-tu aujourd'hui ?

HENRI.— Comme le temps s'annonce si beau, j'irai me promener sur les bords pittoresques de l'Ellé, et j'y passerai de bien doux moments à lire, méditer... ainsi qu'à respirer le parfum sauvage et délicieux des fleurs champêtres... et à écouter les joyeux concerts des petits oiseaux.

FRANÇOISE.— Si tu emmenais avec toi ta sœur Germaine ; cela lui ferait grand plaisir... Le veux-tu bien ?

HENRI.— Comment donc?... mais très volontiers.

FRANÇOISE.— Tiens... La voilà qui traverse la cour en ce moment. Je la reconnais au bruit de ses pas... (*l'appelant très fort*) Germaine ! Germaine ! Arrive ici !... (*à Henri tout bas*). Et surtout, Henri, ne souffle mot à ta sœur de tout ce que tu sais au sujet d'Yvon... Elle est encore trop jeune pour comprendre ces choses... D'ailleurs peut-être que ton père et moi, nous nous sommes trompés pour une fois... l'homme n'est pas infallible.

HENRI.— Ne vous tracassez pas de cette question. Germaine n'apprendra rien de moi... — La voilà.

GERMAINE (*arrivant*).— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mère !

FRANÇOISE.— Ne voudrais-tu pas faire un petit "tour" avec ton frère dans les environs.

GERMAINE.— Mais, que si !... C'est ton désir, Henri ?

HENRI.— Oui ! ma petite sœur, et ta réponse me comble de joie.

GERMAINE.— En ce cas, je te suis... mais qui soignera Yvon durant ce temps, j'allais l'oublier ?

FRANÇOISE.— Moi-même. La servante, Marie, m'aidera au besoin.

GERMAINE.— Très bien ! Alors j'accepte.

FRANÇOISE.— Allez donc, mes enfants, par nos jolis sentiers et nos gais chemins creux, et rapportez-moi de ces bruyères que j'aime tant.

HENRI et GERMAINE (*joyeusement*).— Nous vous en rapporterons un énorme bouquet.

FRANÇOISE.— Partez ! et soyez de retour pour le repas de midi.

GERMAINE.— Au revoir, mère chérie !

HENRI.— A bientôt, maman !

FRANÇOISE.— Au revoir, mes très chers enfants (*Henri et Germaine sortent*).

Pauvres enfants ! que leur réserve l'avenir ?.. Mystère insondable. Henri, j'en ai la conviction, sera ma fierté... Dès sa plus tendre enfance son petit cœur s'est tourné vers Dieu ; les premiers mots qu'il balbutia furent ceux de Jésus et de Marie... ; la vue d'une croix, d'une sainte image, d'une église le faisait sourire, et plus tard, à l'époque de sa première communion solennelle le désir d'être prêtre s'implanta solidement dans son âme... et depuis, il y songe toujours... Le sacerdoce, le charme de ses pre-

mières années a été l'étoile de son adolescence, et actuellement, est encore le rêve de sa jeunesse, l'idéal de ses vingt ans... Cet enfant a soif de se sacrifier, de se dévouer pour le salut des âmes... et de faire rayonner autour de lui toutes les vertus... la charité surtout, celle que le Christ a mise à l'honneur ici-bas...

Quant à Germaine, elle n'a pas encore fixé son choix. Elle a d'ailleurs le temps de choisir et de se prononcer...

Mais l'autre... Yvon... à quoi songe-t-il ? A-t-il réfléchi sérieusement une seule fois à l'avenir qui s'ouvrait devant lui... Je crains fort que non !... Hélas ! Hélas ! (*Silence... levant les yeux au ciel*). Oh ! Notre-Dame des sept Douleurs, ayez pitié de moi !

(*On entend marcher dans la chambre au-dessus*).

Seigneur !... le bruit de pas vient bien de la chambre... Yvon se serait-il donc levé... Mon cœur se trouble. Le voilà qui descend l'escalier... Si c'était lui... Mon Dieu !... suis-je insensée d'avoir des idées pareilles.

(*Elle écoute et regarde avec inquiétude vers l'escalier où Yvon apparaît tenant en main un petit paquet*).

YVON.— ... Mère... (*s'arrêtant*).

FRANÇOISE.— En bien ! qu'y a-t-il, mon petit Yvon... Pourquoi as-tu quitté le lit et la chambre alors que je me disposais à aller te voir immédiatement.

YVON.— Ç'eût été inutile. (*Il s'avance dans la salle*).

FRANÇOISE.— Comment ?... mais, tu es encore malade... ton visage est aussi blanc qu'un linceuil.

YVON.— C'est l'émotion.

FRANÇOISE.— Et le paquet que tu tenais en main... et ces vêtements de dimanche que tu portes... Que signifie tout cela ?

YVON.— Ne m'interrogez pas ! et ne le devinez-vous pas ?

FRANÇOISE.— Serait-ce possible, mon enfant. Toi ! me quitter ?

YVON.— Comme vous le dites, mère chérie.

FRANÇOISE.— Tais-toi, je t'en supplie, Yvon.

YVON.— Pardonnez-moi tout le mal que je vous cause et dont je suis désolé.

FRANÇOISE.— Releve-toi, mon petit. Je ne te comprends pas. Confie-moi tes peines et tes chagrins, comme tu le faisais si bien autrefois. As-tu confiance en moi, toujours ?

YVON.— Vous le savez bien, mère.

FRANÇOISE.— Alors ?... Pourquoi cette étrange conduite ?

YVON.— Laissez-moi... Ne me pressez pas de questions, vous ne vous heurterez qu'à mon silence... Je vous le dis ! Je pars et je pars pour toujours... Je n'ai pas d'autres explications à vous donner...

FRANÇOISE.— (*interloquée*).— Ciel !... Qu'as-tu dit là, mon enfant... Malheureux !... toi, t'enfuir d'ici, à ton âge... abandonner lâche-



ment ceux qui t'aiment..... quitter ce toit béni qui t'a vu naître..... délaisser la glèbe..... Non ! Non ! tu ne feras pas cela..... Réfléchis, avant que de commettre une faute pareille.

YVON.— Inutile !..... vous dis-je..... Mon projet, je l'ai longuement médité..... et je suis résolu à le mettre à exécution. (*S'approchant d'elle*) — Adieu ! mère.

FRANÇOISE.— Yvon ! je t'en prie..... Ne déserte par la maison paternelle. Au nom de Dieu, renonce à ton affreux dessein..... Que deviendrais-je, sans toi..... te sachant loin de moi..... mais je mourrai de chagrin..... Oh ! si tu savais ce que c'est que l'amour d'une mère pour son enfant. (*Elle pleure*).

YVON.— Ne pleurez pas, mère ! Vos larmes me font mal.

FRANÇOISE.— Comment arrêter les torrents de pleurs qui ruissellent sur mes paupières, alors que mon cœur agonise..... que mon esprit se trouble..... que mes yeux effrayés n'aperçoivent plus que l'image effrayante d'un fils révolté contre sa mère.

YVON.— Cessez vos reproches qui m'évervent, pour l'amour de Dieu !

FRANÇOISE.—..... Tu veux donc ma mort !

YVON.— Mère !..... Sachez que rien ne me fléchira plus.

FRANÇOISE.— Mais serais-tu un mauvais fils..... un ingrat ?

YVON.— Tout ce que vous voudrez mais, je vous le répète, rien ne brisera ma volonté..... Mon plan est tout tracé, et pour le mettre en œuvre, rien ne saura m'en empêcher, entendez-vous ?

FRANÇOISE.— Je te plains de tout mon cœur. Et où veux-tu t'en aller ?

YVON.— Qu'importe loin..... très loin..... le plus loin possible.

FRANÇOISE.— Non !..... je ne le veux pas.....

Yvon ! sois encore l'enfant obéissant, loyal et généreux que tu as été jusqu'à présent..... Ecoute ta maman qui t'adore..... qui te supplie à genoux de rester au logis.

YVON.— Mon dernier mot, je vous l'aidit.

FRANÇOISE.— Et où, veux-tu aller ?

YVON.— A Paris ! mère.

FRANÇOISE.— A Paris !..... Oh ce Paris !..... ce maudit Paris..... qui a fait pleurer tant de mères..... qui a ridé tant de jeunes fronts..... et fait grisonner tant de chevelures blondes..... Paris..... que de hontes et de souffrances ne caches-tu pas dans ton sein..... Ah ! je te maudis..... toi qui me ravis mon trésor..... que d'âmes n'as-tu pas déjà perdues !

YVON (*ému*). — Grâce, mère. La douleur vous égare.....

FRANÇOISE.— Non ! Tu ne partiras pas, n'est-ce pas Yvon ! Dis-le moi tout bas..... Retourne dans ta chambre ; personne ne saura rien de ce qui vient de se passer..... et demain, à

l'heure habituelle, tu reprendras courageusement ton travail.....

YVON.— C'est trop tard !..... La coupe est pleine, il me serait impossible désormais de séjourner davantage dans cette ingrate contrée... loin de tout centre urbain..... contraint à travailler sans relâche, sans aucun goût cette terre à laquelle je ne puis m'attacher.

FRANÇOISE (*avec désespoir*)..... Mon Dieu ! tout est donc fini !..... Saint Yves, sauvez mon enfant.

YVON.— Mère,..... si tu as encore un peu d'affection pour moi, permets que je m'en aille.

FRANÇOISE.— Par pitié..... retiens ces paroles qui me torturent, qui me broyent le cœur..... Je suis ta mère, mon pauvre enfant..... et tu ne sais pas ce que c'est qu'une mère..... surtout une mère comme moi..... Pour toi, pour te sauver du danger vers lequel tu veux courir..... je donnerais et mon sang et ma vie..... Mais tu ne me comprends pas, n'est-ce pas ?

YVON.— Si !..... si !..... mais il serait impossible de m'attendrir maintenant, comme il me serait impossible également de reculer..... “Le vin est tiré, il faut le boire...”

FRANÇOISE.— Et ton père ?..... Lui, le pauvre homme, qui ne comptait que sur toi..... que dirait-il, s'il te voyait en ce moment..... et s'il connaissait tes intentions..... Oh non !..... tu n'agiras pas de la sorte..... Reviens..... à de meilleurs sentiments.

YVON (*avec obstination*). — Je vous en conjure, n'insistez pas. L'heure de la séparation a sonné..... je dois partir.

FRANÇOISE.— (Mon Dieu, venez à mon aide). Et pourquoi veux-tu partir..... pourquoi !

YVON.— Laissez-moi..... Je m'obstine à garder le silence.....

FRANÇOISE.— Tais-toi, Yvon !..... Malheureux qui ne considère pas la pente sur laquelle tu vas rouler..... jusqu'à l'abîme.

YVON.— Pas de sermon, mère. Je veux voler de mes propres ailes. Je suis ivre de liberté..... Je m'ennaie dans ce plus que modeste village..... il me faut les larges espaces..... les plaisirs, et la richesse un jour.

FRANÇOISE.— Voilà la clef du mystère. Je m'en doutais..... Qui t'a donné de ses folles pensées..... qui t'a nourri l'âme de ces chimères sans nom..... Ah ! c'est l'or..... la soif de l'or qui t'attire vers la “ Ville-lumière ”..... Sois prudent et tremble d'être la dupe du “ bagoût ” enjoleur de quelques gens pervers..... Méfie-toi de ceux-ci..... et surtout de leur beau langage.

YVON.— Assez ! Assez ! vous dis-je. Je suis suffisamment âgé pour prendre toute la responsabilité de mes actes, il me semble.....

FRANÇOISE (*découragée*). — Yvon ! Sache que ce n'est pas pour t'injurier que je te parle avec une telle franchise..... c'est pour que tu sois sur tes gardes.

YVON.— Délivre-moi de toutes ces sornettes. Je n'y crois plus.

FRANÇOISE.— Hélas ! que vais-je devenir ?

YVON.— Allons, mère, penche vers moi ton front que j'y dépose un baiser mon dernier baiser.

FRANÇOISE.— Un baiser de..... (*silence*).

YVON (*finissant*) Judas !.....

FRANÇOISE.— Non ! je n'ai pas dit cela..... D'ailleurs, tu ne déserteras pas le sol natal, la ferme ; tu ne quitteras pas ta famille, n'est-ce pas, sans raison, sans rien dire, comme un voleur, sans revoir ton frère, ta sœur, ton père surtout..... lui qui a tant souffert, tant peiné pour t'élever et te faire instruire convenablement..... Songe donc !..... Tu n'oserais pas, tout de même, lui refuser la dernière marque de gratitude et de respect que tu lui dois..... à moins que d'être un ingrat.

YVON.— Je ne puis le revoir..... Je n'en aurais pas la force..... Et puis mon brusque départ évitera de pénibles scènes.

FRANÇOISE (*un doigt sur les lèvres*).— Chut ! (*léger bruit*). On dirait qu'on nous écoute.....

YVON.— La peur rend l'illusion facile. Il faut se presser !

FRANÇOISE.— J'ai fait pour te retenir tout ce que humainement il était en mon pouvoir de faire..... Accorde-moi une dernière minute. As-tu de l'argent, au moins, pour le voyage ?

YVON.— Très peu ! mais, un jour, j'espère ne pas en manquer.

FRANÇOISE.— Alors, je vais te donner quelques pièces d'argent..... que j'ai mises de côté, sou par sou..... Ne les gaspille pas..... elles sont le prix de la sueur du front de ton père..... N'oublie pas tes devoirs de piété, et rappelle-toi mon enfant, qu'au premier remords qui envahira ton âme, toujours j'aurai les bras étendus pour te recevoir, et le front penché pour te donner le gage de paix.

*Un silence ! puis avec regret.*

J'ai fait tout mon devoir..... Que le bon Dieu veuille sur toi ! Approche alors, que je te dise "adieu" cher enfant.

(*Yvon s'approche de sa mère, lorsque soudainement la porte du fond s'ouvre avec violence, et le père apparaît le visage enflammé de colère*)

MATHURIN (*avec force*).— Arrêtez ! Arrêtez ! Quoi ? après tout ce qui vient de se passer, vous oseriez..... Non ! la lèvre de l'impie est plus amère que la morsure du serpent. J'ai été témoin de la scène regrettable qui vient de se dérouler. C'est Dieu qui m'a conduit ici à temps. (*Regardant son fils*) Ah ! canaille ! tes paroles irrespectueuses ont retenti terriblement à mes oreilles..... Cela suffit ! A présent, je sais à quoi m'en tenir, vaurien.

FRANÇOISE (*joignant les mains*).— Calme-toi Mathurin.

MATHURIN.— Oui, tu peux t'en aller..... Et va-t'en, maudit.— Hors d'ici, misérable. Va-t'

en..... et ne remets plus les pieds dans ma demeure ; toi qui fais pleurer ta mère, toi qui oses braver ton père ; toi qui te moques de la chose la plus sainte ; toi qui méprises la "terre" qui t'a nourri..... C'est ainsi que tu t'es laissé corrompre par quelques fortes têtes dépourvues de jugement et heureuses de ta perte..... C'est très bien, Monsieur. Suis leurs avis et leurs exemples, et tu es sûr de réussir tout comme eux : il y a en toi de l'étoffe.

YVON.— Mon père !

MATHURIN.— Tais-toi, scélérat. Je suis maître chez moi..... Je t'apprécie à ta juste valeur. La Providence a été bien bonne d'avoir permis que je revienne chercher ce petit sac de semence que j'avais oublié sur ce banc..... Sans elle, tu serais parti comme un chenapan, un lâche.

Ah ! jamais !..... jamais entends-tu bien..... j'aurais pensé être le père d'un monstre tel que toi.

FRANÇOISE.— Pour l'amour de Dieu, Mathurin !.....

MATHURIN.— Prends ton paquet... (*et ouvrant la porte*). Voici la porte ouverte..... et va-t'en.

FRANÇOISE.— Grâce ! Pitié !

MATHURIN.— Rien du tout..... Va-t'en,..... Ote-toi de ma présence..... Fuis mon regard que la colère enflamme..... Va ! Va !..... mon courroux augmente..... bientôt, je ne serai plus maître de moi-même.

Regarde ta mère : elle pleure..... elle souffre. C'est ton œuvre..... canaille..... Considère, et disparais, sans même l'embrasser une dernière fois. Emporte avec toi, comme souvenir la vision atroce que tu as en ce moment devant les yeux..... Et puis, va-t'en, et cours vers ton Paris comme à une fête, mais tremble de n'y rencontrer que déceptions et indifférence.

YVON (*murmurant*).— Adieu !..... Adieu !..... (*Il sort sans se retourner*).

FRANÇOISE (*avec larmes*).— Yvon !..... mon pauvre Yvon !..... mon enfant chéri !

MATHURIN.— Courage ! épouse aimée. Courage et confiance.

(*Mathurin et son épouse la main dans la main, s'en vont à la petite fenêtre donnant sur le fond, et écartant les rideaux regardent leur enfant s'éloignant vers l'inconnu.*)

MATHURIN.— Il a disparu ! L'enfant prodigue !

FRANÇOISE.— Puisse-t-il revenir comme celui de l'Évangile.

RIDEAU.

YVON D'ARVOR.

(à suivre)

Dans la finance, c'est souvent par la grosse caisse que l'on commence et par le violon qu'on finit.

## L'homme qui voulut tenir maison

Il y avait une fois un homme qui trouvait sans cesse que sa femme faisait tout mal ; les repas n'étaient jamais bien ; si le dîner n'était pas prêt quand il rentrait, il grognait, et si le dîner était sur la table, il grognait encore, disant qu'il était froid. Quoi qu'elle fit, il trouvait toujours qu'elle avait tort.

A bout de patience, un jour elle lui dit :

— Tu ferais mieux de voir à tenir la maison toi-même !... Tiens, demain, j'irai dans les champs faire ton ouvrage, et tu resteras pour préparer les repas, soigner le bétail et faire ce qui regarde l'intérieur.

Sûr de lui, il y acquiesça volontiers et, dès le matin, elle prit une faux et partit avec les moissonneurs, pendant que son mari demeurait au logis pour la besogne de la maison.

Il décida de commencer par baratter le beurre ; mais après un moment de cet exercice, il se sentit grand soif et descendit à la cave pour prendre un coup de cidre.

Le nouveau baril avait besoin d'une canette et l'homme venait justement de retirer la bonde et commençait à placer la canette, quand il entendit entrer le cochon dans la cuisine au-dessus,

— Ah mon Dieu ! dit-il, il va renverser la baratte !

Et, la canette en main, il courut sur la bête et lui envoya un tel coup de pied sur le groin qu'il le tua net !

C'était un vrai désastre, car le cochon une fois engraisé, on comptait sur le prix de sa vente pour payer la redevance.

Il se lamentait sur cette malchance quand, tout à coup, il se souvint du baril de cidre, dont il avait retiré la bonde sans mettre la canette.

Il se précipita en bas, mais trop tard ! tout le cidre avait coulé dans le sable de la cave.

L'homme resta un moment ahuri à le regarder. Enfin il remonta et retrouvant un peu de crème, il se reprit à baratter. Une pensée l'arrêta ; il se souvint que la vache n'avait pas été sortie et n'avait eu ni nourriture ni à boire et, mettant la baratte sur son épaule, pour que rien n'arrivât plus, il alla au puits. Malheureusement, comme il se penchait pour faire descendre le seau, voilà la baratte, trop inclinée, qui laissa couler sa dernière crème dans l'eau...

Tout de même, il alla faire boire sa vache. Ensuite, il songea qu'il était sans doute grand temps, de préparer le dîner, et qu'il devait se dépêcher. Alors, n'ayant plus le loisir de mener la vache au champ qui était loin, il décida de la monter sur le toit du cottage où beaucoup d'herbe avait poussé par touffes à travers le chaume.

Un banc se trouvait le long de la chaumière ; l'homme y mit une planche qui faisait accéder au toit et fit passer la vache dessus. L'animal arriva sain et sauf en haut, et, quand l'homme vit en train de manger, il retira la planche.

Puis, il revint à la cuisine faire le porridge du dîner.

Il prit la grande marmite, l'accrocha à la crémaillère et la remplit de l'eau d'un arrosoir, placé là pour les besoins de la cuisine. Cela fait, il réfléchit que la vache pouvait tomber du toit et se blesser. Il alla aussitôt lui attacher au cou une corde de chanvre, dont il fit passer l'extrémité par le tuyau de la cheminée, pour le nouer autour de sa taille.

— Maintenant, se dit-il, si la vache tombe, je le saurai par la secousse que cela me donnera avec la corde.

Et il se remit à moudre le grain du porridge, le mettant au fur et à mesure dans la marmite.

Comme il finissait, voilà que la chose redoutée advint : la vache glissait du toit ! et la corde, du même mouvement, enleva l'homme jusque dans la cheminée où il resta suspendu pendant que, dehors, la vache, à moitié étranglée, nageait des quatre pattes, entre la terre et le ciel...

Pendant ce temps, la femme avait rudement travaillé dans les champs, attendant toujours que son mari vînt la chercher pour le dîner. Cependant, les minutes passaient, puis les heures et rien n'arrivait. Après avoir longtemps continué de travailler sans se plaindre, elle finit par se dire, qu'elle ferait peut-être bien d'aller voir comment les choses allaient. Quelle ne fut point sa stupéfaction, lors qu'elle approcha de la maison, en apercevant la vache suspendue dans l'air par la corde, le long du mur ! Elle se précipita pour la débarrasser et coupa la corde avec la faux.

Mais l'homme, alors n'étant plus retenu par le poids de la bête, tomba du tuyau jusqu'en bas, et la femme trouva son imbécile de mari, la tête enfoncée dans le porridge et les jambes gigotant en l'air !

Epouvantée, elle s'élança pour le tirer de cette pénible situation et le remettre debout.

On juge de son air penaud quand il se vit en face de sa femme, tout enfariné de porridge, dont il dégageait avec peine ses yeux et qu'il dut lui avouer toutes les bêtises qui l'avaient amené à ce grotesque accident.

Ce fut la première et la dernière fois qu'il tenta de prendre la place de sa femme et, désormais, il se montra plus patient et de meilleur caractère.

Il n'est rien de tel que de faire un jour l'ouvrage des autres, pour en connaître les difficultés et devenir plus indulgent aux manquements qui se produisent, dans l'exécution d'une tâche ! Il n'y a pas que des maris pouvant prendre leur part de cette leçon ! Bien des petits personnages et parfois même des grands, plus difficiles à servir, se montreraient aussi maladroits que notre bonhomme, s'il leur fallait se charger eux-mêmes des tâches qu'ils commandent.

*Pour traduction conforme,*

Tony FEROE.

Traduit du *Children's Magazine*.

## Le lit de la mère Moineau

Si vous aviez rencontré l'hiver dernier, sortant de chez elle, la mère Moineau, vous l'auriez prise pour une personne "qui a le moyen" : deux bandeaux bien lissés, soufflés par des crêpés, des yeux noirs pas commodes, et celui de droite un peu recouvert par la paupière, des pommettes bien rondes, la poitrine aussi, la taille courte, une robe noire sans une tache, une broche de jais au col, et des mitaines aux mains. Elle allait au marché avec son filet. Il lui arrivait de revenir en rapportant son filet vide, quand les légumes étaient trop chers. Mais vous auriez dit, en la voyant, comme ses voisines : "Mme Moineau a un chagrin."

Si elle en avait un ! Son œil malade le racontait un peu plus que l'autre ; mais ils pleuraient tous deux, lentement, des larmes bues par le vent de la rue. Mme Moineau n'aidait pas le vent avec son mouchoir. Que lui importait qu'on la vît pleurer ? Tout le monde ne saurait-il pas bientôt que Joséphine, son unique, l'avait quittée depuis trois jours, une fille qui n'avait jamais eu beaucoup de conduite et qui n'en avait plus du tout ? "Comment se fait-il qu'elle n'ait pas pu souffrir vingt ans de misère, quand moi j'en ai porté soixante ?"

o o o

Elle ne trouvait pas la réponse. Mme Moineau n'avait pas changé de pensée un seul moment lorsqu'elle heurta du coude, sans l'avoir voulu, à l'entrée du marché, une femme qui était là immobile, adossée au mur, sur le trottoir.

"Pardon, madame !

— Tiens ! vous pleurez, vous aussi ? Il faut croire que c'est le jour."

La mère Moineau, qui ne se savait pas psychologue, mais qui l'était, jugea qu'elle couvoyait une vraie pauvre et une vraie peine.

"Le vôtre vous a lâchée ? demanda-t-elle.

— Non, je ne l'ai plus.

— C'est comme moi, mon défunt Moineau.

— Que vous ont-ils fait ?

— Ils m'ont mise à la porte parce que je ne payais point.

— Ça m'est arrivé, à moi aussi.

— Alors j'ai juste six sous devant moi, pour moi et pour le petit que vous voyez là."

Un avorton de trois ou quatre ans, mou comme un paquet de nouilles, se traînait sur l'asphalte.

"Il est mignon, dit la mère Moineau. Ça ne doit guère manger ?

— Des pommes, ma chère dame, c'est ce qu'il aime le mieux, mais elles sont hors de prix.

— Je vous crois ! Vous n'êtes pas la mère ?

— Non elle est morte."

La mère Moineau vit que la maigre mâchoire de la femme s'était allongée, et qu'au-dessus du creux des joues, les paupières battaient.

"Si vous n'aviez besoin que d'un lit, dit elle, j'ai le mien. Jusqu'à ces jours-ci, je couchais à deux, avec ma fille, qui ne reviendra pas. Il est large ; vous n'êtes guère épaisse. Mais c'est le petit ?

Les paupières cessèrent de battre. Dans la tête endolorie, vide d'espérance, le jour se levait. La taille se plia, la main droite saisit l'enfant et l'enleva pour le montrer.

"C'est gros à peine comme un chat. Une caisse suffirait.

— J'en trouverai une, de la laine pour faire un matelas. Car pour des couvertures, Dieu merci, je n'en manque pas. Avez-vous du travail ?

— Plus de travail que de paiement, ma chère dame. J'aide à la vente, chez une marchande de légumes. Mais, comme je suis vieille, on ne me donne que cinq francs par semaine.

— Cinq francs, ça nous aidera tout de même. Attendez-moi."

La mère Moineau monta plus lestement que d'habitude la marche de la halle. Elle revint avec le filet presque plein. Et les deux femmes, tenant le petit entre elles, s'en allèrent vers la rue de Bellechasse.

La mère Moineau expliquait qu'elle habitait au second, sur la cour ; qu'elle n'avait qu'une chambre, mais bien propre par exemple, un grand lit en fer, trois chaises, une table, un poêle pour la cuisine et une commode ; tout ce qu'il fallait. Quand elle fut rendue devant le numéro de la maison, à l'entrée du passage :

"J'ai oublié de vous demander une chose : comment vous appelez-vous ?

— Mme Marais, Mme veuve Marais."

Depuis un an ou à peu près, Mme Moineau et Mme veuve Marais vivaient ensemble, n'ayant qu'une chambre, qu'une table, qu'un poêle, et qu'un lit. Les voisines avaient pris l'habitude de les traiter comme des sœurs, associées de misère, et qui élevaient l'enfant, ce chétif qui avait de la chance, en somme, d'avoir deux grand-mères. Elles ne voyaient pas beaucoup Mme Marias, employée depuis la première heure jusqu'au soir chez la marchande d'herbes et de légumes, mais elles continuaient de rencontrer sur le palier, dans l'escalier, dans les rues du quartier, la mère Moineau, et même de recevoir la visite de la vieille femme. Car celle-ci, trop impotente pour travailler, était de force encore à monter des étages. On la demandait, on l'envoyait chercher ; elle avait une clientèle surtout parmi les jeunes mères, qui la savaient expérimentée, complaisante et bavarde juste assez pour que le temps ne parût ni long ni court en sa compagnie. Elle faisait chauffer le lait pour le biberon, emmaillottait, démaillottait, berçait le nourrisson, donnait à la mère des tisanes rares et souveraines, tricotait près de l'accouchée, ra-

contait les histoires de toutes les loges de la rue de Bellechasse et de la rue Saint-Dominique, en inventait quand elle avait vide son sac, ou bien, près des malades sérieusement malades, elle se taisait, dévouée alors, compatissante, capable de se tenir immobile et silencieuse dans le coin de la chambre, comme la flamme d'une veilleuse qui regarde l'endormie.

o o o

Un jour du mois dernier, sa plus proche voisine vint lui dire :

“ La petite femme Grésil, de la rue Vanneau, voudrait vous voir : elle est bien malade. C'est la poitrine toujours ! ”

La petite femme Grésil ! . Qui n'a pas visité une salle d'hôpital parisien, qui ne s'est pas arrêté devant un lit blanc, où repose, la tête soulevée par l'oreiller, très pâle, très fine, confiante encore dans la vie et pourtant condamnée, une employée de la couture ou de la mode, celui-là ne peut imaginer combien était émouvante et même délicieuse à voir la petite femme de l'ouvrier plombier.

Elle n'avait pas été transportée à l'hôpital : elle était restée dans cette chambre du quatrième, un peu en désordre maintenant, mais encore pimpante, à cause des meubles neufs et des rideaux à fleurs. Elle avait les yeux bruns, des yeux que la maladie avait agrandis, tout pleins d'esprit, de jeunesse et de câlinerie. On lui eût rendu service, rien que pour les voir se fermer à demi, sourire et dire : “ Merci, la mère Moineau ! Quand la mère Moineau arriva, ils pleuraient. Elle gronda, elle plaisanta, elle demeura longtemps, et ne réussit point. Ce fut elle-même qui perdit sa joie.

“ Ma petite Grésil, dit-elle, puisque vous êtes triste, et que vous vous croyez malade, si j'étais que vous, je recevrais le Bon Dieu. ”

La tête pâle sur l'oreiller remua faiblement, pour dire non.

“ Je ne demanderais pas mieux, mère Moineau ; mais ici, dans cette maison, c'est impossible. Il y a de si mauvaises gens ! Vous n'imaginez pas ! Voilà six mois, il est venu un curé, pour une malade comme moi, et ils l'ont tellement injurié, ceux d'en bas, et même frappé, qu'il a été obligé de se retirer. On n'est guère libre, vous savez.

— Votre mari voudrait-il ?

— Bien sûr, le pauvre ! ”

La mère Moineau resta songeuse un moment.

“ Alors il y aurait peut être un moyen. Vous diriez que vous allez vous faire soigner dans une maison de santé. Je viendrais vous chercher en voiture, — je ne sais pas qui payerait, mais je trouverai, — et vous prendriez ma place dans mon lit pour trois ou quatre jours. Mme Marais

n'est pas épaisse, elle est tranquille, elle ne dort pas plus de 6 heures par nuit. Moi je dormirai sur une chaise. Ma petite Grésil, il faut accepter ! ”

Il en fut ainsi. La bouchère paya le fiacre. Mme Marais fit le ménage “ à fond ”, et mit dans le lit la meilleure paire de draps. Deux locataires, des jeunes, des inconnues pour elle, aidèrent Mme Grésil à monter l'escalier. Elle se reposa deux jours. Le troisième au matin, quand le vicaire vint, il trouva plusieurs femmes à genoux, et une grosse vieille debout, qui soutenait la tête de la malade. A côté du lit, sur la table, il y avait un tout petit crucifix de plâtre, et une touffe de chrysanthèmes, qu'avait envoyée la marchande de légumes.

“ C'est votre fille ? demanda-t-il à la mère Moineau.

— A peu près ”, répondit-elle.

Et c'était vrai, et pour la petite Grésil, et pour la mère Marais, et pour l'enfant qui dormait dans la caisse pleine de laine, et pour d'autres sans doute.

Quelle histoire on ferait avec la charité des pauvres !

René BAZIN.

### MERVEILLEUX AVANTAGE DE LA CONTRITION PARFAITE

Combien de pauvres âmes, après avoir recouvré l'amitié de Dieu à l'époque de Pâques, retombent vite et souvent dans leurs fautes, et songent à peine qu'elles puissent d'elles-mêmes sortir de leur triste état, et restent ainsi exposée aux terribles surprises de la mort ! Leur demanderez-vous de venir se confesser avant la grande fête prochaine, vous l'obtiendrez peu. Mais ce que vous pouvez obtenir, c'est qu'elles se reconcilient toutes seules. Si elles n'y songent guère, c'est qu'on ne les éclaire pas assez à ce sujet.

Et voici que, grâce à la satisfaction de notre Seigneur, un acte d'un instant, prompt comme l'éclair, l'acte de contrition surnaturelle et parfaite, peut nous rapprocher de Dieu, nous unir à lui, effacer de notre âme tous les péchés possibles.

Y avons-nous songé : à cette puissance incroyable d'un acte de contrition parfaite, ou d'un acte d'amour parfait, qui peut remplacer un acte de contrition quand on ne se croit pas en état de péché ?

MGR SAUVÉ, S.S.

Quand le chemin devient aride, quand le courage nous abandonne, parce que la croix nous écrase, un cri vers Dieu peut nous sauver. C'est le cri de la confiance.

BOURDALOUE.

Pour votre musique en feuilles, allez chez C. ROBITAILLE, Enrg., 320, rue St-Joseph, Québec.

## Comment choisir sa femme

Un jeune homme avait une fois trois amies — qui étaient égales par le nombre des ans, — par la dot et par la beauté. — Ce devait, n'est-ce pas ? être fort agréable — que de toujours avoir quelqu'une des poulettes — qui, le voyait, lui disait souriante : — “ Eh bien ! Joseph, quand nous marions-nous ? ”

Mais voyez donc où arrive la chose : — tel qu'un baudet entre deux talus, — verts, printaniers, couverts d'herbe à foison, — et qui, glouton, hésite entre les deux — à regarder lequel foisonne davantage, — notre jeune homme, par trop de chance, — était embarrassé. . . Dans le doute pourtant — on ne peut vivre, — et celui qui doit jouir, — comme dit le proverbe, doit choisir.

Un jour d'hiver, il contait à sa mère — la conjoncture, au petit coin du feu, — le front pensif, les pieds sur les chenets, — et la vieille occupée au dévidoir. . . — Mais dès que celle-ci l'eût entendu : — “ Mon pauvre agneau ! C'est là ce qui tant te tourmente ? — “ Un court moment écoute-moi, mon fils, — et pour choisir je vais te donner le fil. ”

Les femmes, voyez-vous, savent l'endroit malin — où le Diable tient sa ferraille.

La mère parla ainsi : “ Elles ont donc, toutes trois, — beauté, jeunesse et avoir rondet, — et puis sagesse (qui est sous-entendue) . . . — Mais la beauté — ne sert ni à manger ni à boire ; — sans ordre, le bien-être s'épuise vite, — et la jeunesse est faite comme un cierge, — car en brulant, ma foi, elle fond comme lui. — Ce qui est nécessaire à des gens tels que nous, — c'est avant tout une femme de ménage, — qui n'ait pas, mon fils, besoin des autres — pour balayer la dalle de son seuil, — tailler la soupe ou laver son tablier ; — gardant l'intérieur et non pas la fenêtre ; — joie de maison et non joie de rue ; — aimant l'épargne et non pas dépensière ; — car le difficile, ce n'est pas de le gagner, — c'est, ô mon fils, de savoir l'épargner. ”

— “ Mais c'est ici que l'écheveau s'embrouille ! — dit le garçon. Eh ! pour connaître ça, — il faudrait en savoir autant qu'un astrologue ! — Car que dit-on ? “ A filles et châtaignes, — beau le dehors, et au dedans le vice. . . ” — “ Non mon enfant il n'y a rien de si facile, — et les malavisés seulement y sont pris. — A ta main gauche entortille un chiffon, — va tour à tour chez chaque jeune fille — et dis-lui : “ Bonsoir ! J'ai mal au doigt ; — il est en ton pouvoir, belle de me guérir, — car afin que l'abcès, — m'a-t-on dit, aboutisse plus tôt — il faut m'y mettre un peu de ratisserie — de ton pétrin. ” Va, et, fraîchement, reviens ensuite — me raconter la réponse de chacune. ”

Joselet part, et d'abord chez Jeannette — il vient tomber. Par le trou de l'évier, — le rayon

de la lampe dehors jaillissait — avec les voix criardes ou bien nettes — des femmes qui veillaient et de la jeune fille. — Le garçon entra : “ Bonsoir, jouvencelles ! ” — “ Holà ! quel bon vent t'amène ? ” — “ J'ai mal au doigt. . . — Il est en ton pouvoir, Jeanne, de me guérir : — car afin que l'abcès, — m'a-t-on dit, aboutisse au plus tôt, — il faut m'y mettre un peu de ratisserie — de ton pétrin. ” — “ Ho ! répond vite Jeannette, — pour te guérir, mon cher petit malade, — s'il ne faut pas plus, c'est le pont aux ânes ; — je t'épargnerai, Joseph, un cordon — à saint Baudile ou au grand saint Lazare. ”

Et Jeanneton, prompt comme un oiseau, — soulève le couvercle de la huche ; — contre les ais et tout le long des fentes, — elle gratte légèrement les grumeaux avec ses ciseaux, — et sur la ratissoire elle les lui apporte.

— “ Allons, merci Jeannette ! ” — “ Bonne nuit ! ” — Notre couple s'embrasse d'un œillade — et Joseph ferme la porte doucement, — et de ce pas se porte auprès d'Agathe.

Chez Agathe, avec quelques gros garçons, — on s'ébattait pour tuer le temps, — comme on fait en hiver où nul n'est fatigué. — Sur les genoux de l'une des compagnes, — et dans ses doigts mignons les yeux cachés, — un de ces jeunes gens tenait le front penché ; — et au milieu des éclats de rire, — la bachelette de son poing malicieux — lui frappait sur le dos et re-frappait, — en lui chantant : “ Les figues cette nuit sont des châtaignes : — tondu, cornu, tête, — combien, combien as-tu de cornes sur le chef ? — Et il fallait que le gars devinât — les doigts ouverts ou fermés, ou bien que, — les yeux clos, derechef il se courbât. — Le fin malade fit son entrée : — “ Bonsoir ! ” dit-il. — “ O Joselet ! ” crie-t-on : — et sur-le-champ on l'invite à jouer. — Mais lui : “ Non, non, répliqua-t-il, j'ai mal au doigt ; — et de guérir mon abcès — belle Agathe, c'est toi qui as le pouvoir ; — car, pour qu'il aboutisse plus tôt, — il faut m'y mettre un peu de ratisserie — de ton pétrin. ” — “ Ah ! ma foi, lui répond — Agathe, qui aussitôt court à la maie, — tu rencontres bien : moi je ne le râcle jamais. ” — Et la naïve alors lui en détache — un spécimen large comme un fromage. — “ Et puis, dit-elle, si tu en as encore besoin, — mon cher poupon, tu sais où il en reste. ”

Joselet sort et marche vers Lucie. — Chez celle-ci, au-dessous de la lampe — qui pendait en faisant claire mine, — on voyait le tableau d'une bonne maison. — Les membres de la famille assise en cercle — avaient, chacun, le giron plein d'olives : — ils les piquaient l'une après l'autre à coups d'épingles — et les jetaient à l'eau dans une jarre, — afin de leur ôter leur amertume. — “ Te voilà bien attardé, Joseph, par la nuit sombre ! — lui dit-on comme il entre ; assieds-toi, — tu aideras. ” — “ Oh ! fait-il, j'ai mal au doigt ; — et de guérir mon abcès, — Lucie, ma belle, c'est toi qui as le pouvoir, — car,

pour hâter son aboutissement, — il faut m'y mettre un peu de ratissure — de ton pétrin... — “ De mon pétrin à moi ? — répond Lucie : comme il n'y a qu'un Dieu. — vois, je ne pourrais pas t'en donner une miette — pareille seulement au pied d'une fourmi ! — J'ai mon pétrin lisse comme un miroir. ”

Notre jeune homme, avec son plein filet — de choses dites, se met en route — et vient de tout instruire sa mère. — “ or ça ! commence alors la bonne vieille, — Jeanne, vois-tu, qui, au temps des amants, — laisse les cretons de son pétrin, — en aura, plus tard, même dans ses jupes. — La belle Agathe est une gaupe ; — et quelque jour, la pâte et la recoupe — qu'aujourd'hui elle gaspille au bord de son pétrin — feront défaut à son maigre levain... — Laisse donc là ces filles sans ordre.

“ Lucie, mon fils, qui tient sa petite huche — comme un miroir, luisante, claire et nette ; — comme un miroir, éclairera ta vie — par sa tenue, car, ô mon cher enfant, — à l'épouser ta mère te convie. ”

Frederic MISTRAL.

## UN CARRÉ DE LAITUES SACCAGÉ

A l'époque de la première guerre de l'Indépendance italienne Don Bosco s'était ménagé l'amitié et les services d'un brave homme de zouave, qui venait d'achever la rude campagne de 48, si bien commencée, si mal terminée. Ce sous-officier s'était mis à la disposition de Don Bosco pour toute espèce de service d'ordre... militaire. Le vent était alors à la guerre, aux milices nationales ; on jouait aux soldats ; une démangeaison de se battre gagnait toute la jeunesse. Le grand éducateur, toujours à l'affût des nouveautés pour les capter au service de Dieu, pria son ami le zouave de dresser ses enfants à la petite guerre.

Affaire aussitôt conclue. Notre moniteur choisit une élite parmi les jeunes gens les plus alertes et les mieux entraînés, et il commença leur éducation militaire. Le Gouvernement consentit à prêter deux cents fusils de bois inoffensifs, on se procura autant de cannes pour achever l'équipement, et notre zouave fit cadeau de son clairon aux jeunes recrues.

En quelques semaines elles étaient si bien dressées, qu'elles donnaient déjà des simulacres de combat à tout le petit peuple de Don Bosco, et à tous les curieux qu'attirait sur ces terrains vagues la renommée de ces soldats en herbe.

Mais un jour cela se gâta.

Tout près de la cour où manœuvraient ces enfants, la mère de Don Bosco, Maman Marguerite, avait, à force de soins et de peines, créé un petit potager entouré d'une haie, où, en bonne paysanne, elle cultivait tous les légumes capa-

bles d'assaisonner ses soupes ou de compléter le menu. Il y avait même un long carré d'herbes destiné à la nourriture des lapins.

Or un dimanche soir le zouave sonna le rassemblement et massa ses troupes pour un assaut “ à la hauteur ”. Elles étaient réparties en deux camps : celui des vainqueurs et celui des vaincus. Les diverses feintes, les mouvements, l'attaque finale, tout était admirablement combiné. Pour donner du cœur au ventre à la troupe on avait non seulement l'ardeur combative de la jeunesse, mais aussi, hélas, une galerie, une galerie bien fournie en spectateurs. Ce fut elle la cause du malheur, avec ses cris, ses trépignements, ses excitations, ses bravos capiteux. Ah ! La galerie ! A combien de bêtises elle pousse souvent les pauvres humains pétris de vanité !

Les premières minutes tout se passa au mieux. Le programme se déroulait point par point, selon l'ordre établi, et chaque camp jouait son rôle avec conscience, sérieux, et sang-froid. Les mouvements prévus s'opéraient mathématiquement, et tout ce petit monde évoluait sur le terrain avec la gravité de vieux troupiers. L'œil du zouave dominait le champ de bataille et demeurait maître de ses troupes. Les spectateurs eux-mêmes se laissaient prendre au jeu et y allaient carrément de leurs encouragements.

Mais à la charge finale tout se gâta. Le clairon d'un côté qui jouait un air endiablé, le crépitement des bravos de l'autre, la fureur d'une troupe qui se sentait regardée, tout devait amener le désastre. L'armée vaincue fut d'abord acculée à la haie, puis refoulée au delà. Elle franchit en l'écrasant ce fragile obstacle, talonnée par son vainqueur, et en un clin d'œil les merveilleuses planches de Maman Marguerite furent envahies, piétinées, saccagées. Tout le fruit de plusieurs mois de peines était anéanti, en trente secondes, par cette armée grisée de gloire qu'excitaient au carnage les tribunes elles-mêmes. Ce fut lamentable !

D'autant plus qu'à cet instant la pauvre femme apparut au seuil de sa cuisine, et, tournée vers son fils, qui avait assisté impuissant au massacre : “ Regarde, Jean, dit-elle d'une voix qui faisait mal, regarde ce que m'a fait ton zouave : mon potager n'existe plus ”

A quoi Don Bosco répondit : “ Ma pauvre maman, que veux-tu que j'y fasse ! Ils sont jeunes ! ”

Ils sont jeunes ! Ils sont jeunes ! Fermons les yeux sur ces misères, pardonnons-les leur ! Il sont jeunes, c'est de leur âge. L'important c'est qu'ils n'offensent pas Dieu.

Quelle haute leçon de sagesse chrétienne, et d'indulgence rare ! Quelle admirable compréhension de la jeunesse !

( *Le Bulletin Salésien* ).

## A deux de jeu

La maison du boulanger Jean-Baptiste Guillou était sise au carrefour des routes qui relie le hameau aux villages voisins. En face, il avait bâti le fournil et n'avait qu'à traverser le chemin pour rallier la boutique où sa femme avait installé un débit de liqueurs et fournissait en outre les ménagères d'alentour, de beurre, d'épicerie, des menues provisions courantes. Ainsi les Guillou tiraient multiples profits de l'heureux emplacement de leur demeure, approvisionnant de pain leurs voisins et versant à boire aux passants. Il était rare que deux habitants des communes voisines se séparassent au carrefour sans être entrés pour trinquer au cabaret.

Les affaires prospéraient.

Deux fois par semaine maître Mathurin Luron, fermier de la Hêtraie, venait apporter à la mère Guillou une forte motte de dix livres de beurre qu'elle débitait au détail à sa clientèle. En retour, le fermier s'approvisionnait en face d'un pain de même poids. Sa grosse miche sous le bras, Luron et Guillou gagnaient la buvette et trinquaient amicalement tandis que la patronne réglait la différence entre les deux denrées d'après les chiffres de la mercuriale du dernier marché de la ville.

Un jour, après le départ du fermier, la mère Guillou retint son mari et lui dit :

— J'ai quelque chose qui m'ennuie, mon homme, et qu'il faut pourtant te dire.

— Vas-y sans tant d'arias, ma femme, reparti rondement le boulanger.

— Eh bien ! voici : le Père Luron nous vole...

— Hein ! Comment ça ?

— Voilà plusieurs fois qu'après son départ je pèse son beurre ; il y manque jusqu'à la demi-livre.

— La canaille ! s'emporta le boulanger. Il nous sait en confiance et en profite pour nous tromper. Mais la chose ne se passera pas comme ça. Bouche cousue, femme ; n'aie l'air de t'être aperçue de rien. Je me charge de le pincer sur le fait et de telle façon qu'il ne pourra s'en tirer sans déboursier de gros dommages.

Le samedi et le mercredi étaient les jours invariables de la visite de maître Luron. Il arriva donc, à la fin de la semaine, guilleret, portant sa charge de beurre dans un torchon aux coins noués entre eux. Guillou, qui guettait sa venue, l'appela comme il passait devant le fournil.

— Entre donc !... Voici ton pain... et nous allons ensemble chez la patronne qui nous réglera d'une chopine.

Tout en parlant, il vaquait à de menus rangements, l'œil sur la route. Enfin, il vit venir deux gars du hameau, l'outil sur l'épaule, allant aux champs.

Il les héla par leurs noms :

— Hé ! Martin et Denis, vous arrivez à point. Nous allons, le compère Luron et moi vider une chopine ; vous n'êtes pas de trop, et on ira d'un litre.

Enchantés de l'aubaine, les paysans acceptèrent.

Tous entrèrent dans le débit. A l'appel de son mari, la Guillou apporta verres et vin blanc. On s'était assis et Luron avait posé sur la table, le beurre dans sa serviette, à côté du pain que lui avait remis Guillou.

— A combien le beurre au dernier marché, dit le fermier ?

— A 6 francs ! A preuve que c'est porté sur le journal.

La débitante avait tiré de son comptoir la feuille hebdomadaire de l'arrondissement toute maculée de graisse et de vin.

— Je me fie à vous sans y voir, répliqua Luron, tout en glissant un regard sur la mercuriale. Entre honnêtes gens, parole vaut preuve.

Ah ! pour sûr qu'on est honnête, appuya le boulanger. Ainsi je prends toujours le beurre du compère sans le peser, sûr qu'il n'y manque rien... Et comme preuve, mets la motte sur la balance, femme ; Martin et Denis verront quel brave homme est notre ami Luron.

Ce dernier avait esquissé une grimace et murmura :

— Oh ! il peut m'arriver de me tromper comme tout le monde...

Mais déjà le beurre était sur la balance et l'autre plateau, chargé d'un poids de dix livres, bascula fortement.

— Tiens ! la pesée n'est pas juste comme je le croyais, déclara Guillou.

Il enleva le poids, le remplaça par d'autres ; l'équilibre se fit à 4 kg. 760.

— Bigre ! dit-il, près d'une demi-livre de manque !

Tous se regardaient, gênés.

— Et c'est ton habitude, Luron, n'est-ce pas, de nous faire tort sur le poids, à nous qui avons confiance dans ton honnêteté... Tant pis pour toi !... J'ai Martin et Denis pour témoins et je te mènerai en justice.

Le fermier, d'abord confus, avait déjà repris son aplomb.

— Tu as tort, Guillou ; il est toujours mauvais de mettre les juges dans ses affaires.

— Mauvais pour toi, trompeur !... Je t'ai pris, tu seras condamné et tu payeras...

— A ton aise ! dit Luron en se levant et emportant à la fois le pain et son beurre.

— Laisse le beurre ! cria la Guillou, mes pratiques comptent dessus. En voilà le prix, moins la demi-livre qui manque et les 10 livres de ton pain.

— Soit ! dit l'homme.

A quelques jours de là, Luron recevait l'assignation de Guillou qui avait porté plainte sans



vouloir démordre, et les parties se présentèrent à la barre.

Le boulanger se carrait entre ses deux témoins fort ennuyés. Ah ! s'ils avaient su ils se seraient bien gardés d'accueillir la politesse de Guillou. Ils perdaient leur journée d'abord, puis ils craignaient d'être mal vus dans le pays après avoir témoigné contre le fermier de la Hêtraie largement apparenté dans la commune.

Luron arriva, un gros pain sous le bras, le dernier pain que lui avait vendu son adversaire. Les assistants intrigués lui demandaient pourquoi il venait ainsi chargé. Un sourire discret et narquois niché au coin de ses lèvres rasées répondait seul.

La cause appelée, le boulanger fit sa déposition, s'étendit sur sa large crédulité en la bonne foi du délinquant et sur sa stupéfaction en découvrant la tricherie... Il en appelait aux témoins Martin et Denis, ici présents, pour dire qu'il venait d'affirmer devant eux sa confiance en Luron et que c'était en voulant leur en donner la preuve que la supercherie avait été découverte.

Et Martin et Denis durent prêter serment et corroborer la déclaration du boulanger.

Le juge alors s'adressa à Luron :

— Qu'avez-vous à répondre ?

— Pas grand'chose, M'sieur le juge. Tout ce qui a été dit est la vérité vraie. Mais pour que tout s'explique, j'ai apporté mes balances.

Il tira de sous sa blouse le fléau et les deux plateaux.

— Voyez-vous, M'sieu le juge, c'est tout ce que j'ai chez moi pour peser le beurre que je vends à Guillou. Seulement j'ai perdu les poids. Alors, comme le compère me remet à chaque visite un pain de dix livres — et Guillou qui se dit honnête et poursuit les autres ne voudrait pas tricher sur la pesée, — je mets le pain dans un plateau et dans l'autre mon beurre jusqu'à ce qu'il fasse équilibre. Puisque le pain pèse dix livres, c'est bien dix livres de beurre que reçoit Guillou.

Le fou rire avait gagné l'assistance. Le juge conclut :

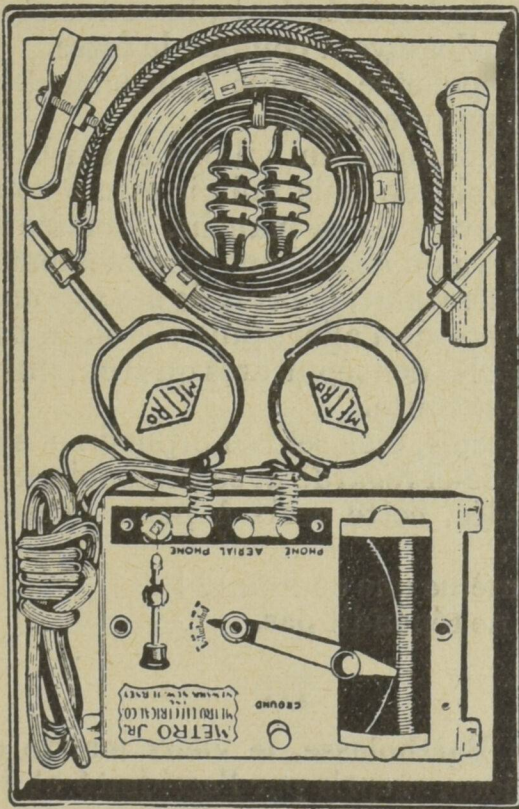
— Avant d'accuser le voisin, Guillou, il faut être sans reproche. Vous l'avez volé sur le poids comme boulanger, il vous a rendu la pareille comme marchand de beurre et vous a, par-dessus le marché, bâillé une leçon qui, J'espère, vous ôtera l'envie de recommencer. Il suffit. La cause est entendue. Vous êtes débouté de votre plainte et payerez les frais.

— Hein ! dit en sortant le fermier au boulanger, ne t'avais-je pas dit, peu avisé, de ne pas fourrer la justice dans tes affaires. Tu me volais, je te l'ai rendu, nous sommes quittes !

— Sauf qu'au même poids le beurre est plus cher que le pain ! grogna Guillou déconfit.

A trompeur, trompeur et demi !

(La Maison)



# Pourquoi

ne pas vous installer

## Un Appareil **RADIO!**

et suivre les concerts qui vous seront envoyés durant les mois d'hiver.

Nous avons en mains toutes les meilleures marques comprenant

### Westinghouse, Deforest, etc.

Brochures illustrées envoyées sur demande.

LES ORDRES PAR MALLE RECEVRONT UNE PROMPTE ATTENTION

# MECHANICS SUPPLY COMPANY Ltd

80-90 St-Paul, QUEBEC

# La Couronne

## I

Aux longues stations sur les bancs de l'école, le petit Siffrein Costulat préférait les libres courses à travers les garrigues, les heures de guet près de la mare aux micocoules où de si pimpants rouges-gorges, de si sémillantes mésanges venaient se prendre à la pipée. Il aimait à courir sur les rocheuses collines, parmi, les touffes poudreuses de lavande et de férigoule, dont les senteurs sauvages se mariaient fortement aux émanations salines de la mer, cette Méditerranée azurée qui frangeait la côte escarpée d'un bouillon de dentelles. Une de ses grandes joies était encore de s'embarquer avec les pêcheurs du village, qui l'emmenaient volontiers, aimait le gamin pour sa figure rieuse, sa gaîté primesautière, et surtout son amour de la mer.

Ces escapades lui faisaient bien un peu redouter l'accueil réservé au logis ; aussi rentrait-il tête basse, se glissait-il silencieusement par l'huis entrebaillé et se faisait-il petit, petit, sous le regard sévère du père, humble ouvrier qui se tuait à la peine.

Sur un geste, il se réfugiait dans le galetas qui lui servait de gîte et faissait mine de dormir quand, la nuit, sa mère, les yeux rougis par les larmes, lui apportait en cachette le souper dont on l'avait privé et le baiser qui pardonne. Alors cédant à l'élan de son cœur il entourait de ses bras le cou de la pauvre femme et promettait d'être sage. Mais bientôt survenait un matin où le ciel était pur, le soleil radieux, où les oiseaux chantaient en liberté, et ses bonnes résolutions s'envolaient à leur suite . . .

Un soir, comme il rentrait, sans trop d'appréhension, ayant fait coïncider son retour avec la sortie de l'école, il s'arrêta stupéfait.

Son père Marius Costulat était étendu sur son lit ; à genoux, à son chevet, Siffrein vit pleurer sa mère.

Le moribond reconnut le pas de son fils, ouvrit ses yeux appesantis et l'appela d'une voix expirante.

Le petit Siffrein s'approcha timidement plus surpris qu'effrayé : son imagination d'enfant ne se rendait pas compte de la mort.

— Mon enfant, dit Marius en posant sur la tête embroussaillée du olondin ses doigts cailleux d'ouvrier déjà raidis par l'agonie, mon enfant, je vais mourir. Je ne veux pas te gronder à cette heure, mais tu as encore manqué la classe aujourd'hui. Je le sais, car je t'ai envoyé chercher. Tu n'étais pas là quand le curé est venu m'apporter les derniers sacrements ; j'aurais pu mourir sans t'avoir béni . . .

Le père s'interrompit dans un râle.

Le petit Siffrein pleurait toutes ses larmes.

Il ne comprenait pas bien ce que c'était que mourir, si ce n'est qu'on emporterait son père au cimetière et qu'il ne le reverrait plus, qu'il serait éternellement absent ; et une émotion lui serrait la gorge, l'envahissait tout entier comme à l'approche d'un mystère grand et terrible.

Le mourant reprit :

— Tu vas rester seul avec ta mère. Nous avons vécu bien pauvres, après moi vous le serez plus encore. Ecoute-moi, Siffrein si tu veux que je m'en aille moins triste, promets-moi de ne plus faire pleurer ta mère.

— Oh ! père, je te le jure ! sanglota l'enfant.

Et son front, s'inclinant sous la main agonisante qui le bénissait, vint s'appuyer sur les lèvres du mourant et reçut son dernier souffle dans un baiser.

## II

A l'heure des funérailles, il ne restait pas un sou vaillant au logis. En dehors de la stricte ordonnance, le convoi de l'ouvrier n'eut qu'une messe dite par le curé de la paroisse, qui aimait les pauvres gens. La mère Costulat suivit le cercueil tenant dans sa main celle du petit Siffrein.

Il ne pleurait plus l'enfant, mais sa figure espiègle avait pris tout à coup un grand air de gravité et de force.

Après l'absoute, la bière descend dans la fosse avec un râclément de cordes ; l'eau bénite tombe comme des larmes sur le sapin grossier, puis un bruit sourd se répercute, la terre croule et recouvre les planches.

Chacun s'est retiré. Seuls, la veuve et son fils regardent le fossoyeur combler la fosse.

Chaque pelletée tombe lourdement sur le cœur de la pauvre femme.

Enfin, l'homme a fini ; il plante sur la terre la modeste croix de bois noirci, essuie son front moite du revers de sa manche, ramasse ses outils et s'en va en ébauchant discrètement un salut commisérateur ; le bruit de ses sabots grince sur les galets de l'allée, puis s'étouffe dans les terres meubles des sépultures qu'il enjambe pour raccourcir sa route.

Ils sont seuls, bien seuls, l'orphelin et sa mère.

Alors celle-ci regarde avec désespoir cette terre amoncelée, cette croix à peine dégrossie et murmure :

— Pas même une couronne !

Siffrein ne répondit pas.

## III

Le père Bartholasse, le vieux maître d'école fut, de ce jour, surpris par l'assiduité et l'application de Siffrein.

Il ne crut guère pourtant à la conversion complète du plus vagabond de ses élèves. La secousse de la catastrophe qui avait frappé les Costulat lui expliqua la sagesse des premiers jours ; mais le printemps venait et il était convaincu que les

premiers nids auraient vite fait de reconquérir l'enfant à sa chère école buissonnière. Il n'en fut rien : de plus en plus Siffrein travaillait ferme et regagnait le temps perdu ; bientôt, il fut le premier de sa classe.

Le maître d'école s'en ressentit tout heureux, car il s'intéressait à la veuve et jusqu'alors la plaignait d'avoir pour fils un pareil garnement.

Le jour de la distribution des prix, Siffrein demanda à sa mère de l'accompagner à l'école : elle refusa d'abord ne voulant pas traîner son deuil en public : mais le fils mit tant d'insistance dans sa prière qu'elle finit par lui céder.

— A quoi bon, pourtant ? se disait-elle ; le petit n'aura rien ; il a perdu la bonne moitié de l'an.

Et elle alla se ranger dans l'angle le plus reculé de la cour où avait lieu la cérémonie.

Mais qu'a-t-elle entendu ? C'est bien le nom de son enfant, c'est bien Siffrein Costulat que le père Bartholasse appelle ! Oui, le voilà sur l'estrade !

Monsieur le Maire l'embrasse et lui pose sur la tête la couronne de feuilles vertes ; et on l'appelle, on l'appelle encore, son petit Siffrein ; et il est là, devant elle lui présentant ses palmes et son front . . .

La mère Costulat pleure — ces larmes consolent des autres — et, pour la première fois depuis longtemps, une flamme de joie et de vie passe dans ses prunelles.

La cour se vide aux sons de l'Orphéon communal ; la veuve s'éloigne appuyée sur le fils dont elle est fière.

Mais quoi ? quand elle veut prendre le chemin du logis, son Siffrein la retient et l'entraîne.

Où veut-il la conduire ?

— Viens toujours maman !

Elle se laisse mener par la main.

Ils sortent du village, les voici à la grille du cimetière ; ils la franchissent et atteignent la tombe de celui qui les a quittés.

Alors le petit Siffrein marche droit à la croix et, se retournant vers sa mère, lui dit :

— Tiens, le père en a maintenant des couronnes.

Georges DE LYS.

Mlle Gabrielle, qui aura six ans aux premières roses, écrit sous la dictée de papa :

*Si Gabrielle est bien sage, elle aura du gâteau.*

L'élève, interrompant :

— Est-ce que gâteau prend un *x* ?

— Mais non, il ne faut un *x* que quand le mot est au pluriel.

— Papa, si nous le mettions au pluriel ?

## En automobile

“Il suffit d'être en automobile, a dit quelqu'un, pour devenir insolent.

Il y a du vrai là-dedans.

L'homme en automobile sent qu'il dispose d'une force, d'une force redoutable, capable de brûler les distances, de se moquer des piétons, mêmes des chevaux les plus rapides, capable d'aveugler de poussière tout ce qui se trouve sur son chemin, capable d'écraser comme des insectes tout ce qui ne s'empresse pas de lui céder la voie.

Et cette force, on en abuse.

A cent verges de distance on assène insolument un violent coup de corne à l'audacieux qui croit avoir le droit de traverser la chaussée devant Sa Majesté l'automobile. On veut que tout s'arrête ou se recule devant soi, on ne voudrait jamais se déranger soi-même ou ralentir sa course. On semble s'arroger le droit sur toute la route et soumettre tout le monde à ses caprices. On peste contre les piétons, on peste contre les voitures, on peste contre les mauvais chemins, on peste contre le mauvais temps, on peste contre tout ce qui met un frein à sa passion de vitesse et de domination.

J'ai vu de braves gens rire aux éclats parce qu'ils avaient écrasé des poulets ou démembré des veaux. Quelques-uns prennent plaisir à se précipiter sur les chiens pour les faire voler dans l'air ; d'autres se pâment de voir quelle poussière ils laissent à ceux qu'ils dépassent ou aux pauvres habitants dont la demeure tranquille, autrefois bâtie sur le chemin du roi, a maintenant le malheur de se trouver sur la route nationale.

Ces sentiments de promeneurs dévergondés, ne craignons pas de le dire, ce sont des sentiments de brutes. C'est la satisfaction inconsciente et niaise du parvenu longtemps piétiné, qui peut enfin faire souffrir aux autres ce qu'il a d'abord souffert. Cette rage de la vitesse, c'est un instinct animal, où la raison n'a rien à voir, dont la satisfaction ébranle le système nerveux et gâte le repos que procurerait une promenade paisible.

Les gens sensés sauront se garder de ce désir d'être rendus aussitôt qu'ils sont partis ; ils réprouveront ces flagrantes violations de la politesse, de la charité, de la justice la plus élémentaire. Ils enseigneront à leurs écervelés de grands garçons, à leurs petites folles de filles, qu'il y a un savoir-vivre même en automobile.

Les parents chrétiens n'oublieront pas, non plus, durant la belle saison toujours si inquiétante, les dangers moraux que recèle l'automobile. Ils se rappelleront le tort irréparable que peut faire à leurs enfants une seule promenade en mauvaise compagnie.

(Le Bul. Par. de Valleyfield)

## Mesdames, Mesdemoiselles

Ce n'est ni un discours, ni une dissertation que je veux faire. Tout simplement je veux vous donner un conseil qui peut se résumer dans cette phrase :

Mesdames, mesdemoiselles, pour remplir votre part dans la lutte contre l'alcool, gardez vos maris et vos jeunes gens chez vous, et vous spécialement, jeunes filles, ne vous laissez jamais fréquenter par un jeune homme qui aime le petit coup.

Mesdames, gardez vos maris chez vous. — C'est plus facile à dire qu'à faire, m'objecterez-vous. — Eh bien voyons deux espèces de ménage.

Dans le premier, monsieur s'appelle Paul, madame se nomme Blanche.

Monsieur Paul et Madame Blanche sont jeunes encore. Paul arrive de son travail. Il a peiné toute la journée, il est fatigué, et avec cela il arrive à la maison tout couvert de poussière.

Il ouvre la porte :

*Premier bonjour* Voyons Paul, essuie donc tes pieds avant d'entrer, tu vas tout salir mes tapis.

*Deuxième bonjour* Ah bien, ne m'embrasse pas comme cela, tu es trop barbouillé.

*Troisième bonjour* Ne mets donc pas ta pipe là, tu vas brûler mon tapis de table ou bien le salir avec la cendre.

*Quatrième bonjour* Tiens prends donc le petit : je l'ai eu toute la journée, c'est bien le moins que je me repose un peu.

*Cinquième bonjour* Tu sais, mon Paul, j'ai eu bien du travail aujourd'hui, je n'ai pas pu faire cuire les patates pour ton souper. Tu t'en passeras.

*Sixième bonjour* Bon, il y a longtemps que je veux te dire ça. Tu sais, tes amis, un tel, un tel, je ne veux plus voir veiller ces gens-là ici ; ça fume, ça ne fait attention à rien, je suis obligée de refaire mon ménage à chaque fois.

Et ainsi de suite tant qu'on en veut sur ce ton. Ce pauvre Paul ne sait pas trop comment se tourner, chez lui, il n'est presque pas chez lui. Qu'arrive-t-il ? Paul aime bien un peu à se divertir, à fumer sa pipe à son aise, à causer avec ses amis. Puisqu'il ne peut pas le faire chez lui, il le fera ailleurs. Sous un prétexte ou sous un autre il sort de temps en temps le soir, puis plus souvent, prend l'habitude d'aller prendre un coup avec les amis. Insensiblement notre Paul en arrive à aimer beaucoup trop à prendre son coup, il devient en peu de temps un ivrogne, au grand désespoir de la pauvre Blanche, qui se plaint et se lamente et ne se doute pas que c'est sa faute.

C'est la vérification du vieux refrain :

*Si les hommes sont ivrognes.*

*Ca dépend des créatures.*

Evidemment ce n'est pas toujours ainsi, mais souvent, la malheureuse femme d'ivrogne pourrait faire son meû culpâ.

— Passons à un autre ménage, où l'épouse s'y

prend d'une façon toute différente de celle de Madame Blanche.

C'est avec joie qu'elle va au devant de son homme, elle ne regarde pas s'il a un peu de boue aux pieds, s'il est barbouillé, elle l'embrasse tel qu'il arrive et n'a pas toute une série de recommandations à lui faire. Un bon souper chaud, où rien ne manque, l'attend. Il peut fumer à son aise, recevoir ses amis chez lui quand il veut. Enfin il est chez lui et il le sent comme il se sent aimé.

Cette épouse sait qu'un mari vaut plus cher qu'un tapis ou des beaux rideaux avec de beaux plis.

Pensez-vous que cet homme-là sera aussi tenté que l'autre d'aller se récréer en dehors de son foyer. Non, puisqu'il a tout l'agrément chez lui.

On peut faire les mêmes observations sur la manière d'agir de la mère à l'égard des enfants. L'enfant doit être bien élevé sans doute ; mais il faut qu'il se sente bien chez lui, qu'il ait lui aussi tout l'agrément qu'il désire à la maison ; afin qu'en grandissant, en s'émancipant, il ne soit pas porté à s'éloigner avec empressement de la maison pour devenir un pilier de buvette.

Mesdemoiselles, vous avez votre part, vous aussi, dans ce soin de rendre l'intérieur agréable pour votre père et vos frères.

Mais le point que je veux vous rappeler est celui-ci : Ne vous laissez pas fréquenter par un jeune homme qui aime son petit coup.

Pourquoi ? Parce que s'il aime à prendre son petit coup à 19, 20 ans, il est très, très à craindre qu'à 30 ans il aime à prendre un gros coup. D'autre part, ne vous bercez pas de l'illusion de la corriger après le mariage. L'expérience est faite, c'est absolument inutile, vous n'y réussirez pas plus que les autres.

Ce n'est pas seulement la perspective des misères inévitables d'un foyer d'ivrogne qui doit vous arrêter. C'est surtout l'avenir de la famille que vous fonderez. C'est la pensée de cette effroyable hérédité alcoolique dont les conséquences sont si désastreuses.

Que de mères pleurent sur le berceau plusieurs fois vidé par la mort ; cette mort qui vient cueillir tant d'enfants, que la mortalité infantile est devenue un fléau. La cause, quelle est-elle souvent ? L'alcoolisme du père.

Pourquoi tant d'enfants sont-ils rachitiques, idiots, infirmes ? . . . Pourquoi ? ils ont un père alcoolique.

Pourquoi tant de mères pleurent-elles sur leurs jeunes gens qui les déshonorent par leurs vices ? Pourquoi ? ces jeunes gens ont un père alcoolique, ils sont victimes de cette terrible hérédité ; qui est peut-être le mal le plus digne de considération dans cette question de l'alcoolisme.

J'ai pensé que ces quelques idées, retenues d'une causerie faite par un homme d'expérience pourraient vous être utiles, chères lectrices. Faites-en votre profit.

# Inaudi

## UN MATCH ORIGINAL ET SENSATIONNEL

Tous ont certainement entendu parler d'Inaudi, le prodigieux calculateur qui jongle avec les chiffres et arrive à résoudre en quelques secondes les opérations d'arithmétique les plus compliquées, de tête, sans le secours ni de papier ni de crayon, et même sans avoir aucun chiffre devant les yeux.

C'est en 1892 que, pour la première fois, il émerveilla le public par son étrange facilité de calcul, et tout d'abord l'Académie des sciences elle-même, à qui il fut alors présenté par M. Darboux, professeur en Sorbonne. Ce premier succès fit grand bruit. Il fut suivi d'autres non moins sensationnels.

Le 17 juin dernier, M. Maurice d'Ocagne, professeur à l'école Polytechnique, mettait le calculateur, toujours aussi prodigieux, en présence d'une douzaine de machines à calculer, choisies parmi les modernes.

Les machines à calculer font automatiquement les additions, les soustractions, les multiplications et les divisions ; elles donnent la suite des carrés des nombres, les progressions, les comptes d'intérêt, etc., etc.,... En un mot, ces appareils peuvent exécuter toutes les opérations de la pratique, car ils permettent par exemple d'obtenir des quintillions au produit d'une multiplication, c'est-à-dire un produit composé de 19 chiffres.

Singulier match donc, et sans précédent, que celui d'un cerveau humain contre un cerveau d'acier, si on peut ainsi parler, et dont une assistance nombreuse et choisie suivit les péripéties avec une attention passionnée. Inaudi fit mieux que de "tenir" ; s'il ne mit pas la machine knock-out, pour employer le langage de boxe, il l'emporta incontestablement aux points.

Il y eut, d'abord, simple exhibition, c'est-à-dire qu'Inaudi mit ses dons extraordinaires au service du public, effectuant *en même temps*, et en deux minutes, onze opérations posées à haute voix par les assistants et inscrites sur un tableau noir auquel il tournait le dos : addition de quatre nombres de six chiffres, élévation de nombres au carré et au cube, division, multiplication, soustraction de deux nombres de *dix-neuf chiffres*, etc...

Et puis, le virtuose du chiffre ayant été vivement applaudi, le match commença.

Première épreuve : des opérations simples, multiplications de quatre chiffres par quatre chiffres, additions, soustractions, divisions, élévations au carré et au cube... L'avantage est nettement à Inaudi.

Deuxième épreuve : extraction de racines carrées, cubiques et quatrièmes... Les machines l'emportent de quelques secondes...

Mais à la troisième épreuve, lorsqu'il s'agit de résoudre des problèmes où il y a une astuce, — par exemple déterminer trois nombres consécutifs dont la somme des carrés égale 1.601.802, — les machines restent muettes ; elles ne sont pas armées pour cela... Et, en moins de vingt secondes, Inaudi a résolu le problème et il répond : 729, 730, 731... De même, quand il faut déterminer instantanément que le 7 avril 1882 était un vendredi, Inaudi triomphe et la machine est humiliée... La troisième épreuve est décisive : l'homme a gagné.

Il restait à montrer l'expérience la plus étonnante de la soirée. Inaudi, qui n'avait pas cessé de tourner le dos au tableau noir, s'amusa à répéter à haute voix les deux ou trois cents opérations, — données et résultats, — qui lui avaient été proposées au cours de la soirée. Et l'assistance trépigna. Mais ce fut du délire quand le calculateur énonça, à l'envers, c'est-à-dire en commençant par la droite, l'un des nombres de 19 chiffres qui avait servi à l'une des soustractions.

La séance était terminée. Inaudi avait gagné le droit de se reposer ; pourtant il fut la proie des journalistes, à qui il dut apprendre qu'il avait cinquante-quatre ans, qu'il calculait depuis l'âge de six ans, qu'il n'avait appris à lire qu'à vingt ans, qu'il fumait peu et qu'il ne buvait guère.

Sollicité d'expliquer comment il pouvait répéter en fin de séance tous les nombres avec lesquels il avait jonglé, il répondit :

— "En vérité, je ne sais pas exactement ce qui se passe en moi... Mais ce dont je suis sûr, c'est mon oreille qui retient ; il ne me reste aucun chiffre devant les yeux ; pour mieux dire, c'est comme si j'entendais, nettement, ma propre voix, répéter les nombres que j'ai énoncés une heure plus tôt et me les dicter.

— Restent-ils longtemps ainsi dans votre mémoire ?

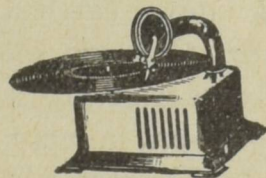
— Plusieurs jours... "

Mais quelqu'un s'approche ; un vieillard, officier de la Légion d'honneur.

— "Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Inaudi, fait-il, car vous ne m'avez vu qu'une fois, et il y a longtemps..."

— Il y a vingt-neuf ans, sourit le calculateur. C'était à Neuilly, et vous m'avez demandé la racine cubique d'un nombre de cinq chiffres ; mais ce nombre, dame, je l'ai oublié..."

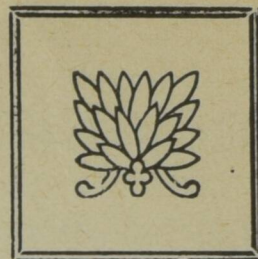
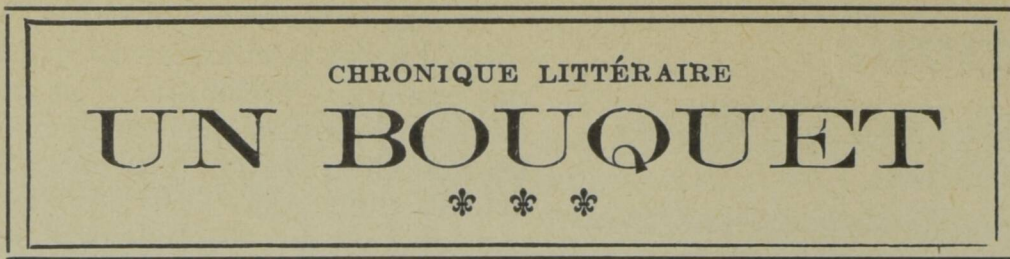
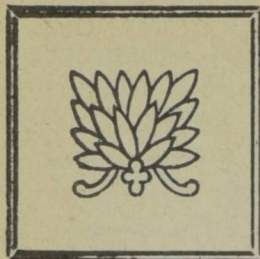
Et il semblait s'en excuser... vingt-neuf ans après !...



**GRATIS**

ce Phonographe. Demandez notre catalogue. Faites \$10.00 par jour en vendant le parfum de luxe "Secret du Cœur". Echantillon 25c. Adressez :

**ALLEN NOUVEAUTES, St-Zacharie, Qué.**



**L'**APÔTRE, chaque mois, apporte, sans prétention, à ses lecteurs, l'analyse d'un livre canadien, digne de figurer sur les rayons d'une bibliothèque de Canadien-français cultivé. Nous choisissons de notre mieux, et nous nous efforçons de ne pas décevoir.

Aujourd'hui, nous sommes heureux d'offrir à ceux qui nous ont fait confiance le témoignage de l'étranger sur certains ouvrages dont nous avons dit du bien, au cours de l'année écoulée.

\*  
\* \*

La *Revue des lectures*, livraison du 15 juillet, accorde aux *Aventures de Perrine et Charlot* de Mlle Marie-Claire Daveluy, le joli témoignage que vous allez lire : " Les récits des missionnaires du Canada et de la Chine, dit-elle, s'appelaient jadis " lettres édifiantes et curieuses ". Ce charmant petit livre leur fait quelques emprunts et mérite les mêmes épithètes... "

Mlle Daveluy sait à merveille parler aux petits enfants. Point de trainantes descriptions, ni d'alinéas massifs ; tout est en dialogues et en action.

L'auteur nous dit que, si elle se sent comprise et écoutée par les petits, elle continuera peut-être quelque jour de conter l'histoire de ses deux héros. Qu'elle se mette au travail, sans hésiter ; petits et grands l'en remercieront du fond du cœur, ici comme là-bas."

Et d'un...

\*  
\* \*

Les *Etudes*, la grande revue française des Pères Jésuites écrivait, d'autre part le 5 avril, à propos des *Héroïques et des Tristes*, recueil de nouvelles de M. Henri Gaillard de Champris, professeur de littérature française à l'Université Laval : " Le public, dit-on, ne veut plus de nouvelles. M. Gaillard de Champris le sait bien, et cependant il n'a pas hésité à publier

les siennes. Il faut lui en savoir gré. Sans cette belle crânerie, nous eussions été privés de pages savoureuses et fortes, et c'eût été grand dommage. Lisez *le Secret enseveli*, M. Albéric Variot, professeur, *le Cadet, un Homme d'honneur, la Mort de l'Apostat*, et surtout *l'Expiation*, dont les *Etudes* ont eu la primeur, et vous déciderez si ces nouvelles ne sont pas plus riches de substance que maints romans qui n'ont pour s'imposer à l'acheteur que leur titre et leurs 250 pages. Trame serrée, caractères vigoureusement tracés, intrigue vivement nouée, logiquement conduite, avec un tact psychologique très averti : chacune de ces brèves histoires a l'étoffe d'un drame. Drame intime, puisque chaque nouvelle pose et résout un cas de conscience. Si vous êtes quelque peu surpris par les deux suicides, dont l'un met une fin tragique à l'angoisse du Cadet, tandis que l'autre est dans la logique du personnage falot qu'est le sire de Pontailiac, vous rendrez justice à l'auteur qui n'approuve ni l'un ni l'autre. La mort généreuse d'Henri de Boismorand est présentée comme l'erreur d'un cœur tragiquement aveuglé ; quant à celle du comte Elzéar, elle illustre douloureusement, pour qui sait lire, le caractère de celui qui, de l'honneur, n'a gardé qu'un préjugé.

C'est du Canada, où M. Gaillard de Champris occupe une chaire, à l'Université Laval, que nous revient son volume. On aime à savoir la France représentée là-bas par des artistes de cette noble qualité : nos frères d'outre-mer auront apprécié autant que nous la phrase sobrement élégante et si finement nuancée de l'auteur des *Héroïques et des Tristes*. A une heure où la vogue est au simili et au toc, il fait bon reconnaître le son clair du loyal métal."

Cet éloge des *Héroïques et des Tristes* est de la plume de Louis Jalabert.

Et de deux...

\*  
\* \*

Les *Etudes* encore, publiait récemment une notice biographique du volume du Père Le

compte S. J., sur *Un grand chrétien : Sir Joseph Dubuc*.

Le Père Chambon écrit : " C'est une noble figure que celle qui nous est peinte dans ces pages, et vraiment la vie de ce juge canadien méritait d'être racontée et d'être proposée en exemple " aux jeunes gens et aux hommes faits de notre temps ". Simple fils d'" habitant ", jusqu'à dix-huit ans il est occupé aux travaux des champs. Mais les quelques leçons, qu'il a suivies à la modeste école de sa paroisse, lui ont inspiré un vif désir de s'instruire et de faire ses études classiques. La pauvreté de sa famille semble être un obstacle insurmontable, et cependant il ne désespère pas. Il promet à la Sainte Vierge de réciter deux cents chapelets s'il a le bonheur d'entrer au Collège. Il parvient en effet à y entrer, et à partir de ce moment, grâce à un travail acharné au service d'une magnifique intelligence, il marche de succès en succès. Il occupe successivement les plus importantes charges de la province du Manitoba, et, le premier Canadien français de l'Ouest, deux ans avant sa mort, il est fait chevalier de Saint-Michel et de Saint-Georges par le roi d'Angleterre. Et dans tout le cours de cette brillante carrière aucune bassesse, aucune capitulation, aucune trace de cet esprit d'arrivisme si commun à notre époque ; une seule passion : la justice et la vérité et, animant tous les actes, une piété profonde qui resta simple et naïve jusqu'au dernier jour.

Evidemment, l'intérêt de cette biographie est beaucoup plus considérable pour ceux qui sont au courant de l'histoire canadienne et des événements importants auxquels fut mêlé Sir Joseph Dubuc ; il n'en reste pas moins très grand pour les autres, si attachante est la personne de ce grand chrétien."

Et de trois.

\*  
\* \*

En outre, la *Revue des lectures*, livraison du 15 août accordait de grands éloges aux deux petites brochures publiées par M. le juge Adju-tor Rivard. *Chez nous* et *Chez nos gens* reçoivent l'honneur d'une mention très honorable que nous avons reproduite dans l'*Action catho-lique* du 28 août.

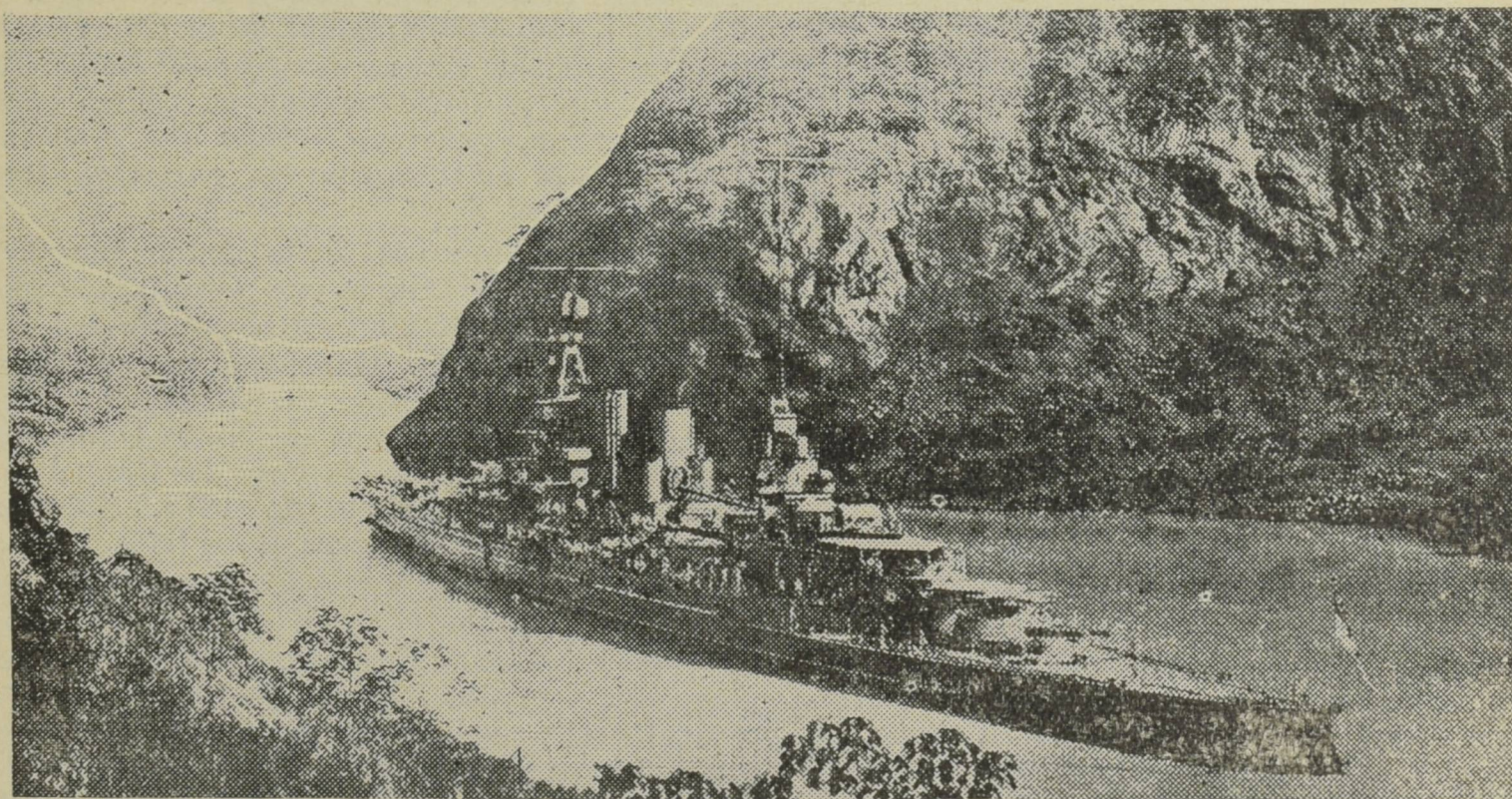
Evidemment, on s'occupe de plus en plus outre-mer des cousins du Canada et des manifestations intellectuelles qui nous honorent particulièrement.

Et nous sommes convaincus que nos lecteurs éprouveront quelque satisfaction à lire ces témoignages français de la valeur des ouvrages que nous leur avons recommandés.

Dans un prochain article nous espérons leur faire part des dits et redits canadiens et français sur un ouvrage qui fait, malgré qu'on en ait, beaucoup de bruit, et qui est destiné à produire beaucoup de bien.

Au mois prochain.

Ferdinand BÉLANGER.



LE " REPULSE ", navire de guerre anglais, traversant le canal de Panama.

# EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

AOUT 1924

1.— Le gouvernement provincial de Québec nomme trois inspecteurs chargés de vérifier les comptes des municipalités de la Province. Ce sont : MM. Albini Meissier, de Saint-Hyacinthe, J.-R. Bournet, de Longueuil, et J.-A. Towner, de Rimouski.

— On mande de Toronto qu'une mine d'or a été trouvée sur la ferme d'un cultivateur, à Bourkes Siding, au Témiscamingue ontarien.

2.— Le *Caronia* de la ligne Cunard amène à Québec 250 savants anglais qui viennent au Canada assister au Congrès de "l'Association Britannique de l'avancement de la Science" qui se tiendra à Toronto la semaine prochaine.

— A Port-Alfred s'ouvre la troisième session du Congrès de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada.

4.— On mande d'Edmonton, capitale de l'Alberta, qu'un grand nombre de fermiers du sud-est de cette province abandonnent leurs fermes, trop exposées à la sécheresse, pour aller s'établir dans le nord de la province. L'an dernier deux cents familles ont ainsi émigré vers le nord.

5.— Trois bandits armés et masqués attaquent un courrier postal en plein cœur de Montréal et s'emparent d'un sac contenant plusieurs colis d'argent.

6.— A la suite d'une longue maladie, S. G. Mgr Thomas-Joseph Dowling, évêque de Hamilton, Ont., décède en sa ville épiscopale à l'âge de 84 ans et après trente-sept années d'épiscopat.

— S. G. Mgr Emile Grouard, évêque d'Ibora et Vicaire apostolique de l'Athabaska, vient d'être décoré de la Croix de la Légion d'honneur par le gouvernement français.

— A l'Hôtel-Dieu de Montréal, à l'âge de 75 ans, décède M. l'abbé Alfred Desnoyers.

8.— M. le chanoine P. Pelletier, ancien curé de Berthier, décède au Collège de L'Assomption, à l'âge de 73 ans.

9.— M. H.-K. Wicksteed, I. C., ci-devant chef du service de localisation des lignes de Mackenzie et Mann et du "Canadian Northern" ayant reçu mission de trouver le tracé le plus court et le plus avantageux pour le chemin de fer projeté entre le centre de l'Abitibi et les lignes actuelles du nord de Montréal et d'Ottawa, est parti, ces jours derniers, d'Amos, en hydravion, et est allé, heureusement, "amerrir" au grand lac Nominique, au sud-est de Mont-Laurier, terminus actuel du Pacifique Cana-

dien, sur la Lièvre. Le trajet a duré trois heures environ, de même que l'envolée de retour, opérée avec le même succès, le surlendemain.

10.— A Sherbrooke, s'ouvre la Ve semaine Sociale sous la présidence de Son Excellence Mgr Pietro Di Maria, délégué apostolique au Canada.

11.— Le congrès des mathématiciens qui se tient actuellement à Toronto, élit à sa présidence le Dr Fields, professeur de Mathématiques à l'Université de cette ville.

12.— A Québec, s'ouvre la XVIe convention annuelle de l'Association des Chefs des Brigades du feu au Canada.

13.— Au cours d'une réunion du Conseil Exécutif, l'hon. M. Taschereau, premier ministre, annonce à ses collègues, que la Province de Québec aura cette année un surplus de \$1,303,440.17.

— Mgr Kelley, curé de Dundas, Ont., est choisi comme vicaire capitulaire de Hamilton, pendant la vacance du siège.

— A Saint-Victor de Tring décède l'hon. Joseph Bolduc, ancien président du Sénat canadien, à l'âge de 75 ans.

14.— Le syndicat McIntyre-Porcupine vient d'acquérir la possession de 2,600 acres de placers miniers, jalonnés au canton Rouyn, province de Québec. Il en paie une somme de tout près d'un million, et se propose de commencer, sans délai, l'exploitation active de ces mines.

— Le T. R. Père Général de la Compagnie de Jésus vient de confier aux Jésuites canadiens français une nouvelle mission en Chine, celle de Kiang-Sou, province voisine de Nankin. Deux pères et un frère convers partiront très prochainement.

— A Saint-Ambroise de la Jeune Lorette, décède M. l'abbé Guillaume Giroux, ancien curé de cette paroisse, à l'âge de 79 ans.

15.— Au Cap de la Madeleine ont lieu de grandes fêtes à l'occasion du vingtième anniversaire du couronnement de Notre-Dame du Cap et de la bénédiction du Pont des Chapelets, commémorant le miracle de 1878. Près de 20,000 pèlerins ont pris part à ces fêtes.

16.— De Montréal a lieu le départ des deux convois spéciaux du C. N. R. portant les "pèlerins de l'Acadie". Ce voyage, qui durera six jours, a été organisé par le journal le *Devoir*, et deux cent soixante quinze Canadiens français y prennent part, dont M. Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, et M. l'abbé Lavergne de l'*Action Catholique*.



17.— M. le chanoine V.-A. Huard, directeur du *Naturaliste canadien* reçoit, par l'entremise de Mgr Omer Cloutier, une lettre très bienveillante de S. S. le Pape Pie XI à l'occasion du cinquantenaire de sa revue.

18.— Les pèlerins du *Devoir* sont reçus avec grand enthousiasme par les Acadiens de Moncton.

19.— Deux croiseurs anglais, le "Hood" et le "Repulse", et le croiseur australien l'"Adélaïde" jettent l'ancre devant Québec. Vers le soir, sur le quai du roi, il y a réception du vice-amiral Field, commandant de l'escadre.

21.— M. le Dr L.-N. Fiset, de Québec est fait Commandeur de l'Ordre du Saint Sépulcre par Sa Sainteté le Pape Pie XI.

23.— Au Monastère du Bon Conseil de Saint-Romuald, qui a reçu son autonomie complète au mois de février dernier, a lieu l'élection de la première prieure. La Révérende Mère Charité est élue à la majorité des voix.

— Il y a cinquante ans aujourd'hui qu'a eu lieu l'érection du diocèse de Sherbrooke.

25.— D'après le rapport présenté à la Commission scolaire de Québec par M. l'abbé Bruno Pelletier, visiteur des écoles catholiques de notre ville, il appert que le nombre des enfants qui ont fréquenté les écoles de la Commission au cours de l'année 1923-1924, a été de 17,835, et que l'assistance moyenne a été de 84.9 pour cent.

26.— Le lauréat de la médaille d'or du Mérite agricole de la Province de Québec, est, cette année, M. Arthur Légaré, Sans-Bruit, Québec.

M. Legaré décroche en même temps le diplôme de très grand mérite exceptionnel. M. Frank Byrne, cultivateur amateur de Charlesbourg, est le lauréat du diplôme de très grand mérite spécial. Tous les deux ont conservé 948.6 points sur 1000.

— Le sacre de S. G. Mgr J.-A. Langlois, évêque-élu de Titopolis, auxiliaire de Son Eminence le Cardinal Bégin, est fixé au 23 septembre et il se fera dans l'église de Saint-Sauveur de Québec.

28.— Quinze missionnaires canadiens français de l'ordre des Pères Blancs d'Afrique, s'embarquent aujourd'hui même à New-York pour l'Europe. Ils se rendent à Maison-Carré, Afrique, pour y faire leur noviciat.

— Des statistiques fournies par le gouvernement de Washington, révèlent que 42,245 Canadiens français ont émigré de notre pays aux États-Unis, au cours de l'année finissant au 30 juin 1924.

— La Commission du Port de Québec se prépare à mettre en œuvre, dès la première semaine de septembre, les travaux préparatoires à l'extension de nos termini maritimes, pour lesquelles une subvention de \$500,000 lui fut votée par le Parlement fédéral.

— On annonce que Sa Sainteté le Pape Pie XI vient de transférer S. G. Mgr J.-T. McNally, du diocèse de Calgary à celui de Hamilton, à la succession de feu Mgr T.-J. Dowling.

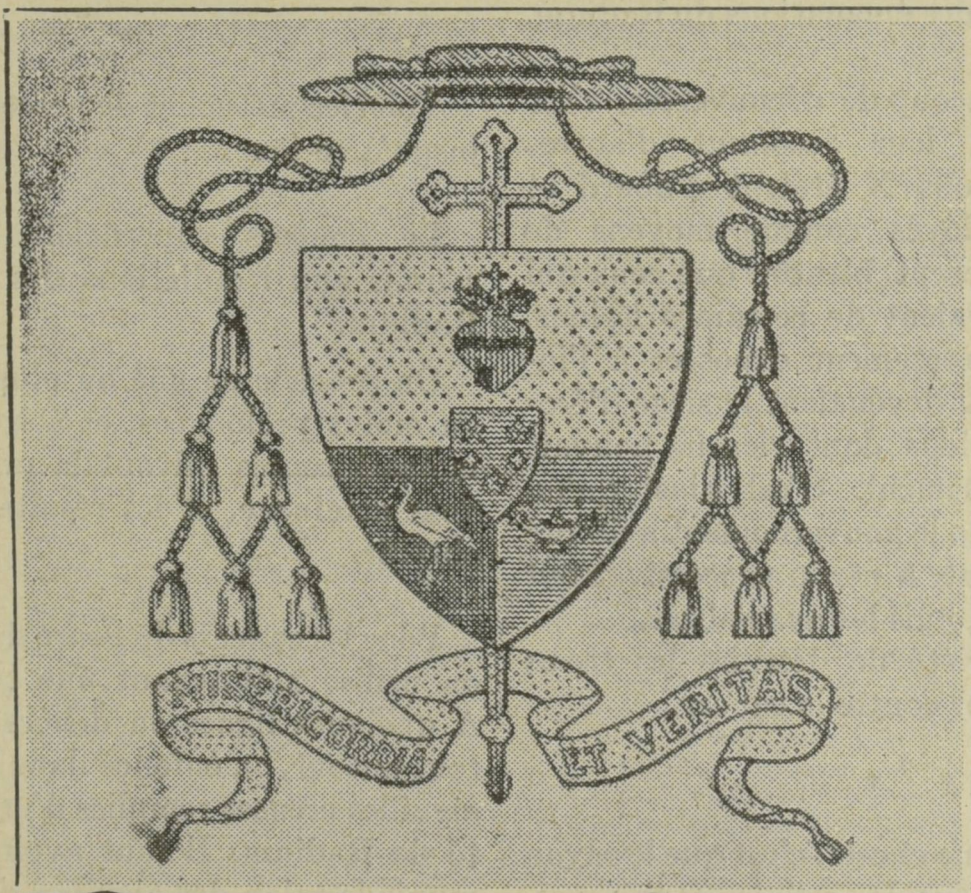
30.— A Québec s'ouvre l'Exposition provinciale.



#### Description héraldique

Écu français ancien.

Coupé : au premier d'or à un Sacré-Cœur enflammé sommé d'une croix et entouré d'une couronne d'épines, le tout de gueules ; au deuxième parti : au 1er de sable à une cigogne d'argent ; au 2ième d'azur à une lampe antique d'or allumée de gueules.



Sur le tout le blason de Langlois qui est : D'azur à deux croissettes d'argent posées en fasce et accompagnées de trois molettes du même.

Timbré d'une croix épiscopale d'or posée en pal.

Chapeau d'évêque.

Devise : *Misericordia et veritas.*



# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### LE CANCER (suite)

Pour terminer nos remarques sur cette maladie, nous allons cause aujourd'hui des dernières armes qui lui ont été opposées : les *rayons X* et le *Radium*.

Les rayons X, comme on le sait, consistent en une lumière spéciale, inconnue jusqu'à ces années dernières, et qui permet, moyennant certains dispositifs, de voir à travers quelques corps opaques, dont les tissus vivants. Par exemple, si l'on regarde sa propre main à travers un écran fluorescent pendant qu'elle est exposée aux rayons X, on distingue parfaitement à travers la chair, les os; et même les parties cartilagineuses qui unissent ces derniers paraissent parfaitement visibles.

Les rayons X pénètrent donc à travers les tissus.

Il en est de même des émanations du Radium.

Comme pour beaucoup de découvertes, c'est fortuitement qu'on leur reconnut d'autres propriétés. Les rayons X étaient d'abord et exclusivement employés comme moyens de diagnostic; on s'aperçut bientôt que ceux qui les maniaient souffraient de certaines lésions. Les parties plus directement exposées à l'influence des rayons X devenaient le siège d'érosions, puis d'ulcérations dont rien ne pouvait empêcher l'envahissement. C'est ainsi qu'un médecin français, que le gouvernement a décoré pour son dévouement, a perdu successivement les doigts, les mains, puis les avant-bras.

C'est cette propriété de détruire les tissus qu'on a voulu utiliser contre le cancer.

\* \* \*

On est certain d'une chose : c'est que le rayon X ou le Radium tue la cellule cancéreuse. Mais ils tuent en même temps d'autres cellules.

Le problème posé est de tuer la cellule cancéreuse sans tuer en même temps les cellules des tissus qui l'entourent, et sont nécessaires à l'existence.

La solution de ce problème est difficile parce que si, parfois, les cellules cancéreuses sont concentrées sous forme de tumeurs, dans beaucoup de cas elles sont noyées au milieu de masses de tissus sains. Voilà pourquoi, du moins avec les moyens que nous possédons actuellement, le champ d'action des rayons X et du Radium est encore si restreint.

Pour les tumeurs superficielles, surtout celles de la face, les deux commencent à faire une concurrence victorieuse au couteau, ils lui sont encore inférieurs pour les cancers du sein. Quant aux cancers des parties profondes, surtout ceux de l'abdomen et du petit bassin chez les femmes, on enregistre dès maintenant des résultats assez satisfaisants.

\* \* \*

Voici les méthodes de procéder les plus usitées jusqu'à ce jour.

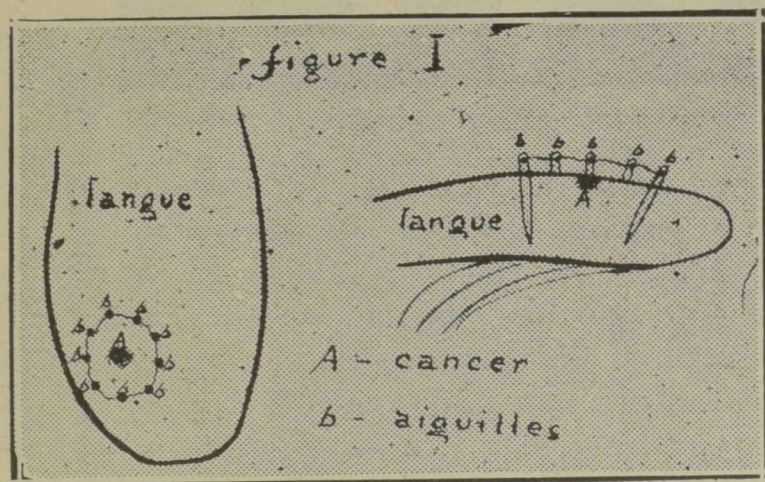
Le cancers superficiels sont simplement soumis aux irradiations des rayons X, ou du Radium.

On procède en une ou plusieurs séances plus ou moins prolongées, et à irradiations plus ou moins intenses suivant la profondeur que l'on veut atteindre, et les résultats que l'on désire obtenir.

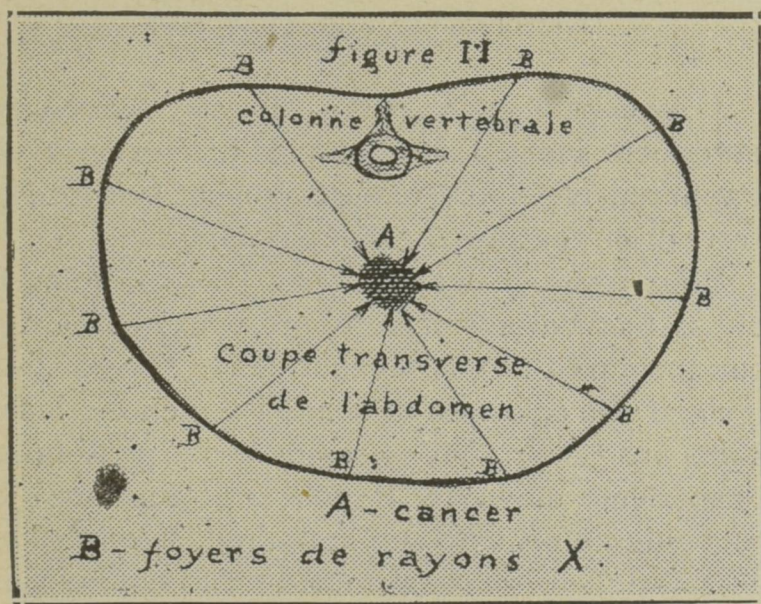
Pour les cancers du genre de ceux de la langue on utilise maintenant une technique spéciale. A quelques lignes en dehors de la tumeur, et tout autour, on enfonce dans les tissus sains des aiguilles creuses remplies d'une certaine quantité de Radium. Il faut avoir la précaution de munir le talon des aiguilles de fils pour les empêcher de se perdre dans les muscles, et d'y

continuer indéfiniment leur action, et pour permettre de les retirer lorsqu'on le juge à propos.

La figure schématique ci-contre (1) montre la disposition de ses aiguilles.



La deuxième méthode utilisée surtout avec les rayons X, est celle que l'on a appelée avec une grande justesse d'expression celle des feux convergents. Elle peut en effet se comparer à la concentration des feux sur un même objectif en art militaire. Son grand avantage est d'atteindre un point donné avec un maximum de rayonnement, tout en laissant les tissus environnants à peu près indemnes.



La figure schématique (2) fera mieux comprendre la méthode. Au centre du cercle est placée, en A, la tumeur à détruire ; si, à chaque point B de la circonférence, nous plaçons un foyer de rayonnements X, chaque partie de la surface n'est traversée que par un rayon X pendant que le centre A, où ils sont concentrés, en reçoit huit. Les cellules situées en A reçoivent donc une dose suffisante de rayons pour être tuées,

pendant que les cellules situées entre les points A. et B. ne reçoivent chacune que un dixième de ce rayonnement, leur vitalité n'est pas compromise.

La méthode a jusqu'ici donné assez de succès pour rester en faveur.

Mais on n'en est encore qu'à ses débuts.

LE VIEUX DOCTEUR.

## AU THÉÂTRE

*Lui.*— Pourquoi trouvez-vous cette pièce invraisemblable ?

*Elle.*— Le deuxième acte se passe trois mois après le premier, et ils ont toujours la même bonne !

## ENTRE AMIS

— Dis donc, je suis à sec... Prête-moi cent piastres.

— Je n'en ai que cinquante sur moi !

— Donne-les toujours... tu ne m'en devras plus que cinquante !

Le bonheur est un état d'âme indépendant des choses extérieures. Dieu le donne quand il veut ; les pauvres et les affligés peuvent le connaître : il est tout entier dans un seul acte d'amour.

Abbé PERREYVE.

La joie n'est au sommet que lorsque le sacrifice est à la base, et plus le sacrifice est complet, plus la joie est immense. La mesure de vos consolations, ô mon Dieu, est celle même de nos douleurs.

## LA HERNIE GUÉRIE

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

# RADIO

## Les antennes

### IIIème Article

#### QUALITÉS D'UNE BONNE ANTENNE

**N**OUS indiquons ci-dessous les qualités que doit avoir une antenne bien installée. Nous donnons ces qualités dans l'ordre de leur importance ; les plus importantes d'abord. De sorte que si dans l'installation, les conditions locales ne permettent pas l'ensemble de ces qualités, ou que, encore, on soit dans l'alternative de sacrifier une qualité pour en obtenir une autre, il faudra, dans ce cas, sacrifier plutôt celle qui vient ensuite dans l'ordre indiqué.

#### 1° LE FIL D'ANTENNE DOIT ÊTRE CONDUCTEUR

En effet les courants reçus par l'antenne sont tellement faibles qu'il faut de toute nécessité leur opposer le moins de résistance possible. Pour cette raison le fil d'antenne devra être excellent conducteur. On évitera par conséquent de faire des antennes avec du fil de fer, mais on utilisera le fil de cuivre. Le meilleur fil d'antenne que l'on puisse se procurer, c'est le fil de cuivre No 14 à sept brins. On utilise le fil à plusieurs brins de préférence au fil à un seul brin afin de donner plus de surface de conductivité, car on sait que les courants de haute fréquence circulent à la surface du fil et qu'ils pénètrent peu à l'intérieur.

Il faudra aussi voir à ce que les points de jonction, s'il y en a (comme par exemple au point où le fil de descente est relié à l'antenne) soient bien faits mécaniquement et électriquement. Car à quoi servirait un bon fil conducteur, si on oppose des résistances aux points de connexions de ce fil. Si donc, il y a des joints dans le fil d'antenne, ils doivent être solidement faits, et soudés ensuite. Il n'y a, du reste, aucune néces-

sité de faire des joints dans l'antenne, lorsqu'on a acheté son fil d'une seule longueur.

L'usage de placer du fil No 10 couvert en caoutchouc pour la descente de l'antenne à l'appareil n'est pas justifiable, à notre avis ; car les mêmes raisons qui nous font préférer le fil à sept brins pour l'antenne existent pour le fil de descente.

Le fait que le fil de descente est exposé à toucher le toit ou les murs est la raison pour laquelle on place ce fil recouvert en caoutchouc. Mais ignore-t-on que les courants de haute fréquence ne sont pas comme le 110 volts, mais qu'ils traversent le caoutchouc aussi bien que le mica des condensateurs. Il n'y a qu'un cas où le fil couvert soit utile, c'est lorsqu'on craint qu'un fil de haute tension situé à proximité ne se casse et ne vienne en contact avec lui.

#### 2° L'ANTENNE DOIT ÊTRE ISOLÉE

C'est-à-dire qu'à partir de son extrémité extérieure jusqu'à son point de connexion avec l'appareil, elle doit être parfaitement isolée de la terre et de tout autre objet conducteur.

Pour isoler les courants de basse fréquence et de bas voltage il suffit de couvrir les fils conducteurs d'un peu de caoutchouc. Mais quand il s'agit des courants de haute fréquence cela ne suffit pas. Pour s'en convaincre on peut faire l'expérience suivante. Prenez le fil d'antenne à son point d'attache sur l'appareil. Enroulez-le en spirale très serrée autour d'un fil couvert en caoutchouc sur une longueur d'environ 4 pouces de façon à ce qu'il n'y ait aucune connexion électrique entre les deux fils. Décapez maintenant l'autre bout de fil couvert et reliez-le à l'appareil à la place de l'antenne. Vous constaterez que les courants de haute fréquence passent dans ce circuit, sachant bien que les courants ordinaires de basse fréquence ne passeraient pas.

Il n'y a qu'un seul moyen d'isoler les courants de haute fréquence, c'est de les éloigner des

autres objets surtout de ceux qui sont conducteurs. Donc une antenne bien isolée, c'est celle qui évite de passer trop près d'une couverture métallique, c'est celle qui n'approche que très peu des murs qu'il lui faut longer.

Les points d'appuis de l'antenne tels que les deux mâts qui supportent la partie horizontale, le mur de la maison et la fenêtre par où passe le fil vertical ou de descente, doivent être séparés de l'antenne par un ou deux bons isolants. Le meilleur isolant est la porcelaine, l'électrose vient ensuite. Il faut que ces isolateurs soient assez gros, afin que les deux fils à isoler ne soient pas trop près l'un de l'autre. Il faut de plus que la surface des isolateurs soient canelée ou du moins rugueuse, car l'humidité, la glace font souvent sur une surface unie une couche conductrice.

Le point d'entrée dans la maison, pour les ondes de haute fréquence, c'est ordinairement la fenêtre. Ce point est suffisamment isolé par le tube ordinaire en porcelaine. Enfin il faut ne pas gaspiller une bonne antenne extérieure en faisant courir les fils dans la maison sous les tapis, sous les meubles, indéfiniment et à l'encontre de tous les principes, sous prétexte d'esthétique de salon. Il faut que l'antenne, une fois entrée dans la maison, aille le plus directement possible à l'appareil.

### 3° L'ANTENNE DOIT ÊTRE DÉGAGÉE

C'est-à-dire qu'elle doit être placée à une certaine distance des édifices ou des arbres voisins. Quoique les ondes hertziennes traversent à peu près tous les corps, il est certain qu'elles atteindront mieux l'antenne si elles n'ont aucun obstacle à franchir ou à contourner. C'est pour cette raison qu'une antenne intérieure donne des résultats moindres qu'une antenne extérieure, toutes choses égales d'ailleurs. Pour la même raison, une antenne placée sur le toit d'une maison basse, entourée de très près par des édifices beaucoup plus élevés, sera certainement inférieure à une autre placée dans une espace libre de tous côtés. On peut en dire autant d'une antenne qui serait placée immédiatement au pied d'un cap. Le bois ou la brique des édifices, la pierre des caps sont donc des obstacles qui atténuent jusqu'à un certain degré l'intensité des ondes hertziennes ; mais non pas au point de rendre une bonne réception im-

possible. Il est même très possible de compenser par la qualité du récepteur cette perte d'énergie dans l'antenne.

Les structures et les toitures métalliques constituent des obstacles plus sérieux et qu'il faut éviter avec beaucoup de soin. Un édifice à structure d'acier interposé entre les ondes et l'antenne réceptrice constitue un écran qui absorbe presque totalement ces ondes, surtout si elles viennent d'une station distante. Les toitures métalliques, surtout celles en cuivre, en absorbent aussi une bonne partie. On verra donc, en installant une antenne, à ne pas la faire courir trop près d'un toit métallique et surtout on évitera de placer l'antenne immédiatement en arrière et plus basse qu'un édifice voisin à structure d'acier.

La proximité des arbres constitue aussi une perte d'énergie dans l'antenne. Cette perte est sensible durant l'été lorsque les arbres sont enfeuillés. Et l'absorption par les arbres est une des raisons que l'on donne pour expliquer la réception inférieure en été.

Concluons donc que l'antenne doit être placée dans un endroit bien dégagé des édifices, des arbres, et de tout ce qui pourrait constituer un écran pour les ondes. Comme en pratique, dans les villes surtout, il est assez difficile d'arriver à ce résultat d'une façon complète, il faudra, d'après les circonstances essayer de l'atteindre autant que possible.

### 4° L'ANTENNE DOIT ÊTRE ÉLOIGNÉE DES COURANTS

D'où viennent la statique, l'induction locale, les interférences de toutes sortes que l'on entend surtout par les soirs de mauvaise réception ? L'antenne ne capte pas seulement les ondes hertziennes des stations qui transmettent de la musique, mais aussi toutes les ondes électromagnétiques du voisinage. Un moteur électrique défectueux et étincelant sur son commutateur fonctionne-t-il dans le voisinage, immédiatement vous entendez la cadence de son roulement. Quelques-uns entendent très bien, dans leur récepteur, le tramway qui vient, passe et disparaît. D'autres entendent continuellement dans leur appareil le "hum" des courants alternatifs à 110 volts. D'autres vont même jusqu'à surprendre les secrets de la conversation téléphonique ordinaire à plusieurs milles de distances.

Une bonne partie de ces troubles peuvent être réduits au minimum lorsque l'antenne est placée convenablement.

Il faut éviter de faire courir l'antenne parallèlement à d'autres fils chargés d'électricité, tels que les fils de la lumière, du télégraphe, du téléphone etc. ; car ces courants réagissent par induction sur l'antenne. Si donc on se trouve dans le voisinage de ces fils, il faut autant que possible placer l'antenne à angle droit, du moins avec ceux qui sont chargés d'électricité à haute tension.

A plus forte raison, il faudra s'éloigner des champs magnétiques développés par les transformateurs suspendus aux poteaux des rues.

Il n'est pas rare dans les villes de rencontrer le cas où il est impossible de placer l'antenne à angle droit avec tous les courants pour cette raison qu'il y en a dans toutes les directions. En ce cas il faudra s'efforcer de croiser les courants de plus haute tension et les condensateurs principaux, sans tenir compte des courants faibles ou des branches de distribution d'un courant plus fort.

C'est aussi le temps d'ajouter qu'il faut autant que possible éloigner une antenne d'une antenne voisine et les placer à angle droit. Surtout si ces antennes sont reliées à des récepteurs régénératifs, sans cette précaution, elles pourraient se causer des interférences mutuelles tout-à-fait désagréables.

#### 5° LA HAUTEUR ET LA DIRECTION DE L'ANTENNE

L'antenne doit être placée à une hauteur qui varie entre 30 et 60 pieds. Plus l'antenne est haute plus elle absorbe d'énergie et de statique ; 45 pieds est une hauteur moyenne bien convenable. Il faut toutefois prendre garde de se faire illusion au sujet de la hauteur efficace d'une antenne. Ainsi par exemple une antenne qui court à 10 pieds au-dessus du toit métallique d'une maison de 4 pieds n'a pas 50 pieds de hauteur ; mais seulement 10 pieds.

Il n'est pas du tout nécessaire que l'antenne soit parfaitement horizontale i. e. qu'elle soit à la même hauteur sur toute sa longueur. D'un autre côté si l'antenne est inclinée, il faut que le fil de descente soit du côté le moins élevé. Dans le cas contraire les ondes engendreraient dans la partie verticale deux courants en sens inverses tendant à se neutraliser.

Quant à la direction de l'antenne, il n'est pas nécessaire d'attacher beaucoup d'importance à ce point. Théoriquement, il faut que le bout de l'antenne où se trouve le fil de descente soit dirigé dans la direction de la station que l'on désire recevoir. Cette théorie trouve son application pratique sur les longues antennes pour la réception de 10,000 à 20,000 mètres. Mais pour les ondes courtes, il n'y a pas réellement de différence entre une antenne bien ou mal orientée. De sorte que la direction de l'antenne doit être un des derniers points à considérer.

Cependant ceci ne s'applique pas aux antennes, à circuits fermés désignées sous le nom de cadres. Les cadres (loops) sont fortement directionnels et il faut de toute nécessité les orienter dans la direction des stations.

#### 6° LONGUEUR D'UNE ANTENNE

D'après cet ingénieur de Schenectady dont nous avons rapporté les paroles au commencement de cette série d'articles, l'antenne doit avoir 160 pieds de longueur à partir de son extrémité extérieure jusqu'à l'appareil.

C'est-à-dire que cet ingénieur a choisi un juste milieu entre les deux extrêmes où une antenne peut recevoir les broadcastings, extrêmes qui s'étendent de 70 pieds à 250 pieds.

En pratique il n'y a rien de moins déterminé que la longueur de l'antenne ; tout dépend des résultats que l'on veut obtenir. Avec une antenne très longue, disons 200 pieds, on aura un agent collecteur très puissant, les ondes arriveront à l'appareil avec plus d'intensité ; mais cette antenne aura captée tellement de statique et d'interférence qu'il faudra employer des dispositifs de sélectivité qui finiront par diminuer le gain obtenu en intensité. En d'autres termes l'antenne longue gagne en intensité et perd en sélectivité.

Avec une antenne courte, disons 70 pieds, le contraire arrive : c'est-à-dire que cette antenne étant très sélective il n'est pas nécessaire d'avoir à l'intérieur du récepteur des circuits spéciaux pour éliminer les interférences ; et par conséquent on peut utiliser dans toutes son intensité le courant capté par une antenne courte.

Pour donc obtenir des résultats moyens en intensité et en sélectivité, une antenne de 160 pieds semble à peu près correcte.

Mais 160 pieds est déjà une longueur prohibitive pour plus d'un propriétaire surtout en ville ; et il n'est pas toujours facile d'aller loger son antenne sur le toit du voisin. Dans le cas où on ne peut pas avoir plus de 80 pieds de longueur, on conseille de mettre l'antenne à deux ou quatre fils ; mais l'antenne de 160 pieds à un seul fil est préférable.

#### 7° LES ANTENNES INTÉRIEURES

##### LE CADRE

Lorsqu'on ne peut pas ériger une antenne extérieure, il reste une ressource ; c'est celle de l'antenne intérieure. L'antenne intérieure consiste en un fil, parfaitement isolé, placé autour d'une chambre le long d'un couloir, déguisé sous la moulure pour les cadres, par exemple, et ayant une longueur de 60 à 100 pieds. Une antenne installée de cette façon permettra la réception des stations locales et même les stations distantes seront reçues lorsque les conditions seront favorables. Cette antenne intérieure donnera un rendement maximum, si elle est reliée à un appareil à amplification de haute fréquence.

Avec l'antenne intérieure les dangers de la foudre ne sont plus à craindre, la statique et l'induction locale sont très peu sensibles, et l'appareil devient très sélectif.

L'antenne bobinée sur cadre, ou tout simplement le cadre, est une autre sorte d'antenne intérieure à circuit fermé. Elle consiste en une dizaine de tours de fil enroulé sur un cadre de 3 à 4 pieds d'arête. Si l'une des pointes du cadre est dirigée vers une station, cette station sera reçue avec une intensité maximum. Si l'on tourne graduellement le cadre, la réception va devenir de plus en plus faible, jusqu'à ce que le plan du cadre soit à angle droit avec la direction des ondes. A cette position, aucune réception ne peut s'effectuer, parce que l'onde qui s'avance coupe simultanément les deux côtés du cadre et induit dans chacun des courants qui se neutralisent.

Le cadre est extrêmement sélectif ; aussi rend-il de grands services là où l'interférence est considérable comme dans les endroits à proximité d'une station puissante.

Mais par contre, le cadre est un pauvre collecteur d'énergie et il faut posséder des récepteurs à amplification de haute fréquence pour l'utiliser.

#### 8° LA PRISE DE TERRE

Il convient avant de clore cette série d'articles sur les antennes de dire quelques mots de la prise terre. Car, s'il est une partie importante dans tout le circuit d'un appareil récepteur, c'est bien celle qui nous occupe présentement. On peut avec une bonne prise de terre et sans antenne, obtenir d'excellents résultats. Nous avons déjà entendu exprimer l'opinion qu'il nous arrive plus de courant par la terre qu'il n'en arrive par l'air. Quoiqu'il en soit, il faut une bonne prise de terre. Généralement, il suffit d'enfouir, à quelques pieds sous terre, une grande feuille de cuivre ou de zinc. Il faut cependant que le terrain soit humide, et c'est cette condition qui devra déterminer la profondeur.

Cependant une meilleure pratique, et en même temps la plus commune, consiste à "prendre la terre" sur le tuyau de l'aqueduc. Dans ce cas, il faut s'assurer un excellent contact entre le fil et le tuyau à l'eau. On s'assure ce bon contact, en entourant le tuyau d'un ruban de cuivre auquel le fil est soudé. C'est une bonne pratique de faire cette connexion à l'endroit même où le tuyau entre dans la terre. De cette façon toute solution de continuité dans la conductibilité du tuyau (surtout dans les joints) sera évitée. On peut ainsi "prendre la terre" sur les calorifères ; mais avec moins de sûreté au point de vue des résultats.

Nous indiquons ci-dessous, à titre de conclusion, les conditions à réaliser pour obtenir une bonne antenne. Nous donnons ces conditions dans l'ordre de leur importance, de sorte que si on est placé dans l'alternative de sacrifier une qualité pour en obtenir une autre il sera préférable de sacrifier celle qui vient ensuite dans l'ordre indiqué :

- 1° L'antenne doit être parfaitement isolée ;
- 2° L'antenne doit être bon conducteur ;
- 3° L'antenne doit être dégagée des arbres et des édifices.
- 4° L'antenne doit croiser les autres courants ;
- 5° L'antenne doit avoir 160 pieds de longueur et 45 pieds de hauteur.
- 6° Le bout de l'antenne où se trouve le fil de descente doit être dirigé vers les stations que l'on désire recevoir.

L.-M. BOLDOC, ptre.

# FEMINA

## Les éphémères

**D**ANS la nuit tout environnée de mystère et de sommeil, j'ai voulu veiller pour surprendre le vol léger des éphémères qui éclosent et meurent à chaque instant, je saisirai le frémissement de leurs ailes impatientes et l'agitation que mettent dans le monde ces nombreuses petites vies qui s'allument, fugitives dans les ténèbres du soir.

Que viennent faire parmi nous ces petits êtres à peine organisés, menues ailes précieuses qui ne connaîtront ni la vive lumière ni les espaces immenses ? Leur mission ne serait peut-être que de faire réfléchir les humains sur la brièveté des jours qui leur sont accordés, leçons bien peu comprises et pourtant si sérieuses et si pratiques ! Comme vous, êtres légers, les hommes passent leur vie à voltiger devant d'artificielles lumières brûlant à la flamme menteuse la soie légère de leurs ailes.

Nul est votre enseignement, éphémères qui peuplez les nuits d'été parce que nous sommes aveugles à la vraie lumière et sourds aux voix de la sagesse, parce que nous ne sommes guère plus raisonnables avec notre intelligence que vous avec votre instinct.

Peut-être Dieu vous envoie-t-il sur la terre pour parachever l'harmonie et la beauté de nos nuits d'été, peut-être n'êtes-vous que venus pour la joie des autres insectes qui voient dans l'obscurité et à qui votre vol si léger donne une fête sous le ciel nocturne. Ne seriez-vous pas les sœurs obscures des étoiles filantes qui emplissent les nuits de fin d'été de leur mystère et de leurs clartés fugitives ?

Et moi, qui ai voulu surprendre le secret de votre frêle existence, je regarde sans comprendre la ronde que vous menez et je ne songe pas au temps que j'ai perdu à suivre dans la nuit qui approche le vol gracieux de myriades

d'insectes. Leur destin est pareil à celui de tout être vivant, pour eux et pour nous le lendemain est lettre morte.

JEANNE LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

**VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.**— Vos gentilles lettres sont toujours lues avec grand intérêt, les derniers moments de votre petite sœur ont sans doute été le prélude de son entrée au ciel. Je vous remercie pour le souvenir mortuaire et de nouveau je vous assure de mon affectueuse sympathie.

Je me réjouis de vous savoir de nouveau au travail, la tâche d'institutrice est si belle et si grande ! Mon meilleur souvenir vous accompagne sans cesse.

**MARIELEINE.**— Avec vous, je sympathise de grand cœur au deuil qui vient d'atteindre votre petite amie "Violette de l'Immaculée", votre attention délicate lui sera une consolation dans l'épreuve, l'amitié sincère et bonne est un baume puissant qui calme la douleur et fait oublier pour un moment les tristesses de la vie.

Je ne suis pas une oublieuse, le retour au Foyer d'une ancienne amie me fait toujours grand plaisir.....

**MARIETTE.**— Continuez de travailler et d'étudier, vous serez contente de vos progrès, n'en doutez pas. Mettez-vous donc au travail et préparez-nous de jolies choses.

**HIRONDELLE.**— Nous regrettons de ne pouvoir publier votre essai d'un intérêt trop personnel. Que cette petite déception ne nous prive pas du plaisir de vous compter des nôtres. Au revoir !

**SOLE MIO.**— La petite isolée est mille fois la bienvenue, votre programme des vacances a été rempli à merveille et maintenant que comptez-vous faire, n'auriez-vous pas un peu peur de la bise hivernale ?..... Amical bonjour.

**BRIGITTE.**— Vous parler de moi est chose assez difficile et je préfère me taire..... Qu'avez-vous pensé dans la petite chambre rose de votre "chez vous" après avoir laissé la cellule de retraitante, j'ai hâte de savoir, serais-je indiscrette ?

JEANNE LE FRANC.



## LA CUISINE

Le bifteck est une tranche de bœuf que l'on coupe perpendiculairement aux fibres dans les parties les plus tendres de l'animal : l'ailoyau, la tranche grasse, etc., etc., que l'on fait cuire sur le gril ou à la poêle.

I. Parer la viande, l'éponger avec un linge humide.

II. Donner aux tranches un bon doigt d'épaisseur ; trop mince, le bifteck est peu juteux. Un bifteck épais prend le nom de chateaubriant.

III. Placer la viande sur le gril sans la saler, retourner sans la piquer dès que le sang perle à la face supérieure de la grillade.

IV. Laisser sur le feu jusqu'à ce que le sang apparaisse de nouveau sur la deuxième face. La cuisson est alors à point.

V. Saler, poivrer, déposer sur un plat chaud et couvrir de quelques petits morceaux de beurre frais.

VI. Si on fait griller au gaz, placez le gril à deux pouces de la flamme pour commencer.

VII. Tourner la viande jusqu'à ce qu'elle soit bien rissolée sur les deux côtés.

VIII. Placer ensuite le gril à 5 pouces de la flamme pour finir la cuisson.

IX. Une grillade bien faite remplit l'assiette de jus lorsqu'on la coupe. C'est là le véritable bifteck classique.

X. Il faut éviter de battre et de frapper la viande crue du plat du couperet ; de la piquer avec une fourchette ou un couteau pour la tour-

ner ou l'examiner pendant la cuisson. Dans les deux cas on enlève à la viande une partie de sa saveur.

### BIFTECK

1½ à 2 livres de bifteck      1 once de beurre  
sel et poivre

I. Mettre du beurre, gros comme une noisette dans une poêle sur un feu vif.

II. Faire chauffer la poêle, y déposer les tranches de bœuf, retourner dès que des gouttelettes de sang se montrent à la surface ; deux ou trois minutes suffisent pour les cuire de l'autre côté.

III. Saler, poivrer, couvrir de beurre frais et servir accompagné de persil, de pommes de terre frites ou d'une sauce à la maître d'hôtel.

IV. La sauce maître d'hôtel n'est que du beurre frais manié avec du percil haché, du jus de citron ou un filet de vinaigre, le tout assaisonné de sel et de poivre, et que l'on met au fond d'un plat chauffé sur lequel la préparation est déposée au moment de servir.

### BIFTECK HACHE

½ tasse de bœuf haché ou pulpe de viande      1 c. à table de beurre  
1 c. à table de moelle      poivre, sel  
épices.

I. Mélanger le bœuf, la moelle, le poivre, le sel, les épices.

II. Former avec cette préparation des sortes de croquettes plates et les griller absolument comme le bifteck ordinaire.

(La cuisine à l'école primaire).

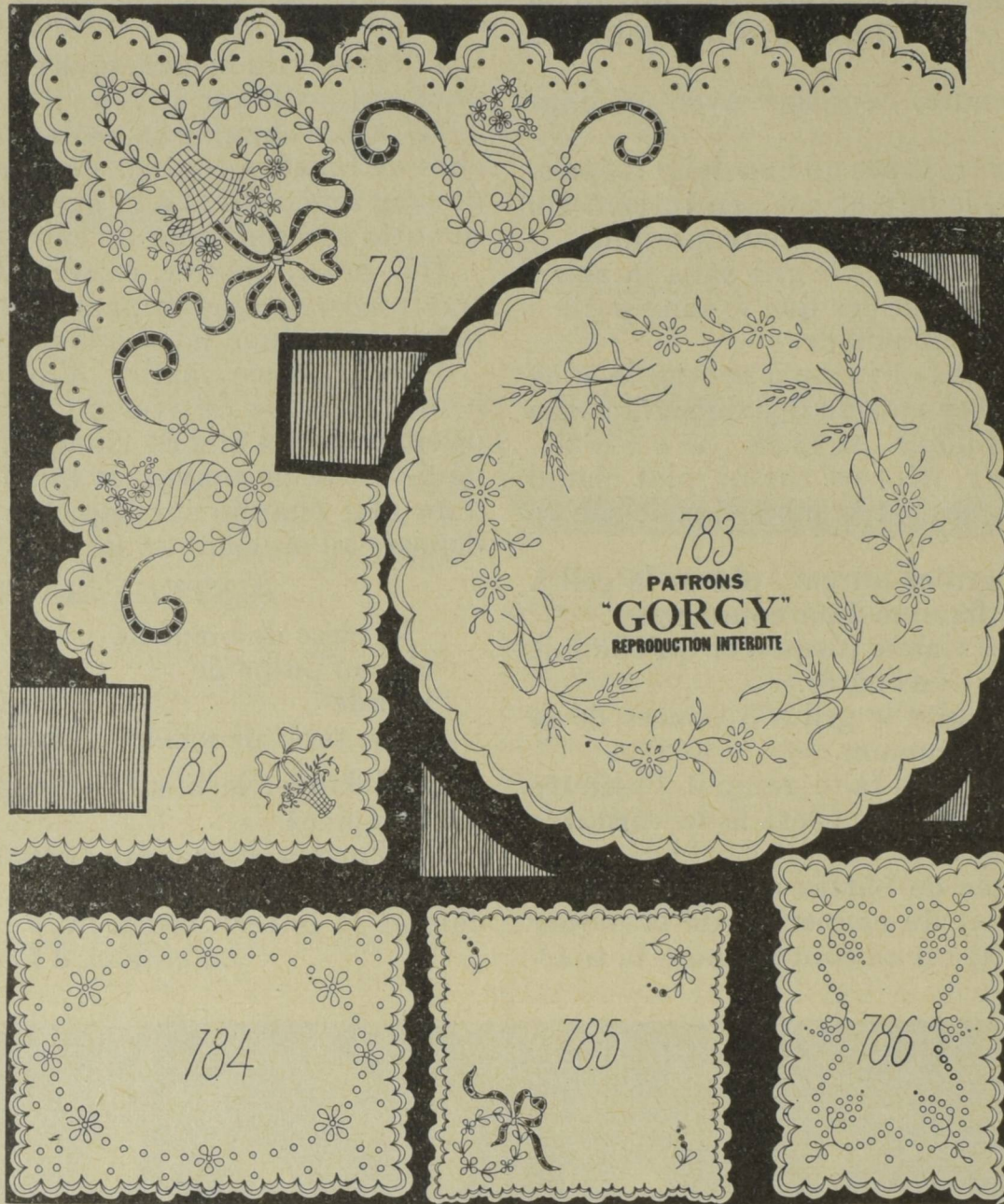


UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE-FRANCAISE

M. et Mme Adalbert Bourgault, de Saint-Pamphile de l'Islet, et leurs seize enfants.

Pour vos records de choix venez les acheter chez C. ROBITAILLE Enrg., 320, rue St-Joseph.

# Patrons de broderie, marque "Gorcy"



- 781 — Nappe, patron 25 cts. Etampé sur coton fini toile spéciale, grandeur  $2\frac{1}{2}$  x 2. Prix : \$5.98.
- 782 — Serviette assortie à la nappe, 17 x 17. Patron 15 cts. Etampé sur coton fini toile, prix 29 cts.
- 783 — Centre, 22 pcs. de diamètre, Patron 20 cts. Etampé sur coton fini toile, prix 59 cts. Sur toile écrue 79 cts.
- 784 — Centre, 14 x 10. Patron 15 cts. Etampé sur coton fini toile, prix 29 cts. Sur toile écrue, 39 cts.
- 785 — Serviette,  $10\frac{1}{2}$  x  $10\frac{1}{2}$ . Patron 15 cts. Etampé sur coton fini toile, 25 cts.
- 786 — Centre, 12 x 8. Patron 15 cts. Etampé sur coton fini toile, 25 ct. Sur toile écrue, 29 cts.

**SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE**

**"L'APÔTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC**

## Coin de l'Ouvrier

### La cité chrétienne d'après les enseignements pontificaux

(Suite)

SANS L'ÉGLISE, AUCUNE SOLUTION DE LA  
QUESTION SOCIALE.

La question qui s'agite est d'une nature telle. qu'à moins de faire appel à la religion et à l'Église, il est impossible de lui trouver jamais une solution efficace.

..... Assurément, une cause de cette gravité demande encore à d'autres agents leur part d'activité et d'efforts, nous voulons parler des gouvernants, des maîtres et des riches, des ouvriers eux-mêmes dont le sort est ici en jeu. Mais ce que nous affirmons sans hésitation, c'est l'inanité de leur action en dehors de celle de l'Église. C'est l'Église, en effet, qui puise dans l'Évangile des doctrines capables, soit de mettre fin au conflit, soit au moins de l'adoucir, en lui enlevant tout ce qu'il a d'âpreté et d'aigreur ; l'Église, qui ne se contente pas d'éclairer l'esprit de ses enseignements, mais s'efforce encore de régler en conséquence la vie et les mœurs de chacun ; l'Église, qui par une foule d'institutions éminemment bienfaisantes tend à améliorer le sort des classes pauvres ; l'Église, qui veut et désire ardemment que toutes les classes mettent en commun leurs lumières et leurs forces pour donner à la question ouvrière la meilleure solution possible ; l'Église, enfin, qui estime que les lois et l'autorité publique doivent, avec mesure sans doute et avec sagesse, apporter à cette solution leur part de concours. (LEON XIII, RERUM NOVARUM, t. III, p. 31.)

Et qu'on ne pense pas que l'Église se laisse tellement absorber par le soin des âmes, qu'elle néglige ce qui se rapporte à la vie terrestre et mortelle. Pour ce qui est, en particulier, de la classe des travailleurs, elle fait tous les efforts pour les arracher à la misère et leur procurer un sort meilleur. Et certes, ce n'est pas un faible appoint qu'elle apporte à cette œuvre, par le seul fait qu'elle travaille, de paroles et d'actes, à ramener les hommes à la vertu. Les mœurs chrétiennes, dès qu'elles sont en honneur, exercent naturellement sur la prospérité temporelle

leur part de bienfaisante influence ; car, elles attirent la faveur de Dieu, principe et source de tout bien, elles compriment le désir excessif des richesses et la soif des voluptés, ces deux fléaux qui trop souvent jettent l'amertume et le dégoût dans le sein même de l'opulence ; elles se contentent enfin d'une vie et d'une nourriture frugales et suppléent par l'économie à la modicité du revenu, loin de ces vices qui consomment, non seulement les petites, mais les plus grandes fortunes et dissipent les plus gros patrimoines. L'Église, en outre, pourvoit encore directement au bonheur des classes déshéritées par la fondation et le soutien d'institutions qu'elle estime propres à soulager leur misère ; et même en ce genre de bienfaits, elle a tellement excellé que ses propres ennemis ont fait son éloge.

Ainsi, chez les premiers chrétiens, telle était la vertu de la charité mutuelle, qu'il n'était point rare de voir les plus riches se dépouiller de leur patrimoine en faveur des pauvres ; aussi l'indigence n'était-elle point connue parmi eux.

..... Saint Paul lui-même, quoique absorbé par une sollicitude qui embrassait toutes les Églises, n'hésitait pas à entreprendre de pénibles voyages, pour aller en personne porter des secours aux chrétiens indigents. Des secours du même genre étaient spontanément offerts par les fidèles dans chacune de leurs assemblées. L'Église est allée jusqu'à assurer des secours aux malheureux, en leur épargnant l'humiliation de tendre la main. Car cette commune mère des riches et des pauvres, profitant des merveilleux élans de la charité qu'elle avait partout provoqués, fonda des sociétés religieuses et une foule d'autres institutions utiles. (LEON XIII, RERUM NOVARUM, t. III, p. 41.)

#### INTÉRÊT DE L'ÉGLISE POUR LES OUVRIERS.

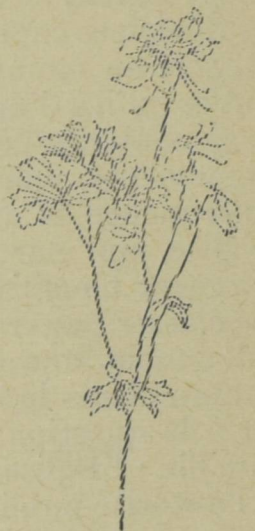
Par sa nature et ses institutions, l'Église mérite d'une manière merveilleuse le nom de mère et d'institutrice des peuples ; elle tient à sa disposition des ressources admirables pour aider les hommes associés selon le droit à augmenter le bien-être de leur existence sans nuire à l'honnêteté et à la sainteté de la vie. Aussi l'Église ne peut-elle s'abstenir de travailler avec affection maternelle et générosité à soulager la misère et à adoucir toutes les infortunes. A la lumière de l'histoire et de la tradition, il est beau de la voir arriver à guérir la plaie d'une servitude séculaire. Elle a pu, de ses seules forces, enlever cette tache déplorable de la société humaine qui l'avait

pénétrée comme l'huile ; le spectacle d'une telle œuvre permet de juger ce qu'elle peut, pour dégager la classe ouvrière des maux où l'a conduite la condition actuelle de la société. Il est facile aussi de comprendre que pour arriver à l'accomplissement de ce grand chef-d'œuvre de charité et de véritable humanité, la meilleure méthode à suivre est de travailler à graver profondément dans les esprits les préceptes du christianisme, et à faire accepter, comme règle douce et forte de conduite, la doctrine de l'Évangile. C'est pourquoi nous estimons aussi heureux et pratique que louable le projet que vous avez conçu de profiter des Congrès pour

faire pénétrer dans l'âme du peuple, de la classe ouvrière en particulier, les principes développés dans nos Lettres encycliques RERUM NOVARUM. Par l'intelligence parfaite de ces principes, puisés dans les saintes doctrines de l'Église, les hommes se persuaderont que la réalisation de leurs vœux légitimes s'obtiendra, non par la perturbation inconsidérée de l'ordre social, mais sous la direction puissante, salutaire et sainte de cet esprit de sagesse que Jésus-Christ Notre-Seigneur a fait descendre du ciel sur la terre, pour conduire l'humanité. (LEON XIII, Lettre à G. Descurtins, t. III. p. 215.)

(La Croix)

HENRI BRUN.



### UN GÉANT DES FORÊTS

Les forêts de la Colombie-Britannique sont réputées pour leurs arbres géants qui souvent portent leurs cimes altières jusqu'à 300 pieds dans les airs. Celui-ci, un gigantesque pin "Douglass", a près de 18 pieds de diamètre.

# AU GOIN DU FEU

## POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AOUT

#### PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

Expérience.

#### LOGOGRAIPHE

Arbre — Marbre.

#### MOT CARRÉ

AIMER  
IMAGE  
MAMAN  
ÉGALE  
RENÉE

#### ANAGRAMME

A trompeur, trompeur et demi.

#### RÉBUS NO 53

Ne perds pas de temps et fais toujours quelque chose d'utile.

Mot à mot Noeud — père — pas — deux taons — haie — faix — T'houx — jour — Qu'aile — queue — chaud ZE — du TIL.

Ont trouvé toutes les solutions justes : Mlle Gilberte Bélanger, 424, 1ère avenue, Domaine Lairer, Québec ; L'Hôpital Civique, Québec ; M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorium, Lac-Edouard, P. Q.

Le sort a désigné : Mlle G. Bélanger, et M. l'abbé Leclerc.

### JEU D'ESPRIT No 64

#### QUESTION LITTÉRAIRE

Dire de qui sont les vers ci-dessous et dans quelle œuvre ils se trouvent :

Quand sur une personne on prétend se régler,  
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

#### TRIANGLE

Poète français du XIXe siècle. Mariage. Ville de Suisse. En musique. Préposition. Consonne.

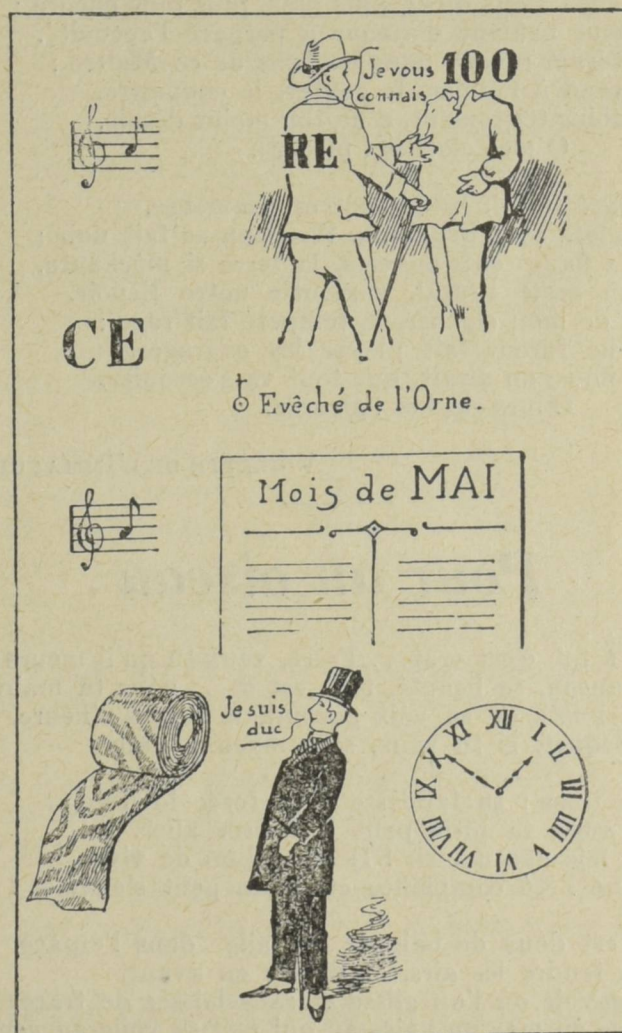
#### LOGOGRIPE

Mon parfum est exquis, ma couleur est [vermeil,  
On me trouve au jardin.  
Si vous changez ma tête, aussitôt, ô [merveille :  
Brûler est mon destin.

#### ENIGME

Première de Rome, seconde en France,  
Jamais de nuit et fin de jour,  
Je suis au sein de l'espérance  
Et par moi se finit l'amour.

#### RÉBUS NO 54



## Pleurez, ô mes Cloches !...

Cloches de mon clocher, l'aube est des plus poignantes,  
Voilez-vous de douleur, balancez-vous là-haut.  
En sortant de la nuit, de votre voix tremblante,  
Dans les airs, lentement, égrenez des sanglots.  
Sonnez, sonnez la fin d'une brune fillette  
Qui s'en va sans regret, mais que chacun regrette.  
Sur ceux qui sont unis, que l'on veut séparer,  
O mes cloches ! pleurez.

Pleurez ! Le départ vient malgré notre prière :  
Voyez sur ce front pur la pâleur du trépas.  
Un souffle très léger la retient à la terre,  
Son œil bleu déjà s'ouvre aux lueurs d'au-delà.  
Pitié, Jésus ! pitié ! le moment est suprême !  
En l'amenant, Marie ! consolez ceux qui l'aiment !  
C'est fini... faites-vous l'écho des cœurs navrés,  
O mes cloches ! pleurez.

Contempons-la de près, sur sa funèbre couche ;  
Oh ! quel charme poignant dans ce décor pieux !  
Un sourire léger est resté sur sa bouche :  
Sourire du sommeil dont le rêve est heureux.  
Dors en paix, chère enfant, poursuis ton divin songe ;  
Repose pour jamais loin des fanges du monde,  
Pendant que, doucement pour ne pas t'éveiller,  
Les cloches vont pleurer.

Pleurez sur le cercueil qui quitte la demeure,  
Emportant l'ange froid enfermé dans son sein.  
Pleurez sur ceux qui prient ; pleurez sur ceux qui pleurent.  
Ce bouton frais éclos, cueilli dès le matin.  
Le vent, au loin plaintif, soupire à son passage ;  
Les oiseaux ont perdu leur ravissant langage ;  
Et les nuages gris laissent des pleurs tomber.  
O mes cloches ! pleurez.

Jésus, le tendre Ami qu'en silence on adore,  
Attend, dans le Saint Lieu, le cortège de deuil.  
"Approchez, nous dit-il, plus près, plus près encore :  
Mon Cœur brûlant d'amour a préparé l'accueil".  
Ah ! l'éternel revoir, dans les bras de ce Maître ;  
On apprend à l'aimer, le goûter, le connaître.  
Alors, moins tristement, d'un ton moins désolé,  
O mes cloches ! pleurez.

Ici, malgré la foi, la douleur est immense,  
Les sanglots sont bruyants, l'horizon se fait noir :  
Dans ses flancs entr'ouverts, la terre si méchante.  
Va, d'un geste brutal, engloutir notre Espoir.  
Cloches de mon clocher, la tempête fait rage ;  
Sa cruelle fureur fait ployer les courages.  
Près de nous, on dirait, que tout va s'écrouler.  
O mes cloches ! pleurez.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.

## Pour un oiseau

Il est à toi, c'est vrai... Frère, veux-tu qu'il meure ?  
Sa chanson, sa beauté, tout est là... dans ta main ;  
Et l'arbuste où sa voix gazouillait tout à l'heure,  
Au bosquet, si tu yeux, sera muet demain.

Tu le tiens ; sa faiblesse à ta force le livre,  
Mais aussi ta pitié peut le laisser aller.  
Ne le fais pas mourir ! Il est si bon de vivre,  
Lorsque l'été commence et qu'on peut s'envoler !

Qu'il est doux de baigner son aile dans l'espace,  
Et de fendre les airs, et d'aller en avant,  
Sans savoir où l'on glisse et sans laisser de trace,  
Comme en mer un vaisseau qui met sa voile au vent !

Et de monter bien haut, et de folâtrer libre  
Entre l'onde et l'azur, et de ne pas savoir  
Si le son pur et doux de la cloche qui vibre  
Descend du blanc nuage ou du manoir !

D'effleurer en passant tourelle, cime ombreuse,  
Ruisseau, lilas fleuri, lis et ruche de miel,  
Enivrant à la fois sa course radieuse  
Des parfums de la terre et des rayons du ciel !

De trouver pour sa soif un calice de rose,  
De courber en jouant le roseau frissonnant,  
Et d'être le bijou que la nature pose,  
Au matin de sa fête, sur son front rayonnant !

Laisse-le s'envoler, frère, pour que je voie  
Son aile en frémissant glisser entre tes doigts,  
Puis s'échapper soudain dans un élan de joie ;  
Pour que parfois son pied se pose sur nos toits :

Pour que le voyageur, assis dans la prairie,  
L'écoute et pense au Dieu qui le donne au vallon ;  
Pour que, s'en retournant vers sa branche fleurie,  
Il aille à ses petits dire que l'homme est bon.

MARIE JENNA.

## Les deux écoliers de Westminster

C'était en Angleterre, à l'époque des querelles  
du parlement et du roi. Les deux partis avaient  
pris les armes, et se faisaient la guerre avec  
acharnement ; cependant l'armée du roi Charles  
avait été défaite plusieurs fois, et ceux de ses  
partisans qui avaient été pris les armes à la  
main étaient conduits devant les juges établis  
par Cromwell dans chaque ville, pour être con-  
damnés comme rebelles.

Sir Patrick de Newcastle était un de ces juges.  
C'était un homme de mœurs austères, dont on  
citait le républicanisme solide, mais sans empor-  
tement, et auquel Cromwell accordait une esti-  
me toute particulière. Sa constitution maladive  
ne lui ayant point permis de se rendre aux ar-  
mées, il s'était appliqué à servir la cause politi-  
que qu'il avait adoptée, et on le citait comme le  
magistrat le plus actif, le plus habile, mais aussi  
le plus rigoureusement équitable de tout le com-  
té.

Un soir que sir Patrick avait réuni quelques  
amis et qu'il soupait gaiement au milieu de sa  
famille, des soldats entrèrent avec un prisonnier  
royaliste qu'ils venaient de surprendre. C'était  
un officier qui, après la déroute de l'armée de  
Charles, avait cherché à regagner les côtes afin  
de trouver les moyens de s'embarquer pour la  
France. Sir Patrick ordonna de lui délier les  
mains ; puis, faisant apporter près du foyer une  
nouvelle table :

" C'est aujourd'hui mon jour de naissance,  
dit-il ; je veux finir joyeusement le repas que  
j'ai commencé ; servez des rafraîchissements au  
cavalier et à ceux qui l'ont conduit. En ce mo-

ment, je ne veux être que son hôte; dans une heure je redeviendrai son juge.”

Les soldats remercièrent et s'assirent à table près de leur prisonnier, qui semblait avoir pris courageusement son parti et se mit à souper avec eux de bon appétit.

Cependant Patrick était revenu prendre place au banquet avec ses amis et avait repris l'entretien interrompu par l'arrivée des soldats.

“ Or donc, je vous disais, continua-t-il, qu'à quinze ans j'étais encore si chétif que tout le monde méprisait ma faiblesse ou en abusait pour me faire souffrir. J'avais eu d'abord à supporter les mauvais traitements de ma belle-mère; il me fallut bientôt endurer ceux de mes camarades. Le courage n'est chez l'enfant que le sentiment de sa force. Ma faiblesse me rendit lâche; loin de m'endurcir au mal, les brutalités auxquelles j'étais en butte me rendirent plus sensible à la douleur, plus tremblant devant elle. Je vivais dans un continuel effroi; mais je redoutais par-dessus tout la férule du maître; deux fois j'avais subi ce châtement cruel, et j'en avais conservé un souvenir si terrible que la seule pensée d'y être exposé de nouveau me faisant trembler de tout mon corps.

“ Je suivais, comme je vous l'ai déjà dit, les cours du collège de Westminster; les deux classes de ce collège étaient séparées par une simple rideau auquel il nous était expressément défendu de toucher. Un jour d'été, le sommeil me gagna au milieu d'une explication que le professeur nous faisait de la Poétique d'Aristote; un mouvement qui se fit dans la classe me réveilla en sursaut, et, ayant failli tomber, je me rattrapai au rideau qui se déchira sous ma main; une vaste trouée laissa voir la classe voisine. Les deux professeurs se détournèrent au bruit, et aperçurent en même temps le dégât qui avait été fait. On pouvait accuser aussi bien que moi l'écolier qui se trouvait dans la seconde classe, de l'autre côté du rideau; mais mon trouble me trahit, et le professeur m'ordonna avec colère de venir recevoir douze coups de férule. Je me levai en chancelant comme un homme ivre; j'essayai de parler pour demander grâce, mais la peur avait glacé ma langue, mes genoux de dérobaient sous moi, une sueur froide ruisselait dans mes cheveux; afin, arrivé près du professeur, je tombai à genoux. La terrible lanterne était déjà levée sur moi, lorsque j'entendis quelqu'un dire: “ Ne le frappez pas, je suis le seul coupable!” C'était l'écolier placé de l'autre côté du rideau qui venait de parler. On le fit venir dans notre classe, et il reçut les douze coups de férule. Mon premier mouvement avait été d'arrêter ce châtement injuste, en le réclamant pour moi; mais la force me manqua, et une fois le premier coup donné, j'eus honte de parler.

“ Après avoir subi sa punition, l'écolier passa près de moi, les mains saignantes, et me dit à demi-voix, avec un sourire que je n'oublierai de ma vie:

“ — Ne t'accroche plus au rideau, petit, car la férule fait mal”.

“ Je tombai à genoux en poussant des sanglots, et l'on fut obligé de me faire sortir.

“ Depuis ce jour, j'eus en horreur ma lâcheté, et je fis tout pour la surmonter. J'espère enfin y être parvenu.

— Et vous ne connaissiez point ce généreux camarade? demanda un des convives; vous ne l'avez jamais revu?

— Jamais, malheureusement. Il n'était point de ma classe, et je quittai le collège de Westminster peu après. Ah! Dieu m'est témoin, ajouta Patrick avec une larme dans les yeux, que j'ai souvent demandé dans mes prières à revoir celui qui avait ainsi souffert pour moi, et que je donnerais plusieurs années de ma vie pour pouvoir heurter ici une fois mon verre contre le sien.”

A ce moment, un verre s'avança vers celui de Patrick. Il leva les yeux avec étonnement. C'était le prisonnier royaliste qui lui offrait un toast en souriant.

“ En mémoire du rideau déchiré de Westminster, sir Patrick, dit l'officier. Mais, sur ma parole, la mémoire vous a fait défaut; ce n'est point douze coups que je reçus, mais bien le double, pour avoir exposé un autre à la punition en ne déclarant point de suite la faute dont je m'accusais.

— Cela est bien vrai; je me le rappelle maintenant, s'écria le juge.

— Et votre digne professeur vous donna à faire, si je ne me trompe, à cette occasion, un discours latin sur les *iniquités volontaires*.

— Je me le rappelle, je me le rappelle, répéta Patrick; mais est-il possible que ce soit vous?... Oui, ajouta-t-il après l'avoir regardé, je reconnais ces traits... C'est lui, c'est bien lui... Et dans quelle situation, et sous quel uniforme!...

— Sous celui de mon roi, sir Patrick. Gentilhomme et Ecossais, j'ai obéi à ce que l'on m'a enseigné comme un devoir. J'ai suivi mon père dans l'armée de Charles; mon père est mort, et je vais en faire autant. Tout est bien; je ne demande qu'une chose: Dieu sauve le roi!”

Après ces mots, l'officier retourna près des soldats et continua tranquillement son repas.

Mais Patrick était sombre et préoccupé. Le soir même, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour que le prisonnier fût bien traité, il partit sans dire où il allait et fut trois jours absent. Enfin, le quatrième jour, il arriva, et dit qu'on lui amenât l'officier royaliste.

“ Va-t-on enfin me juger? demanda gravement celui-ci. Il est temps d'en finir, ne fût-ce que par humanité; je suis si bien chez toi, sir

Patrick, que, si j'y reste encore longtemps, je finirai par regretter la vie.

— Lord Derby, dit le juge d'un ton ému, il y a vingt ans que tu me dis en me montrant tes mains sanglantes :

“ — Ne t'accroche plus au rideau, car la férule fait mal. ” Voici ta lettre de grâce, signée par le Protecteur ; mais, à mon tour, je te dirai : “ — Ne prends plus les armes contre le parlement, car Cromwell est difficile à fléchir ! ”

A ces mots, sir Patrick et lord Derby se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et ils vécurent depuis ce temps dans la plus grande intimité, malgré la différence de leurs opinions politiques.

### MURILLO ENFANT DE CHŒUR

C'était un soir de novembre, en Espagne.

Un vieux peintre dont la carrière avait été très brillante allait mourir. Il fit appeler un prêtre pour recevoir les derniers sacrements. Selon la coutume de certaines provinces espagnoles, le prêtre lui apporta solennellement les derniers sacrements. Revêtu de la chape blanche, il était précédé d'un gracieux petit enfant

de chœur qui balançait avec ardeur son encensoir fumant.

Le vieux peintre reçut le saint viatique avec une grande piété, puis l'Extrême-Onction. La vie s'en allait lentement de ses veines. Il allait mourir. On récita les longues et sublimes prières des agonisants.

L'encensoir qui fumait encore un peu s'éteignit bientôt. L'enfant de chœur, assez turbulent, en profita pour se glisser dans la ruelle du lit du mourant. Celui-ci, dont le bras à moitié inerte s'était posé sur l'encensoir éteint, prit alors un charbon et, sur la muraille blanche contre laquelle se trouvait son lit, il traça l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'enfant de chœur l'avait regardé faire, ravi et surpris à la fois. A voix basse il dit au vieillard :

— Moi aussi je voudrais peindre l'image de Dieu.

Le beau vieillard, l'attirant à lui, lui mit la main sur le front et lui murmura :

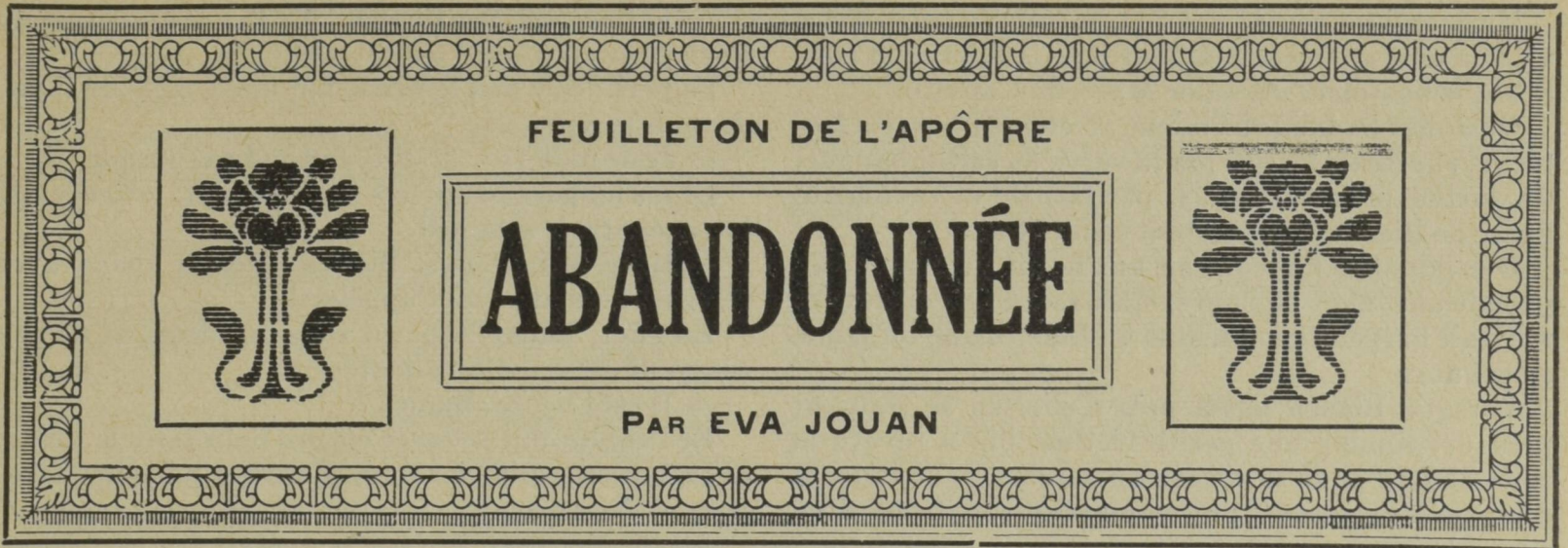
— Aie toujours Dieu en toi, enfant, si tu veux peindre l'image de Dieu.

L'histoire n'a pas révélé le nom du vieillard, mais l'enfant de chœur s'appelait Murillo, celui de tous les peintres chrétiens qui a fait passer le plus de divin dans la représentation des mystères de Dieu.



LE LAC TEMISCOUATA, à Notre-Dame du Lac.





## PREMIÈRE PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

## LA PETITE BIANCA

La foire de Pâques battait son plein à Lorient, la coquette petite ville si bien assise sur le Scorff et le Blavet. Sur la place d'Alsace-Lorraine les baraques se pressaient, nombreuses, entourées d'une foule joyeuse revêtue des couleurs claires et chatoyantes que le printemps fait éclore.

Boutiques de bonbons et de gâteaux, chevaux de bois et voiturottes emportant dans une course folle, aux sons d'une musique tintamarresque, fillettes et garçonnetts ; voitures de diseuses de bonne aventure, baraques de faiseurs de tours, cages d'animaux féroces d'où sortaient parfois, avec une senteur de fauves des clameurs sinistres... ; autant d'attirances pour le gai public de ces fêtes éphémères.

Tout était rayons, joies et parfums par cette belle journée de lundi de Pâques, et les cœurs semblaient battre gaiement à l'unisson sous l'espoir printanier.

Seule, une petite fille aux longues boucles d'un brun doré, aux grands yeux noirs, doux comme une caresse, ne paraissait pas s'unir à la joie générale.

Adossée, languissante, à une baraque de saltimbanque, dans sa courte jupe blanche pailletée, à la ceinture de soie pourpre, dont le corsage décolleté montrait son cou et ses bras graciles, elle semblait être bien loin de toute cette foule exubérante de gaieté. Son visage, d'une blancheur de cire, ressortait encore plus pâle sous le camélia rouge piqué dans les riches ondes de sa chevelure ; sa bouche mignonne, à peine rosée comme si le sang n'y circulait plus, se courbait sous la pensée amère, et ses petites mains pendaient, lassées, sur sa robe de gaze.

Elle pouvait avoir huit ans.

Pourquoi, à cet âge heureux où nul souci n'assombrit le front pur, pourquoi cette enfant était-elle ainsi blême et si triste sur ces tréteaux où retentissent toujours les rires les plus bruyants ? Elle seule aurait pu le dire, si ses lèvres ne s'étaient serrées parfois comme pour ne pas laisser échapper son secret.

Soudain, elle tressaillit douloureusement en entendant une voix au timbre cassé crier :

— Bianca !...

La toile peinte, aux dessins grotesques représentant une troupe de singes et de chiens savants, s'écarta violemment, et un gros homme, au teint rouge, au cou apoplectique, vêtu d'un maillot de couleur de chair agrémenté de fanfreluches rouges et bleues et de paillettes, fit irruption sur l'estrade.

— Bianca ! Est-ce ainsi que tu attireras le monde à la représentation ? dit-il en espagnol de cette même intonation enrouée. Prends ton tambourin, paresseuse, et prépare-toi à appuyer mes paroles, je vais commencer.

La fillette, comme galvanisée par l'apparition de cet homme, s'empara du tambourin aux grelots de cuivre, et s'apprêta à en tirer les sons assourdis qui devaient scander les phrases ampoulées du saltimbanque.

— Mesdames ! Messieurs —... c'est pour avoir l'honneur de vous annoncer une grande représentation, la dernière !... — un roulement de tambourin — que je me présente devant vous.

Second roulement, mais tellement affaibli, que le gros homme se tourna vers l'enfant :

— Qu'est-ce à dire, petite chipie ? dit-il d'un air irrité.

— Je suis si lasse, maître !...

Et la voix mourante de la petite Bianca eût attendu un tigre.

Hélas ! rien ne pouvait émouvoir Marcello Capulto, le fier Espagnol qui prétendait descendre d'une noble famille andalouse.

— Redresse-toi ! ou gare aux coups !

Et le boniment se continua, et aussi les battements fébriles du tambourin, dont les grelots, faiblement secoués, avaient un bruit de plaintes.

Le noble hidalgo énuméra toutes les attractions contenues dans sa baraque : coqs ardents à la bataille, singes et chien passant au travers des cerceaux et jouant à ravir la plus intéressante des pantomimes, servis par le clown Carlo, le désopilant des pitres, et enfin la merveille des merveilles, Bianca, la plus charmante enfant de l'Espagne, exécutant, toujours avec l'aide de Carlo, des tours stupéfiants.

Un énergique roulement du tambour du petit clown vint en aide au faible tambourin de la fillette, et couronna le boniment du senor Marcello Capulto.

Quelques badauds s'étaient arrêtés au bas des tréteaux, et attirés, les uns par la verve du saltimbanque, les autres, plus nombreux, par la pâle et ravissante figure de Bianca, ils entrèrent sous la tente.

Une grande femme brune, aux beaux yeux noirs, où passait une lueur de bonté, était assise au contrôle et recevait l'argent en donnant un billet blanc ou jaune en échange.

Lorsque Bianca passa près d'elle, en se traînant presque, comme une petite victime qui a revêtu la robe de fête pour se rendre au sacrifice, elle l'arrêta d'un geste caressant, puis effleurant son front d'un haud baiser :

— Tu souffres, ma Bianca ? demanda-t-elle d'une voix tendre !

— Oui, mère ! . . .

Mais il ne fallait pas s'attarder, car Marcello repartit, l'air revêché, et les interpellant :

— Que dis-tu encore à cette paresseuse, Juana ? Tu sais bien que, pour ne pas travailler, elle affecte d'être malade. Allons, Bianca, viens faire manœuvrer les singes.

La femme du saltimbanque poussa un soupir, et deux larmes coulèrent sur les joues exsangues de l'enfant.

— Je croyais que Carlo devait s'en occuper comme toujours ! balbutia la fillette avec crainte.

— Oui, mais aujourd'hui tout le monde te réclame. C'est toi qu'on désire, aussi cesse tes simagrées. Tiens écoute !

— Bianca ! . . . Bianca ! . . . Bianca ! . . . répétaient des voix impatientes.

Et l'infortunée Bianca dut entrer dans la salle enfumée par les lampes à pétrole.

Un tonnerre d'applaudissements salua sa venue, et Marcello, avec son sourire le plus faux, s'inclina à droite et à gauche, en disant à la triste martyre, qu'il brutalisait un instant avant :

— Commence tes exercices, ma chérie.

Bianca, se raidissant sous la douleur qui l'oppressait et courbant ses frêles épaules, fit exécuter aux affreux singes toutes sortes de tours et de grimaces.

A bout de force, sous l'anémie qui la dévorait depuis de longs mois, elle se glissa vers la sortie, les exercices terminés, sans paraître se soucier des bravos enthousiastes que suscitaient sa joliesse et son air de souffrance.

Elle vint se pelotonner dans les jupes de la femme que le saltimbanque avait appelée Juana, et appuyant sa tête lasse sur ses genoux, elle la regarda de ses grands yeux noirs où se montrait une tristesse infinie, angossante dans un regard d'enfant.

— Ma pauvre bien-aimée ! dit Juana. Repose-toi.

Puis, prenant un flacon dans le tiroir de la table qui lui servait de bureau, elle le déboucha, et remplit un verre.

— Tiens, bois, reprit-elle ; ce vin doux te fera du bien.

La fillette eut une moue de dégoût.

— Je t'en prie, ma Bianca ! Tu vas avoir besoin de force pour continuer tes exercices.

La petite fille prit le verre, but une gorgée du liquide, puis le repoussa.

— Je ne puis ! . . . fit-elle. Je voudrais dormir.

Et ses longues paupières se baissèrent, fatiguées de lutter contre le sommeil.

— Il ne le faut pas, Bianca ! s'écria Juana avec terreur. Le maître va t'appeler !

En effet, Marcello parut sous le rideau, et dit, en essayant de se rendre aimable :

— Il est l'heure, Bianca !

Et l'enfant dut se lever encore pour faire la quête, et exécuter ensuite des tours d'adresse à l'aide du trapèze et des anneaux.

Au dernier exercice, qui consistait à se suspendre au trapèze par les mains et les pieds, le vertige la saisit, ses doigts se détendirent, et elle tomba sur le sable de l'arène avec un grand cri d'affolement et de douleur.

Marcello s'empressa de la relever et de la faire disparaître dans la voiture qui faisait suite à la baraque, puis il revint vers les spectateurs qui attendaient, anxieux.

— Mesdames et Messieurs, dit-il, l'enfant en a été quitte pour la peur. Vous pouvez vous retirer sans crainte, Bianca pourra prendre part à la grande représentation de ce soir.

— o —

Dès que le cri d'angoisse de Bianca eut retenti dans la salle, Juana s'était précipitée vers la roulotte où Marcello avait déposé la petite blessée. Elle la trouva pâle et inanimée sur son petit lit, son délicat visage teinté de rose par le sang qui s'échappait en mince filet du front fendu.

— Pauvre chérie ! s'exclama l'excellente femme en embrassant la petite main qui pendait sur la couverture.

Avec un mélange d'eau et de vinaigre elle se mit à bassiner doucement le front et les tempes de l'enfant.

Sous ce contact glacé, Bianca ouvrit ses grands yeux sombres, et une flamme y passa à la vue de celle qu'elle nommait sa mère.

— Où souffres-tu, mignonne ?

— Là !

Et la fillette porta la main à son front.

Juana lui entourra la tête d'une bande de toile trempée dans de l'arnica.

— N'éprouves-tu pas d'autres douleurs ? Remues-tu bien tes membres ?

Et la jeune femme fit mouvoir avec précaution les bras et les jambes de la blessée.

— Non, reprit-elle, rien n'est cassé, heureusement.

Je vais te déshabiller et te coucher, tu as surtout besoin de repos.

— Oui, je voudrais dormir ! . . . balbutia Bianca.

— Dormir, toujours dormir ! murmura la mère. C'est un mauvais signe, cela ! Et dire que Marcello ne veut pas faire appeler le médecin ! . . .

Bientôt l'enfant reposait entre des draps bien blancs.

La chambre de la roulotte était très simple, mais d'une propreté extrême.

Juana rangea les vêtements de la malade et disparut dans la cuisine, afin de lui faire chauffer un peu de lait.

Quelques instants plus tard, elle l'apportait à Bianca, mais le sommeil l'avait arrachée pour quelque temps aux souffrances de la vie.

A ce moment, Marcello entra dans la roulotte.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— L'enfant repose, répondit la jeune femme. Elle n'a rien de cassé, Dieu merci ! Son accident se bornera à cette écorchure du front.

— La couche de sable était épaisse, fit l'homme, la chute en a été amortie.

— Heureusement, dit Juana. La pauvre petite est assez malade sans avoir encore à souffrir d'un membre luxé.

— Allons, tu trouveras toujours le moyen de la plaindre, cette pimbèche ! Elle en abuse ensuite pour faire la mijaurée et ne plus vouloir travailler. Si cela continue, ajouta Marcello, je l'abandonnerai comme elle l'a déjà été.

— L'a-t-elle jamais été ? murmura Juana.

— Que dis-tu ?

Elle se redressa, vaillante, prête à la lutte pour la petite qu'elle aimait comme sienne.

— Je me demande si tu ne l'as pas volée !

Marcello eut un geste de menace.

— Tu es folle ! Ne t'ai-je pas raconté cent fois que j'avais trouvé cette petite drôlesse qui suscite aujourd'hui des querelles entre nous — ah ! si je l'avais prévue ! — au pied d'une croix, et que je te l'avais apportée, à toi qui te plainais amèrement de n'avoir pas d'enfant.

— Quand on délaisse son petit, c'est qu'on est bien malheureux, Marcello, et les vêtements de Bianca indiquaient l'opulence.

— Il y a des riches qui, pour des motifs souvent honteux, ou une question d'héritage, peuvent faire disparaître un être gênant.

— Lorsque l'on en arrive à cette extrémité, on démarque le linge, et celui de celle que tu as nommée Bianca était brodé d'un M et d'un P. De plus, une...

Mais Juana s'arrêta net et se mordit les lèvres.

— Pourquoi n'as-tu pas fait toutes ces réflexions lorsque je t'ai apporté la petite fille ? Tu l'as acceptée comme un joli joujou, sans paraître te soucier beaucoup où je l'avais prise.

— Parce que je t'aimais à cette époque ; je croyais en toi de toute mon âme et je n'aurais pas voulu te faire l'injure d'un doute.

— Aujourd'hui tu ne crains pas de me la jeter en pleine face, cette injure ! Mais prends garde, Juana, prends garde !...

Et le saltimbanque sortit de la roulotte.

Quand Juana se trouva seule, elle se jeta, accablée, sur un siège, et, soutenant de la main sa tête aux amères pensées, elle songea.

Les souvenirs devaient être navrants, car des larmes jaillirent et filtrèrent bientôt à travers ses doigts.

Son père, M. Castro, riche vigneron de la province d'Alicante, l'avait élevée comme une senora. Toute jeune encore, elle avait perdu sa mère, et la tendresse de son père et de ses deux frères, beaucoup plus âgés qu'elle, s'était reportée sur elle.

Malgré le sentiment de tristesse laissée au foyer par la place vide de l'épouse, la famille vécut heureuse, dans une large aisance, jusqu'à la venue de Marcello Capulto.

Il n'avait pas à cette époque l'allure grotesque qu'un embonpoint prodigieux lui donna depuis. C'était un beau jeune homme aux splendides yeux noirs, aux cheveux bouclés aussi brillants que l'aile du corbeau.

Il se fit aimer de Juana et l'épousa, malgré le mécontentement de son père que cet inconnu, qui se disait cependant le cadet d'une grande famille, effrayait pour le bonheur de cette fille unique et tant chérie.

La jeune femme, follement éprise, n'avait pas voulu écouter les sages avis, et elle était partie, radieuse, au bras de l'époux de son choix.

Hélas ! elle n'avait pas été longue à reconnaître son erreur !

Ils vécurent d'abord du produit de la dot magnifique que M. Castro avait donnée à sa fille, puis ce fut la gêne, et la chute dans une baraque de saltimbanques. Car le noble Capulto aurait été incapable de remplir aucun emploi.

Il avait acheté la roulotte et les animaux avec leurs dernières ressources, et depuis il allait, un peu à l'aventure, se plaisant maintenant à ce métier qui écœurerait sa femme. Une somme assez forte provenant de l'héritage de M. Castro les aidait à vivre quand les recettes venaient à baisser.

Mais un immense dégoût avait remplacé dans le cœur de Juana l'amour d'autrefois, et amères, oh ! bien amères étaient les larmes de la jeune femme !

Et c'était plutôt sur le sort de la pauvre enfant qu'elle pleurait, car pour elle il n'y avait plus de doute, Marcello l'avait volée.

La malheureuse Juana songeait avec pitié et remords à la douleur des parents de la ravissante petite créature qui se mourait près d'elle sous la rancœur de cette profession si offensante pour sa fierté.

Quand son mari lui avait apporté la petite fille en lui racontant cette histoire d'abandon, elle avait trouvé une médaille d'or suspendue à son cou par une chaîne du même métal. Cette médaille portait ces mots gravés sur l'une de ses faces : Mireille, baptisée le 27 juin 18... , et sur l'autre deux mignonnes clochettes semblant sonner à toutes volées, avec, au-dessus, de jolies têtes d'anges.

Par un sentiment incompréhensible à cette époque, puisqu'elle croyait encore en son mari, Juana cacha ce bijou. Et moins que jamais à cette heure elle aurait voulu en divulguer le secret.

Elle se reprochait amèrement, aujourd'hui qu'elle avait pu lire dans l'âme de Marcello, elle se reprochait d'avoir cru à cette fable de l'abandon. Si elle n'avait pas accepté cette enfant comme sienne, si elle avait

profité de l'empire exercé sur son mari pour le forcer à lui dire la vérité, elle aurait pu réparer peut-être la faute immense.

Il était trop tard, Marcello ne parlerait pas.

Et c'était pour lui plaire qu'il avait enlevé ce petit être à l'amour des siens : elle se plaignait de n'avoir pas d'enfant après plusieurs années de mariage, et pour combler ce vide de son cœur il avait commis le crime. Aussi se jugeait-elle coupable autant que lui.

Elle éclata en sanglots, et se traînant vers le lit où dormait d'un sommeil fiévreux leur pauvre petite victime, elle s'agenouilla en s'écriant :

— O chérie ! toi que nous avons enlevée à une atmosphère de luxe pour te plonger dans la plus atroce des existences, me pardonneras-tu jamais ! . . . Je t'aime autant que t'aurait aimée la plus tendre des mères mais que puis-je pour toi ? Comment t'arracher à ce milieu dégradant dans lequel tu languis, douce fleur, à qui il fallait pour vivre la joie et les caresses ? Je puis te prodiguer ces dernières, mais le bonheur ne sera jamais ton partage. O Dieu ! que j'ai si cruellement offensé, depuis cette fatale union, venez à mon aide, je vous en supplie à mains jointes ! . . .

Et ses doigts frémissants se tendaient vers le ciel.

Ces plaintes d'une voix aimée tirèrent l'enfant de sa torpeur ; elle ouvrit ses beaux yeux languissants.

— Mère ! . . . balbutia-t-elle.

La porte s'ouvrit et Marcello entra.

— Ah ! je vois que notre petite est mieux ! dit-il d'un air aimable. Comme je veux la laisser se remettre complètement, ajouta-t-il, je viens d'engager Zénia, une petite gymnaste de douze ans. Elle ne veut pas rester chez son directeur avec qui elle a eu un différend. Elle ne sera pas aussi gentille que toi, Bianca, mais elle est pleine de santé et de vie, celle-là !

Juana et la petite fille se regardèrent, aussi étonnées l'une que l'autre de ce changement d'humeur du maître toujours redouté, mais elles ne le laissèrent pas voir.

Juana, pour récompenser son mari de ce sentiment d'humanité, lui sourit.

Il en fut tellement ému que ses grosses mains tremblèrent en serrant celles de sa femme.

— Tu verras, Juana, dit-il, nous serons encore heureux.

## CHAPITRE II

### L'ABANDON

Les représentations se continuèrent le soir et les jours suivants dans la baraque de Marcello.

Zénia remplaçait Bianca très avantageusement, car elle montrait de merveilleuses aptitudes pour ces exercices qu'elle aimait ; elle y avait acquis une adresse, un brio sans pareils.

C'était une gentille fillette aux cheveux roux, aux grands yeux verts. Russe d'origine, elle avait été vendue par son beau-père à un directeur de cirque, sa mère n'étant plus là pour la protéger. Depuis deux ans

elle s'était enfuie de chez ce premier maître qui la battait sans pitié. Sa gentillesse et son savoir lui avaient fait trouver de suite une bonne place.

Eblouie par les propositions de Marcello, elle venait de quitter son emploi et de signer un engagement de trois ans avec ce nouveau maître.

Le saltimbanque n'avait pas tout dit : ce n'était pas simplement pour laisser Bianca se reposer qu'il avait engagé Zénia, mais bien pour la remplacer. Il était décidé à abandonner la malheureuse petite créature qui, seule, lui enlevait l'affection de sa femme.

— Juana m'a aimé, se disait-il, elle m'aimera encore quand cette petite misérable qui me vole sa tendresse ne sera plus entre nous.

Mme Capulto, qui ne se doutait pas de cette perfidie, se montrait aimable envers son mari, puisqu'il consentait à lui laisser pleins droits sur l'enfant de son remords.

Elle avait sorti de sa cachette la médaille du baptême, et l'avait suspendue au cou frêle de Bianca, maintenant qu'elle ne craignait plus les regards de Marcello.

La petite fille, en effet, ne s'habillait plus en robe décolletée, puisque Zénia la remplaçait ; le pieux emblème se dissimulait facilement sous sa guimpe montante. Elle l'avait reçue avec joie, et déchiffrant le nom qui s'y trouvait gravé :

— Est-ce aussi le mien ?

— Oui, ma chérie.

— Mireille ! . . . avait-elle murmuré, rêveuse.

— Oh ! si cette médaille pouvait la guérir, lui rendre ses forces et son sourire ! se disait la jeune femme, en joignant ses doigts avec ferveur.

Toute la pitié de son enfance écoulée aux côtés d'un père vraiment chrétien lui revenait aujourd'hui, et c'est avec tout son cœur qu'elle priait Dieu soir et matin de daigner abaisser ses regards sur son infortune. Mais toujours le souvenir dévorant de sa participation au crime arrêtait l'aveu sur ses lèvres, quand, dans l'ombre de l'église, où elle se rendait chaque dimanche avec Bianca, elle voyait le tribunal où le prêtre juge, absout et console.

La foire étant terminée, tous les forains faisaient leurs préparatifs de départ.

La baraque de Marcello fut démontée et placée sur la roulotte.

— Où nous dirigerons-nous ? lui avait demandé sa femme.

— Vers l'Allemagne, avait-il répondu laconiquement.

Les deux enfants s'entendaient à merveille. La folle gaieté de Zénia amusait la petite Bianca. Elle avait eu si peu l'occasion de rire, la pauvre, malgré les rôles forcés où un sourire de commande détendait ses lèvres pâlies, qu'elle s'épanouissait dans cette atmosphère plus clémente, comme un frêle bouton de rose qui, torturé d'abord par le vent violent, s'entr'ouvre enfin sous le soleil et le calme revenus.

Marcello, en effet, pour mieux endormir la confiance de sa femme, était d'une bonté presque paternelle pour la petite fille.

Le jour du départ arriva.

Avant le dernier repas que l'on prit vers midi, dans la roulotte, Marcello avait versé adroitement quelques gouttes d'un liquide dans les verres de Juana et des trois enfants. Le misérable voulait les endormir, afin de mettre son infâme projet à exécution sans être entravé par les larmes des deux pauvres créatures et la curiosité maligne de Zénia et du clown. Et en effet, avant que les derniers préparatifs fussent terminés, Juana, sa fille adoptive et les gymnastes dormaient sur leurs sièges.

— En route ! s'écria le saltimbanque, vers 4 heures.

Il avait fermé toutes les fenêtres, afin qu'aucun œil indiscret ne pût rien distinguer à l'intérieur.

Et la lourde roulotte s'ébranla, sous les efforts courageux de Pierrot, le petit cheval blanc, qu'un repos de dix jours avait rendu vaillant.

A quelque distance de la petite ville, Marcello avisa un carrefour. Comme sur tous les chemins bretons, une croix élevée sur un piédestal aux marches de pierre en marquait l'un des angles.

— Je l'ai trouvée au pied d'une croix, je l'abandonne sous le même signe, ricana le bandit. Qu'il lui soit propice !

Il plongea son regard d'oiseau de proie tout autour de lui et ne vit rien de suspect. Il arrêta sa voiture, prit la petite malade entre ses bras et l'enveloppa d'une mante ; il lui en rabattit le capuchon sur la tête et la descendit du véhicule sans qu'elle eût fait un mouvement.

— Celle-là dort bien, fit-il, et les autres aussi : la chance est pour moi.

Sans une émotion, sans que ses gros yeux striés de sang comme ceux d'un loup fussent traversés par une lueur attendrie, il déposa la malheureuse petite sur la pierre dure, et remonta froidement en voiture, sans un dernier regard vers sa victime ni vers le Christ qui étendait maintenant ses bras miséricordieux sur l'abandonnée.

— Allons, Pierrot !... fit-il en faisant claquer son fouet.

Mais à peine se fut-il éloigné de quelques mètres que la porte de la roulotte s'ouvrit violemment, et une main se posa, pesante sur son épaule. Il se retourna : Juana, les yeux étincelants, pâle d'un émoi extrême, était devant lui.

— Où est Bianca, misérable ? balbutia-t-elle, en faisant des efforts pour lutter contre cette envie de sommeil qui la dominait encore.

Pour toute réponse, il allongea au cheval un maître coup de fouet qui lui fit prendre le galop. Mais la jeune femme, avec une force décuplée par son désespoir, saisit les rênes et l'arrêta net.

— Réponds, bandit, où je te dénonce !

Marcello eut peur.

— La paix, femme ! dit-il. Cette enfant était un sujet de trouble entre nous, je l'ai jetée sur la route, comme je l'y ai trouvée un jour.

— Infâme ! menteur ! clama Juana. Retourne la chercher, ou je te jure, je me rends à la gendarmerie et je déclare tout.

La fureur et la douleur qui l'animaient avaient complètement vaincu le narcotique, elle était parfaitement maîtresse d'elle-même.

Le saltimbanque vit bien qu'il fallait compter avec elle. Il regarda encore à droite et à gauche, et aperçut à travers les arbres un petit groupe formé par deux enfants qu'une femme, leur mère sans doute, roulait dans une petite voiture.

— Ne te déssole pas, Juana, dit-il ; vois cette personne qui se dirige vers la croix, elle va sans doute recueillir Bianca. Que pouvais-tu lui donner ? La médiocrité, et un métier qu'elle n'aime pas, qu'elle n'aimera jamais !... Alors que regrettes-tu pour elle ?

— Descendons, suivons cette femme, et si elle semble s'occuper de la pauvre enfant que tu sacrifies à ta jalousie, j'accepterai ce qui est fait. Que puis-je, en effet, pour elle !...

— Mais tu veux donc nous faire prendre !...

— J'ai dit ! Obéis, sinon je te dénonce.

Marcello haussa ses grosses épaules, puis, poussant sa roulotte sous une futaie épaisse où elle risquait moins d'être aperçue, il en descendit avec sa femme.

Dans l'intérieur, rien ne bougeait ; la fillette et le clown dormaient profondément.

Comme deux coupables, ils se traînèrent d'arbre en arbre, afin de se mieux dissimuler, et arrivèrent bientôt à une certaine distance du calvaire : de là ils pouvaient voir, sinon entendre, tout ce qu'il allait se passer.

La femme s'avancait rapidement vers la croix. Elle paraissait jeune et portait avec distinction le costume si coquet des paysannes des environs de Lorient : la petite coiffe brodée, la robe droite, au corsage et à la longue jupe ornés de larges velours, le col de mousseline blanche et le grand tablier à piécette.

Les enfants, une fille et un garçon, semblaient avoir de quatre à six ans.

Elle s'arrêta près de la croix, et, quittant la voiturette, elle s'approcha de l'abandonnée, toujours enveloppée dans sa longue cape.

— Tu vois, Juana, la petite va être recueillie. Viens maintenant.

— Non ! Je demande plus encore : je veux qu'elle la relève, je veux entendre ce qu'elle lui dit.

Un air attendri sur sa douce physionomie aux grands yeux bleues et tendres, à la bouche fraîche, la jeune paysanne soulevait l'enfant et disant d'une voix caressante :

— Pauvre chérie ! comme elle est pâle ! Elle semble bien souffrante. Mais pourquoi ce sommeil profond ? Si je ne sentais pas la tiédeur de son petit corps et les battements de son cœur, je la croirais morte. Ouvre les yeux, petite mignonne, et dis-moi qui t'a laissée au pied de cette croix comme un pauvre oisellet tombé du nid ?

Elle l'embrassa.

Sous cette caresse, Bianca ouvrit les yeux, mais les referma, comme effrayée.

— N'aie pas peur, ma jolie, reprit la jeune femme. Si quelque méchant t'a abandonnée, je te prends, moi, tu deviendras la sœur de mes petits.

L'enfant était retombée dans son lourd sommeil.

— On a dû lui faire prendre un narcotique pour l'endormir afin de mieux la perdre. Quels misérables ont pu commettre un crime aussi affreux ? Oh ! Dieu les punira ! s'écria la jeune mère.

Juana étouffa un sanglot.

La paysanne reprit son monologue.

— Ces baraques de forains étaient nombreuses sur la place d'Alsace-Lorraine pendant la foire ! Mais leurs enfants n'ont pas ces vêtements presque élégants, ils sont plutôt déguenillés. Qui me dira le secret de cet abandon !... Qu'importe ! reprit-elle ; il y a là une pauvre innocente à sauver, je m'en charge ; je sais que Pierre ne me blâmera pas. Tu étais sous la protection de ton Père céleste, pauvre petite. Il m'envoie vers toi, je t'accepte.

Et, embrassant de nouveau Bianca, elle la porta jusqu'à la voiture où elle l'installa à la place de sa petite fille Marie.

Le petit groupe, augmenté de la pauvre épave jetée par un monstre à la merci de la route, se perdit dans la verdure des arbres.

Juana, qui les avait suivis longtemps de ses yeux aux larmes soudain tariées, se jeta alors sur l'herbe et se livra à toute sa douleur. De longs sanglots secouaient son corps, des pleurs abondants coulaient sur ses joues qu'une fièvre ardente enflammait.

— Viens, mon amie, dit Marcello ; tu es rassurée maintenant sur le sort de ta protégée. Cette paysanne a l'air bon et aisé ; elle la gardera et l'aimera, sois-en sûre.

— Mais moi je ne l'aurai plus ! sanglota-t-elle. O ma seule affection ! mon seul amour ! te perdre à jamais !...

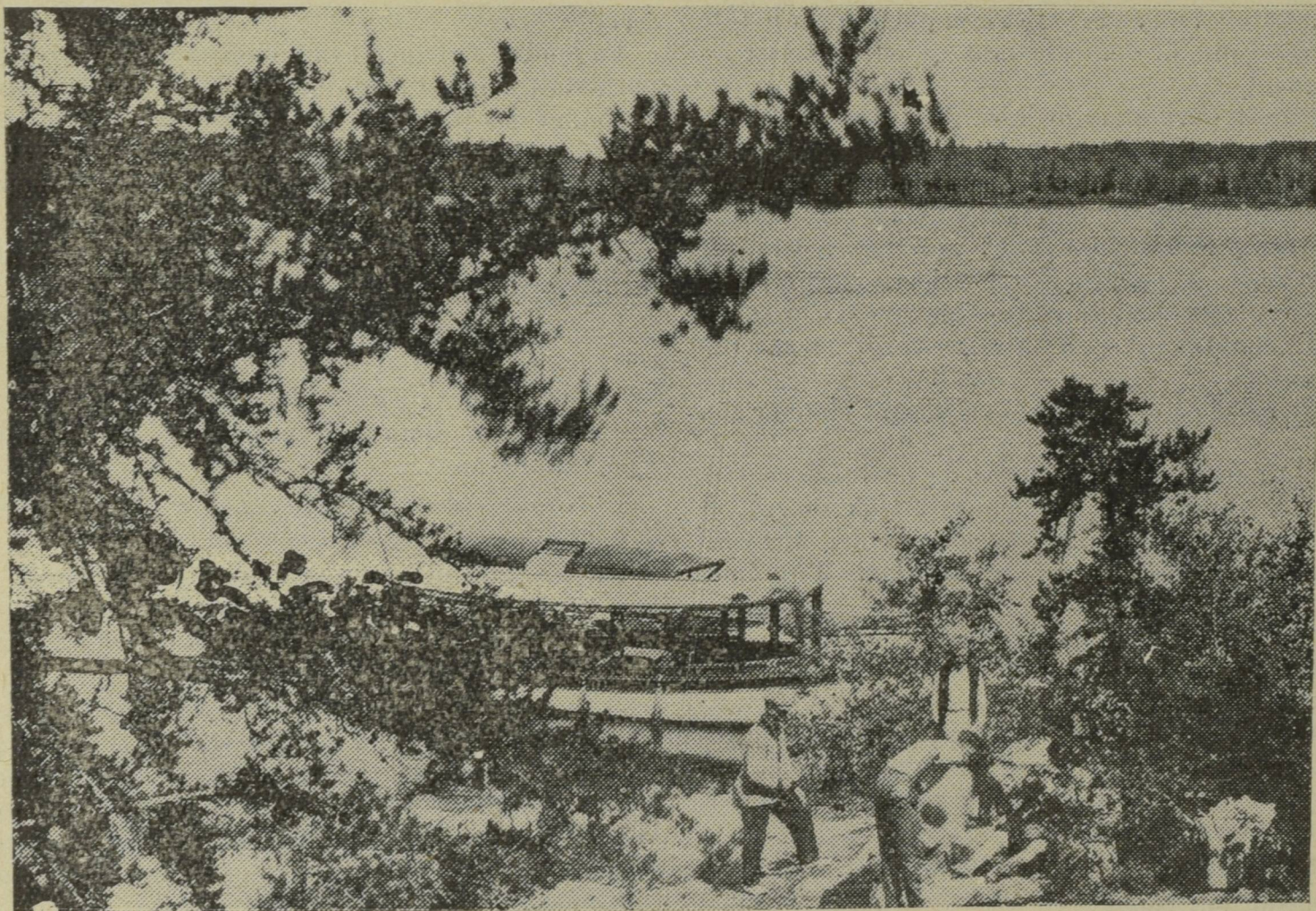
Le saltimbanque se mordit les lèvres jusqu'au sang, sous la colère qui l'animait, mais il se contint pour ne pas affoler davantage sa première victime.

— Viens, répéta-t-il, le temps presse !

Il lui prit le bras, et elle marcha près de lui, résignée, après un dernier regard au divin Crucifié qui étendait toujours au-dessus des aubépines neigeuses ses mains pleines de grâces pour ceux qui se repentent

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, pitié ! pitié !

(A suivre)



A MINAKI, KENORA, ONT.